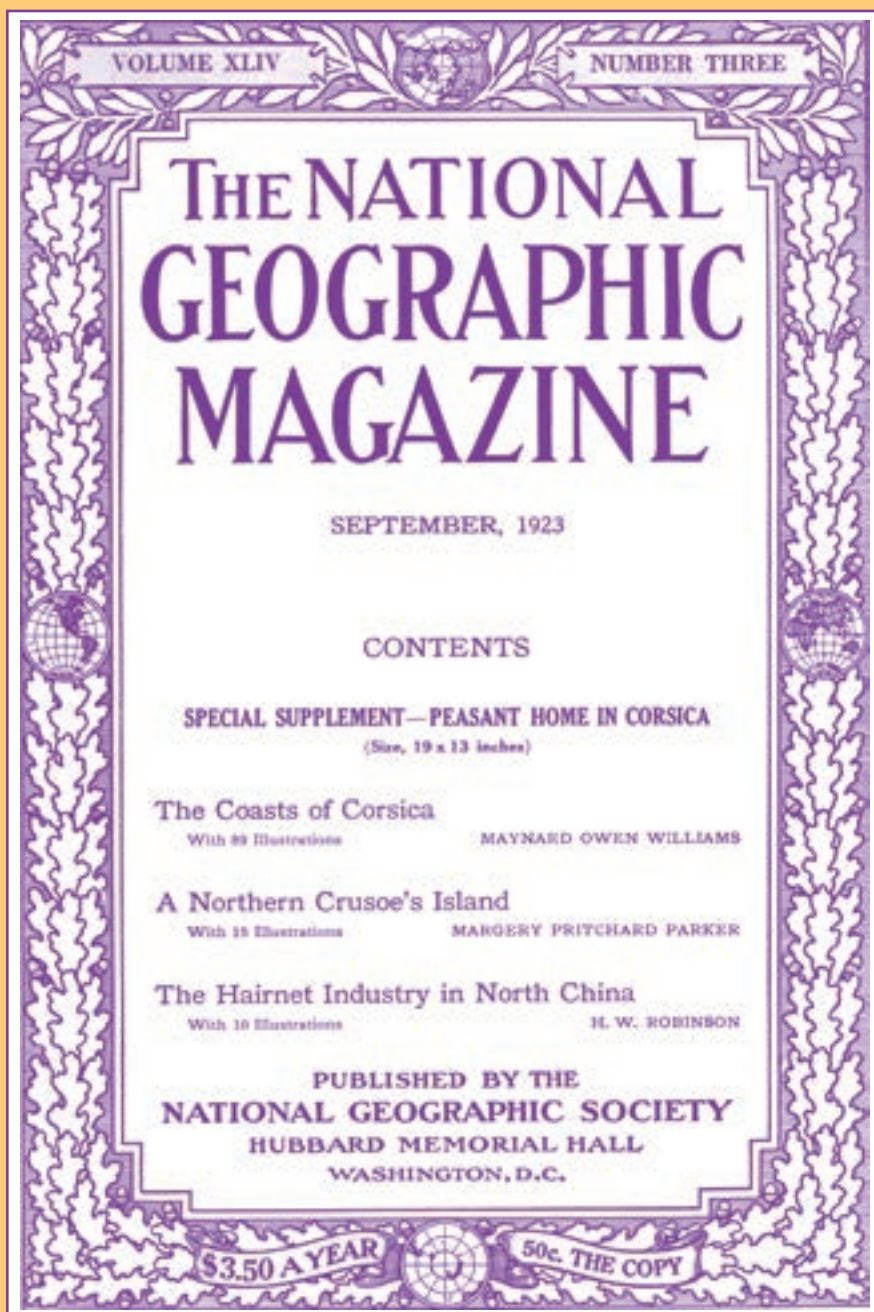


LES CÔTES DE CORSE

Impressions d'un séjour, l'hiver, dans l'île natale de Napoléon



Auteur
MAYNARD OWEN WILLIAMS

Traduction française
FLORENCE REVERSAT

Préface

*L*A NATIONAL GEOGRAPHIC SOCIETY, qui se propose depuis sa fondation en 1888 de développer et de diffuser les connaissances géographiques, a vite perçu l'intérêt des photographies et a su choisir pour son magazine des clichés de grande qualité, qui montrent aussi bien les lieux que ceux qui y habitent. Avec le temps, les photographies d'un vieux numéro du magazine, celles du reportage de 1923 sur la Corse par exemple, deviennent de précieux documents sur une époque, tout en donnant à voir ce qu'il y a de pérenne dans la silhouette d'une montagne enneigée au dessus d'une vallée ou dans les contours d'une colline qui s'enfonce dans la mer. Au-delà des évolutions de l'activité économique perceptibles dans les vêtements ou les instruments de travail, les visages traduisent des émotions qui nous sont familières, de sorte que les portraits se regardent comme un album de famille.

Le texte apporte ce que ces images ne peuvent donner, les couleurs et les senteurs, le bleu noir d'un golfe, le jaune d'une plage, l'arôme sucré des arbustes du maquis. L'auteur est un des plus célèbres reporters du National Geographic. Il sait observer et aime rendre compte de ses voyages avec simplicité, précision et une pointe d'humour. Il suppose que ses lecteurs s'intéressent au monde entier et il n'hésite pas à évoquer ici le Liban, là Hong Kong. Mais il est américain et s'adresse en priorité à ses compatriotes. Pour bien se faire comprendre, il illustre volontiers ses observations par des références aux Etats-Unis. La maison de Napoléon donne la même impression de beauté et de perfection que Mount Vernon, la demeure de George Washington. L'anguille vivante expédiée à Nice ou à Naples pour les fêtes de Noël y prend la même importance que la sauce de canneberges pour le repas de Thanksgiving. C'est donc le regard d'un Américain, qui n'oublie pas non plus la Grande Guerre et tous les jeunes Corses qui sont morts sur les champs de bataille français.

Le CRDP de Corse propose ici le reportage original du National Geographic et sa traduction en français. Il rend ainsi accessible à tous un texte qui n'existait qu'en anglais. Les professeurs pourront y trouver des extraits qui éveilleront l'intérêt de leurs classes. Les élèves qui aimeraient découvrir le texte original mais redoutent une longue lecture en anglais pourront s'appuyer sur la traduction. Ils prendront progressivement goût à la lecture suivie en anglais, encore trop peu pratiquée, même au lycée. Peut-être auront-ils ensuite la curiosité de chercher à bien comprendre les références culturelles américaines et à connaître les écrivains anglais qui sont mentionnés pour leur intérêt pour la Corse comme Byron et Boswell. L'apprentissage des langues étrangères fait connaître l'autre de l'intérieur, cette publication donne l'occasion privilégiée de découvrir l'autre à partir de ce qu'il dit de nous.

FRANÇOIS MONNANTEUIL
Doyen du groupe des langues
de l'Inspection générale

LE MAGAZINE
DU NATIONAL GEOGRAPHIC

LES CÔTES DE CORSE

Impressions d'un séjour, l'hiver, dans l'île natale de Napoléon

Ouvrage publié avec le concours de la Collectivité territoriale de Corse

dans le cadre de la convention Région de Corse/CNDP

(délibération n° 86/88 A.C. du 26 septembre 1986)

Convention du 31 octobre 1986, modifiée par avenant du 7 juin 1988.

Remerciements à :

Monsieur FRANCIS BERETTI, professeur des Universités ;

Monsieur ALAIN PENS, relecteur ;

Monsieur ALAIN PIAZZOLA, libraire - éditeur ;

Monsieur ALAIN VENTURINI, Directeur des archives départementales de la Corse-du-Sud ;

la bibliothèque universitaire de l'Université de Corse.

Selon le code de la propriété intellectuelle, toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement du CRDP est illicite. Il en est de même pour la traduction, l'adaptation ou la transformation, l'arrangement ou la reproduction par un art ou un procédé quelconque. Cette reproduction ou représentation, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

LE MAGAZINE DU NATIONAL GEOGRAPHIC

LES CÔTES DE CORSE

Impressions d'un séjour, l'hiver, dans l'île natale de Napoléon

PAR MAYNARD OWEN WILLIAMS

Correspondant du magazine de publication du National géographique

AUTEUR DE " AT THE TOMB OF TUTANKHAMEN", "TROUGH THE HEART OF HINDUSTAN", "RUSSIA'S ORPHAN RACES",
"THE DESCENDANTS OF CONFUCIUS", Etc., DANS LE MAGAZINE DU NATIONAL GEOGRAPHIC.

Traduction française

FLORENCE REVERSAT

Professeur certifié d'anglais

Cité scolaire de Sartene

Préface

FRANÇOIS MONNANTEUIL

Doyen du groupe des langues

de l'Inspection générale



Édité par le
Centre Régional de Documentation Pédagogique de Corse

Préface

*L*A NATIONAL GEOGRAPHIC SOCIETY, qui se propose depuis sa fondation en 1888 de développer et de diffuser les connaissances géographiques, a vite perçu l'intérêt des photographies et a su choisir pour son magazine des clichés de grande qualité, qui montrent aussi bien les lieux que ceux qui y habitent. Avec le temps, les photographies d'un vieux numéro du magazine, celles du reportage de 1923 sur la Corse par exemple, deviennent de précieux documents sur une époque, tout en donnant à voir ce qu'il y a de pérenne dans la silhouette d'une montagne enneigée au dessus d'une vallée ou dans les contours d'une colline qui s'enfonce dans la mer. Au-delà des évolutions de l'activité économique perceptibles dans les vêtements ou les instruments de travail, les visages traduisent des émotions qui nous sont familières, de sorte que les portraits se regardent comme un album de famille.

Le texte apporte ce que ces images ne peuvent donner, les couleurs et les senteurs, le bleu noir d'un golfe, le jaune d'une plage, l'arôme sucré des arbustes du maquis. L'auteur est un des plus célèbres reporters du National Geographic. Il sait observer et aime rendre compte de ses voyages avec simplicité, précision et une pointe d'humour. Il suppose que ses lecteurs s'intéressent au monde entier et il n'hésite pas à évoquer ici le Liban, là Hong Kong. Mais il est américain et s'adresse en priorité à ses compatriotes. Pour bien se faire comprendre, il illustre volontiers ses observations par des références aux Etats-Unis. La maison de Napoléon donne la même impression de beauté et de perfection que Mount Vernon, la demeure de George Washington. L'anguille vivante expédiée à Nice ou à Naples pour les fêtes de Noël y prend la même importance que la sauce de canneberges pour le repas de Thanksgiving. C'est donc le regard d'un Américain, qui n'oublie pas non plus la Grande Guerre et tous les jeunes Corses qui sont morts sur les champs de bataille français.

Le CRDP de Corse propose ici le reportage original du National Geographic et sa traduction en français. Il rend ainsi accessible à tous un texte qui n'existait qu'en anglais. Les professeurs pourront y trouver des extraits qui éveilleront l'intérêt de leurs classes. Les élèves qui aimeraient découvrir le texte original mais redoutent une longue lecture en anglais pourront s'appuyer sur la traduction. Ils prendront progressivement goût à la lecture suivie en anglais, encore trop peu pratiquée, même au lycée. Peut-être auront-ils ensuite la curiosité de chercher à bien comprendre les références culturelles américaines et à connaître les écrivains anglais qui sont mentionnés pour leur intérêt pour la Corse comme Byron et Boswell. L'apprentissage des langues étrangères fait connaître l'autre de l'intérieur, cette publication donne l'occasion privilégiée de découvrir l'autre à partir de ce qu'il dit de nous.

FRANÇOIS MONNANTEUIL
Doyen du groupe des langues
de l'Inspection générale

LE MAGAZINE DU NATIONAL GEOGRAPHIC

LES CÔTES DE CORSE

Impressions d'un séjour, l'hiver, dans l'île natale de Napoléon

PAR MAYNARD OWEN WILLIAMS

Correspondant du magazine de publication du national géographique

AUTEUR DE " AT THE TOMB OF TUTANKHAMEN", "TROUGH THE HEART OF HINDUSTAN", "RUSSIA'S ORPHAN RACES",
"THE DESCENDANTS OF CONFUCIUS", Etc., DANS LE MAGAZINE DU NATIONAL GEOGRAPHIQUE.

SI LA CORSE était une femme et non une île, elle serait en butte à de nombreuses tentations, parce qu'elle est très belle et très pauvre. Les déchirures éparses de son manteau de maquis parfumé révèlent ses rondeurs. Le délicieux parfum dont Napoléon se souvenait dans ses rêves est aussi subtil qu'insistant.

Submergée par des vagues et des vagues d'Histoire et de conquêtes, siège d'une race aux passions exacerbées, mais étrangère au crime crapuleux, cette île parfumée, située au sud de la Côte d'Azur, offre une récompense sensible à ceux qui quittent la bousculade et le luxe ostentatoire du continent pour visiter le pays de la vendetta.

La Corse, comme il y en a un sur deux, est un pays de contrastes. Mais plus qu'un autre c'est un pays de paradoxes. Derrière la beauté frappante

de l'île dissimulée sous l'allure banale des gens, il y a un mystère, une ambivalence dans la façon d'être, qui tout d'abord échappe à l'observation et qui plus tard se manifeste partout. Il n'y a probablement pas d'autres endroits où la généralisation ait d'aussi grande chance d'être vraie et fausse en même temps.

On va en Corse comme l'a fait l'ami de Boswell en espérant trouver en chaque bandit une menace. On y demeure pour rencontrer l'homme au fusil le moins romantique des mortels. Le héros de mélodrame a fait plus avec l'éclat d'une cuillère en argent tenue à la manière d'un revolver que n'a fait le Corse qui fanfaronne le plus quand il est armé jusqu'aux dents. Cependant les affrontements concernant les affaires privées entre natifs de l'île sont encore chose courante.

La Corse est un pays où les femmes circulent seules la nuit en toute sécurité, où les gendarmes vont par paires le jour, où il y a des centaines de ponts sans rivières au-dessous, où chacun attend du visiteur qu'il paye un tribut verbal à « Kalliste » (La Plus Belle) et où peu sont capables de nommer les montagnes dans l'ombre desquelles ils sont nés !

Le banditisme est toujours une légende et le vol est abhorré. Les aubergistes se vantent des grandes choses qu'ils feraient s'il y avait davantage de touristes et ils négligent le peu qu'ils ont. C'est le soleil qui fait le charme du pays ; et la neige sa beauté et sa salubrité. Les routes sont encombrées par des chevaux, des mules et des ânes, quelques uns d'entre eux sont chargés et l'automobile, même si le voyageur est seul, s'avère être le moyen de transport le moins onéreux. Il n'y a pas de mots pour exprimer ce que sont les parfums du maquis et les odeurs de la rue.

Les animaux avec lesquels on vit sont traités durement et les enfants, rarement à la maison, sont généralement autorisés à faire ce qu'ils veulent. L'existence est morne et la mort reste l'événement essentiel pour ces gens qui se cramponnent aussi fort à leurs jours monotones qu'on le fait dans des pays plus heureux et moins beaux.

Les flancs des montagnes sont cultivés en terrasses avec un travail infini et les plaines les plus fertiles sont laissées incultes. La mer est partout mais il y a peu de marins. Aussi mauvais marins qu'ils soient, les Corses se targuent d'être parents avec Colomb et, combattants indomptables, ils ignorent Napoléon. Des personnages sacrés dont l'effigie est exposée sur bien des murs sont profanés dans la bouche de la plupart des hommes.

Les ânes et les cochons se nourrissent de châtaignes de si bonne qualité que peu de gens dans les pays les plus riches pourraient se les offrir et un enfant sur trois est sous-alimenté. Lorsque depuis le carnaval de Nice on repense à la Corse, on se languit de ce paradis au Sud, naturel, préservé, rempli de paradoxes, si peu confortable et pourtant au charme irrésistible. Aussi peu trépidante que soit la vie menée en Corse, c'est la vraie vie. A Nice elle est factice ; en Corse on la vit - et on la perd.

AU DÉPART DE MARSEILLE EN MER AU CRÉPUSCULE

Nous quittons Marseille au crépuscule avec l'ombre de la grande cathédrale sur le port en pleine activité et le soleil titubant disparaît dans un flamboiement rougeâtre laissant au phare qui clignote la responsabilité du port. L'hélice se met à tourner, et nous nous faufilems hors du Bassin de la Joliette, en route pour la Corse.

Les dômes de la cathédrale byzantine se fondent dans le dôme sombre du ciel. Le pont transbordeur comme un bras dans la brume fait son chemin à travers ce qui semble être une Notre-Dame de la Garde en réduction, en haut de sa colline aride. Au-delà des remparts du fort Saint-Jean, l'entrée du Vieux-port s'ouvre puis se referme derrière l'école de médecine.

Sur notre droite, des îles noires se dessinent de plus en plus larges. Contre le ciel couleur de henné, la lumière près du Château d'If envoie ses signaux. Marseille n'est plus à présent qu'une masse informe éclairée ça et là de lueurs vives qui finissent par se transformer en un rougeoiement terne comme celui

d'un feu de forêt lointain. Un trois mâts passe en glissant devant la lune.

Nous commençons à plonger dans les vagues dont le bruit s'élève et meurt sous notre proue. Sur notre gauche il y a l'étrincelant collier de lumières qui court le long de la Corniche jusqu'à l'endroit où le mont Rose clôt la longue plage tout comme Diamond Head met fin à une courbe similaire à Waikiki.

Le *steamer* est fait pour du transport à petite vitesse et des passagers munis de simples bagages. La cabine que nous partageons à trois, cachot dépouillé et sinistre, est située sous le niveau de la mer. La nourriture est correcte, la literie propre. Que peut-on demander de plus à un bateau qui nous amènera au lever du soleil dans le golfe d'Ajaccio, avec les Îles Sanguinaires – on n'ose pas dire les « Bloody Islands » à cause des lecteurs Britanniques – qui montent la garde sur la gauche et une grande ligne de montagnes qui portent, sur leurs flancs, le vieux monastère de Chiavari à la vue sans pareille et baignent leurs pieds dans le bleu de la mer au sud et à l'est ?

QUARANTE MILLE CORSES SONT
MORTS EN FRANCE PENDANT LA
GUERRE MONDIALE

Le golfe d'Ajaccio ensorcelle le voyageur. On peut presque y chercher le cône fumant du Vésuve puisque ces mêmes eaux ont joué à cache-cache dans les grottes bleues de Capri.

L'hôtel confortable se dresse dans un immense jardin joliment arrangé à l'avant mais qui avec ses cactus, ses aloès et son maquis conserve à l'arrière son caractère sauvage. La patronne ouvre grand les fenêtres pour laisser entrer l'air parfumé et demande :

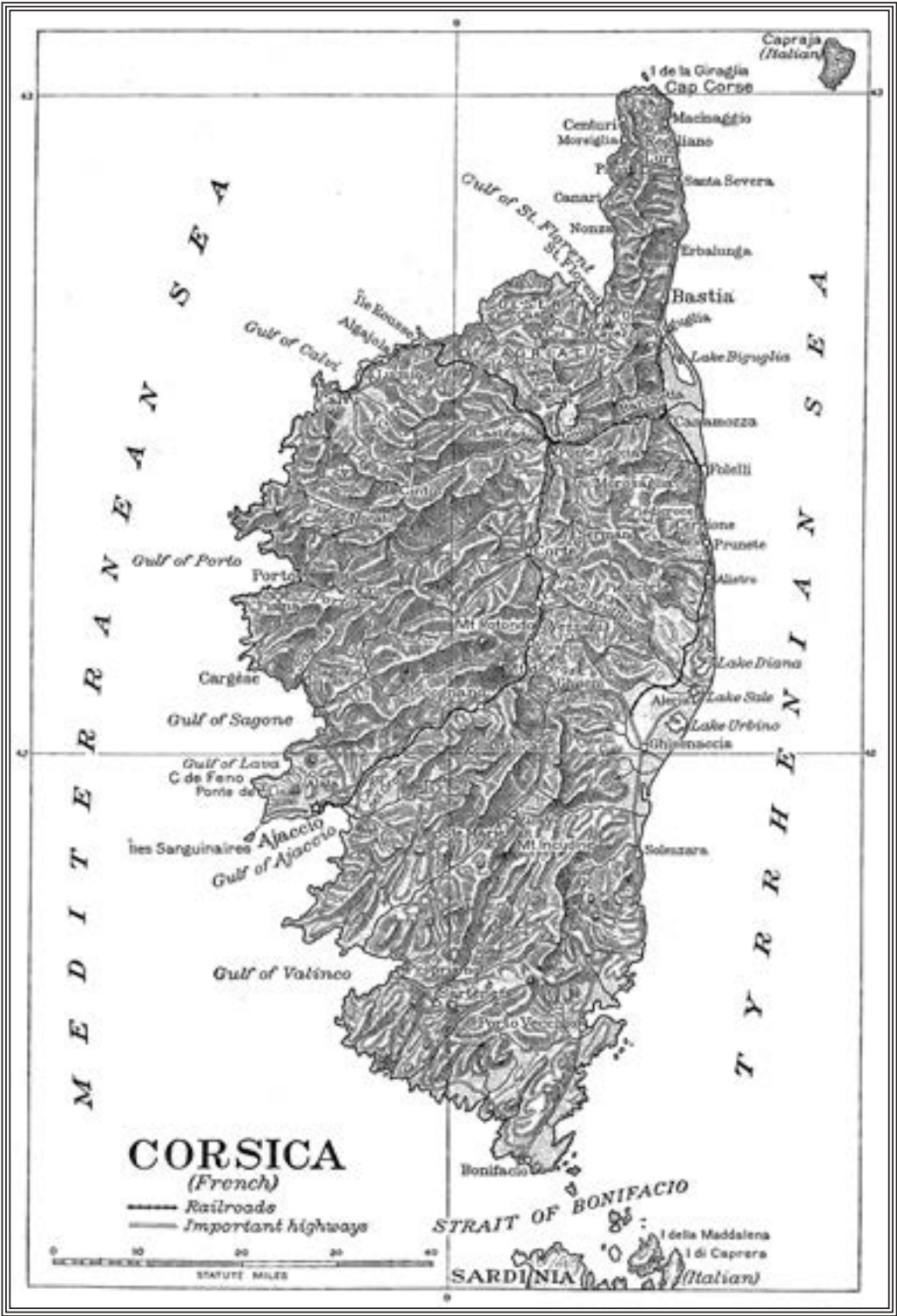
« N'avons-nous pas un charmant climat à Ajaccio ? »

Sous ma fenêtre les orangers étaient chargés. Les roses avaient commencé à perdre leurs pétales avant les rigueurs de décembre.

Dans l'Europe d'après-guerre, l'intérêt que présente la Corse est presque unique. Par rapport à ailleurs, la vie n'a subi que des changements légers. Pas de nouvelles frontières pour les populations, ni de changement dans la forme du gouvernement ou la nationalité. Les petits gars de la montagne corse se sont magnifiquement battus sur les champs de bataille français et 40 000 d'entre eux sur une population de moins de 300 000 ont donné leurs vies pour la « belle patrie » ; mais aucun traité de paix n'a affecté la vie interne du peuple corse. L'impôt sur la plus-value est inconnu des milliers de personnes qui dépensant pour vivre un minimum d'effort ont toujours ignoré ce que signifie capital et excédent.

La migration vers les villes si frappante ailleurs n'a que peu affecté la Corse. Les plus importantes de ses industries n'emploient qu'une poignée d'hommes. Dans l'intérieur, il y a seulement trois villes qui ont une population de plus de 3 000 habitants et le millier d'habitants dont le recensement crédite tel village se partage en réalité entre plusieurs hameaux répertoriés sous un seul nom mais éparpillés sur les flancs des collines, ce qui révèle un goût pour l'indépendance même dans les affaires urbaines.

En suivant la côte, on peut apercevoir la plupart des villages les plus importants de l'Île et là, le vrai Corse qui méprise ceux qui vivent dans ce qu'il appelle les villes surpeuplées, ne se voit plus.



CARTE DES CÔTES DE CORSE

Photographie de A. H. Bumstead

IL MANQUE À LA CORSE
LES COULEURS DE LA SARDAIGNE

Nulle part ailleurs la Nature ne règne autant sur ses sujets. Le peuple n'ajoute rien au décor. Assurément il ne lui porte aucun intérêt, que ce soit dans les élégantes tenues des veuves du Cours Napoléon ou de la Place Saint-Nicolas ou dans le sombre vêtement et le fichu d'un noir verdâtre qui encadre les faces jaunes et ridées des vieilles femmes de l'intérieur, costume qui jamais ne s'évase à l'avant avec une couleur chatoyante comme cela se fait en Sardaigne*, en Inde ou sur la côte Dalmate. Les hommes portent des costumes en velours côtelé marron ; parfois leurs ceintures sont suffisamment larges et d'une couleur suffisamment éclatante pour ajouter du piment au tableau.

Mais les Corses sont des gens modestes. Ils s'effacent volontiers devant le paysage, disant que le pays est si beau qu'il n'a besoin d'aucun costume polychrome pour le rendre attractif. Et quand on voit la médiocre réussite avec laquelle les gens de la ville portent des couleurs, on se réconcilie vite avec le sombre costume qui ressort si peu sur la beauté du pays lui-même.

Le Corse est à la France ce que le Géorgien était à la Russie. Il n'est pas paresseux de nature ; mais il déteste l'idée d'être assujéti à un homme, à un moment ou à une saison. Il préférerait être un pauvre gentilhomme plutôt qu'un riche serviteur.

D'innombrables petites terrasses où poussent les récoltes, au prix d'un travail pénible, comme on en trouve chez les Ifugaos des Philippines ou chez les

**Voir « L'Ile de Sardaigne et Son Peuple », par Guido Costa, dans le magazine du NATIONAL GEOGRAPHIC de Janvier 1923.*

Chinois, témoignent du fait que le travail ne fait pas vraiment peur au Corse. Il y a chez lui un indiscutable sens de l'économie et de la prévoyance.

LES GRECS ONT DONNÉ À LA CORSE
LE NOM DE « LA PLUS BELLE »

Lorsque les Grecs, qui ne sont pas des amateurs en matière de beauté, appelèrent la Corse « Kalliste » - la plus belle - ils faisaient référence à ses côtes déchiquetées où les rochers rouge sang plongent profondément dans la mer, où une douce brume communique successivement son charme aux larges plaines, aux vallées des hautes montagnes jusqu'aux lointains sommets couverts de neige tout opalescents sous le doux éclat du lever du jour, où les cascades déversent leurs flots de perles contre des falaises rocheuses aussi noires que l'ébène.

La Corse est intéressante parce que c'est la Corse. Avec tout son manque de confort, l'île paresseuse vaut la peine d'être visitée parce qu'elle est paresseuse. De tels endroits non défigurés sont tellement rares dans le monde moderne que l'on peut bien tolérer de petits inconvénients pour le plaisir de connaître un peuple qui a été peu affecté par le modernisme.

AJACCIO,
VILLE NATALE DE NAPOLÉON

Ajaccio fut fondée par les Génois, cette même année où un de leurs citoyens découvrit l'Amérique après avoir poursuivi un rêve à travers les mers déchaînées. Gênes ne comprit pas à l'époque lequel des deux événements était le plus important.



Photographie de Maynard Owen Williams

Ajaccio vue d'en haut

« La verte colline qui sert de toile de fond à un Ajaccio rose et crème, donne à la ville une forme de Y ».

En 1811, Napoléon, qui était né là 42 ans plus tôt, en fit la capitale de la Corse parce que sa mère, Laetizia Ramolino Bonaparte, le désirait. C'est peut-être pour cette raison, autant que pour le fait d'avoir honoré la ville en y naissant, qu'Ajaccio est la seule, parmi les villes de Corse, qui vote encore Bonapartiste.

Ajaccio est la ville natale de Napoléon. On ne doit jamais l'oublier. Mais il a fait à la Corse le grand déshonneur de quitter ses côtes et peu de Corses semblent s'intéresser à Napoléon. Aujourd'hui, Napoléon est à la Corse ce que le Fuji-Yama est au Japon et le Capitole à Washington – une sorte de marque de fabrique du lieu avec des souvenirs de toutes sortes représentant son portrait et des cartes postales représentant sa maison de la rue Saint Charles et ses batailles à travers la moitié du monde.

Officiellement Ajaccio a bien agi envers son fils renommé. Le boulevard de la ville est le Cours Napoléon. Le visiteur qui arrive par la mer accoste sur le quai Napoléon. Il y a la rue du Roi de Rome et la rue Napoléon. Il y a la place du Premier Consul, la Casa Napoléon, la Grotte Napoléon, Le Café Napoléon et le Cinéma Napoléon. Les gens lui font cette concession de fumer des cigarettes Petit Caporal.

La maison de Napoléon est bâtie comme une caserne, sur laquelle on n'aurait pas pu avoir de perspective d'ensemble si la destruction de deux maisons opposées n'avait rendu possible la petite place Laetizia d'où l'on peut voir la hauteur des quatre étages, les trois étages supérieurs marqués par dix-huit fenêtres régulières ainsi que les armoiries de la famille et la plaque disant « Napoléon I^{er}

est né dans cette maison le 15 août 1769 ». Les gens l'appellent une maison à trois étages puisqu'en Corse l'étage inférieur, qui peut être laissé à des boutiques ou à des écuries, ne compte pas.

DANS LA PIÈCE OÙ NAPOLEON EST NÉ

L'intérieur, comme beaucoup d'intérieurs en Palestine, est une entrave à l'imagination plutôt qu'une aide. Le mobilier a l'air perdu dans des pièces dépouillées comme si, après la vie intime qu'il avait connue, il avait été oublié même par l'homme d'entretien qui habite en face et qui rentre seulement dans les salles froides quand la curiosité d'un étranger promet une pièce. Il y a le lit dans lequel Napoléon est né, la chaise dans laquelle sa merveilleuse mère fut amenée à la cathédrale avec le génie qui se battait pour naître. Mais la très forte impression que laisse le spectacle de la Casa Napoléon est la même que celle que laisse le mont Vernon par sa beauté et sa perfection.

Ajaccio a deux statues de son héros, aucune n'est très belle, mais les deux échappent à l'idée qui n'est pas – entièrement – prussienne de représenter le grand génie militaire en uniforme. Sur la place des Palmiers, la statue montre le Consul comme un dieu des eaux, plutôt émacié, se tenant debout au milieu de quatre lions tout en bois.

La statue de la place du Diamant est beaucoup mieux. Cependant quelques plaisantins l'ont depuis longtemps appelée « l'encrier ». L'histoire dit que le sculpteur s'est suicidé parce qu'il n'a pas réussi à mettre un fer à cheval sur le pied libre du coursier que chevauche Napoléon, en costume d'empereur



Photographie de Clifton Adams

Un passage couvert dans la capitale de la Corse

Dans les quartiers populeux des plus grandes villes de Corse il y a entre les maisons des passages couverts qui font communiquer entre elles les ruelles tortueuses. Il s'agit ici d'un passage de la place du marché à Ajaccio.

romain, tenant un globe terrestre où le mot victoire est en équilibre.

Aux quatre coins du socle se trouvent les quatre frères de Napoléon en costume de licteurs. Les personnages sont l'œuvre de quatre sculpteurs différents et le socle de granit rouge provient de la falaise d'Appietto qui, derrière Ajaccio, s'élève au dessus de la plaine. Comme si cette table ornementale avait besoin d'être flanquée d'une paire de calendriers, il y a deux plaques de ses victoires, au bas desquelles sur les bancs qui entourent la statue, les hommes âgés s'assoient et les enfants jouent au cheval.

Bastia a la seule autre statue de Napoléon que j'ai vue en Corse et là aussi il est représenté en robe flottante. Ces statues manquent peut-être d'une touche de Michel-Ange mais les deux dernières ont de la vigueur et donnent de Napoléon une image assez peu courante. Les statues en toge qui sont en Corse, apportent un véritable soulagement à ceux qui, d'instinct, se représentent l'auteur des meilleures réflexions sur les pyramides comme un soldat de piètre stature, essayant toujours, en pressant quelque ressort caché sous le troisième bouton de son manteau, de faire disparaître sa tête grotesque, avec son chapeau transversal, entre ses épaules voûtées.

LA VIE DANS LES RUES D'AJACCIO

Mais en dehors de Napoléon, Ajaccio vaut la peine d'être connue. C'est un endroit où l'on peut rêver, se gorger de soleil et s'abîmer paresseusement pendant des heures dans la contemplation de la montagne, de la plaine et de la mer. Son climat est celui que l'on associe aux oranges et aux roses de Noël.

Les gens de l'extérieur vous diront que l'Ajaccien est paresseux. Et il l'est. On n'a jamais entendu parler d'une horloge à Ajaccio et s'il y en avait une, elle ne serait jamais remontée. Tant qu'il y a du soleil, il y a du monde pour l'apprécier.

Les garçons jouent aux billes, au lancer de pièces, ou donnent un coup de pied dans tout ce qui, avec un effort d'imagination, pourrait ressembler à un ballon. Des petites filles, les bras remplis de balles en caoutchouc de diverses tailles, en gardent trois qu'elles font rebondir d'un coup contre mur et trottoir, en faisant claquer plusieurs fois leurs mains derrière le dos pour montrer que le loisir n'est pas forcément synonyme de nonchalance. La jeunesse corse vibre d'énergie et déborde d'entrain. Il est évident qu'il faut de l'entraînement et de l'âge pour s'adapter à des divertissements plus tranquilles.

Jeunes gens et jeunes filles vont et viennent – tous bien mis et bien élevés – avec des livres d'école au bras. En dépit de tout ce temps perdu, les nombreuses écoles d'Ajaccio sont remplies et les élèves assoiffés de savoir.

La place du Diamant, recouverte de graviers, est toujours pleine de gens dont la conversation, qu'elle se fasse en français, en italien ou en corse, est accompagnée à coup sûr de beaucoup de mouvements de poignet. Une des premières choses qu'un chauffeur corse doit apprendre est de jurer avec efficacité sans précipiter sa voiture contre les charrettes encombrantes qui attendent le dernier moment pour faire tourner leur interminable chargement dans les rues étroites.

Un peu plus bas à gauche, près du mur qui borde le rivage, se trouve



Photographie de Clifton Adams

Où les ménagères peuvent louer des baquets pour 4 sous par jour

Dans les plus grandes villes de Corse, les lavoirs municipaux disposent d'eau courante et tous les jours de la semaine s'y presse un groupe de femmes affairées.

l'endroit ensoleillé où se tiennent les vieux messieurs. Les grand-mères semblent toujours avoir une descendance qui commence à trotter et dont les premiers pas dans la vie requièrent l'attention. Mais pour les hommes âgés, les enfants sont simplement une distraction temporaire.

Pendant les courtes récréations de l'école catholique, de longues queues d'enfants bruyants remplissent la rue qui va jusqu'aux anciens bastions, dont le seul ennemi est la mer. Mais appuyé au mur qui renvoie sa chaleur sur les dos courbés par l'âge, il y a un groupe attendrissant d'hommes âgés, aux beaux visages, qui se réchauffe en parlant politique.

Juste au coin, une douzaine de femmes et de filles, aux pieds engourdis par le froid et humides malgré leurs épaisses chaussettes de laine et leurs sabots, lavent leur linge dans des baquets fixes pour lesquels elles payent 4 sous par jour.

AUCUNE TRACE ICI DE LA DURETÉ DE LA VIE

L'Ajaccien est paresseux. Mais qui parmi nous a le droit de jeter la première pierre ? Au Britannique en visite, fusil et chien servent de prétexte à vagabonder. La moderne Miss Nevils, l'hiver à Ajaccio où l'on ne voit qu'elle, dessine des croquis destinés ou non à décorer un mur, mais qui lui servent d'excuse pour s'asseoir et siroter une boisson en profitant de la beauté des lieux.

C'est vrai le Britannique est en vacances. Et c'est là sa façon de montrer qu'il fait ce qu'il veut. Et l'Ajaccien ne fait pas autre chose en passant des heures agréables dans des paysages agréables. Il

sait que le temps c'est de l'argent et il n'a aucun désir de l'amasser ou de le multiplier. Le fait qu'il ne s'intéresse guère à l'esthétique et à la beauté du paysage est exactement du même ordre que le fait que les fleurs fleurissent au printemps, voilà, cela ne le concerne pas. Le soleil lui chauffe le cœur et c'est plein de joie qu'il l'accueille.

Ajaccio est à califourchon sur le Monte Salario, d'où on a tiré la pierre pour la construction de ses belles demeures, et regarde vers une couronne de montagnes qui s'étire de l'est au sud. Le joyau étincelant de ce petit cercle montagneux est le Monte d'Oro, 7845 pieds de haut et couvert de neige une grande partie de l'année. La verte colline, qui sert de toile de fond à un Ajaccio rose et crème, donne à la ville une forme de Y aux longs et larges bras et à la base courte et épaisse où se dresse la vieille citadelle.

Le bras droit du Y est le Cours Napoléon qui file presque directement vers le nord et d'artère citadine devient route nationale près de la gare. L'autre bras, le cours Grandval, va vers le sud-ouest et s'achève à la Place du Casone, terre en friche de l'autre côté de laquelle deux rochers dont les sommets se touchent forment la Grotte Napoléon dans laquelle on dit que le jeune génie venait étudier.

L'histoire, ici, a peu de chance de se répéter puisque le vacarme du football, si apprécié de la jeunesse corse, s'entend à toute heure sur la place et la grotte a été incorporée dans un authentique jardin public. Le 5 mai 1921, le Maréchal Franchet d'Espèrey posa ici la première pierre du troisième monument ajaccien de son fils le plus distingué.



Photographie de Maynard Owen Williams

Fabrication de nasses à langoustes avec des tiges de myrte : Ajaccio

LE BROADWAY ET
LA CINQUIEME AVENUE D'AJACCIO

Au-dessous du cours Napoléon, qui est le Broadway d'Ajaccio, il y a les deux zones portuaires dont les larges quais sont toujours le centre d'une activité intéressante sinon fiévreuse. Ici, les pêcheurs étalent leurs filets pour les réparer. Là, ils font bouillir leurs solutions de tannage dans des chaudrons sans couvercle dans lesquels les filets sont régulièrement trempés pour les préserver.

Là-bas, sur des plaques de marbre, ils laissent tomber du plomb fondu qui, lorsqu'il refroidit, est plié entre les doigts pour former des plombs destinés aux filets. De petits poulpes sont coupés en morceaux, pour servir d'appâts aux lignes soigneusement enroulées dans des paniers bas sur les bords desquels sont piqués des cercles brillants d'hameçons à la pointe aiguisée.

À minuit les pêcheurs sortent dans le golfe d'Ajaccio et dépassent souvent les îles Sanguinaires. Vers 2 ou 3 heures de l'après-midi qui suit, ils rentrent les mains vides ou bien chargées selon leur chance.

EN CORSE LE VOL N'EST PAS
À CRAINDRE

Voici les docks des vapeurs de l'île qui éparpillent leurs cargaisons en plein air sur le quai parce que la pluie est peu fréquente et que quelques bâches suffisent amplement pour protéger les objets de valeur laissés à l'extérieur, dans ce pays de la vendetta où l'expéditeur a davantage à craindre des officiers de la douane que des voleurs.

Les marchés aux poissons et aux légumes se tiennent là. Les marchands y

sont généralement des marchandes avec une clientèle essentiellement féminine. Chaque matin sont dressés des deux côtés du petit parc, de petits stands qui sont des étals de boucher avec comme principaux produits des gigots d'agneau et de chevreau.

Entre le cours Napoléon et les quais, il y a des ruelles sales où le linge est étendu à la façon des ruelles cosmopolites, où les écuries échappent au regard mais pas à l'odorat et où des ânes gris souris croquent des châtaignes d'une façon telle qu'à côté un festin d'épis de maïs semble silencieux, et qui doit certainement faire augmenter le prix des marrons glacés de Paris aux Prairies du Minnesota.

Même la ruelle dans laquelle se dresse la maison de Napoléon est une ruelle malpropre. Lorsqu'à St. Hélène, le grand général disait que, les yeux fermés, il reconnaîtrait son pays natal à son odeur, ce n'était pas à sa rue natale qu'il faisait allusion. L'odeur est la même qu'à Jérusalem ou à Damas.

Le Cours Grandval est la Cinquième Avenue de cette ville de 22 000 habitants et au-dessous se trouve le Boulevard Lantivy, l'avenue du bord de mer, lieu de promenade de la haute société. Son prolongement mène à la tour génoise en retrait des îles Sanguinaires, une route de sept miles, pleine de charme avec oliveraies, orangeraias et maquis au nord et, de l'autre côté, le Golfe toujours aussi fascinant dont les vagues se brisent presque sur la route.

Toute la beauté à laquelle donnent lieu les collines verdoyantes et la vue des montagnes lointaines, tout le charme de la mer dansante, voilà ce qui fait Ajaccio. Mais les enfants les plus pauvres ne connaissent pas la signification du mot



Photographie de Clifton Adams

Le repas du jour

Certaines des salles à manger des paysans corses sont spacieuses, pleines de beaux meubles anciens et d'un étonnant bric-à-brac.

mouchoir ; il y a des petites cours odorantes qui rappellent celles des seigneurs de Syrie et du Turkestan ; même en se montrant indulgent, on ne pourrait pas dire que les cafés, où des hommes jouent avec des cartes graisseuses et discutent politique, sont des endroits lumineux et gais ; de petits ânes rentrant à la tombée de la nuit, tirant des charrettes chargées en haute montagne de grossiers fagots de bois, pour le feu et les fours, mettent encore plus l'accent sur le degré insuffisant de confort. Les coups de battoir d'un lavoir près de la cathédrale nous rappellent qu'à Ajaccio la propreté du corps est non seulement parente de la propreté de l'âme mais aussi proche de l'impossible ; mais à cause de l'oisiveté, on sent peser sur les épaules, autrefois viriles, un sentiment de défaite et d'impuissance.

Vue de loin, Ajaccio est féérique. Le soleil bienveillant qui harmonise les tons lumineux de bleu, de vert, de rose et d'ivoire sous des pochoirs bordeaux, des treillis et des toits aux tuiles rouges, baigne le décor d'une lumière magique de spectacle de scène. Le ciel, la mer et l'air parfumé sont les éléments les plus agréables de la vie des gens.

À LA FÊTE DE SAINT-ANTOINE

De tous les saints chéris par les Ajacciens, saint Antoine est le préféré. Prenez n'importe quel groupe de garçons ajacciens et vous trouverez pour chaque Napoléon une équipe de football « d'Antoines ». Je ne l'affirmerai pas, mais chaque Napoléon pourrait avoir pour lui seul, une compagnie ou un régiment d'Antoines. Le 17 janvier des centaines de personnes quittent Ajaccio

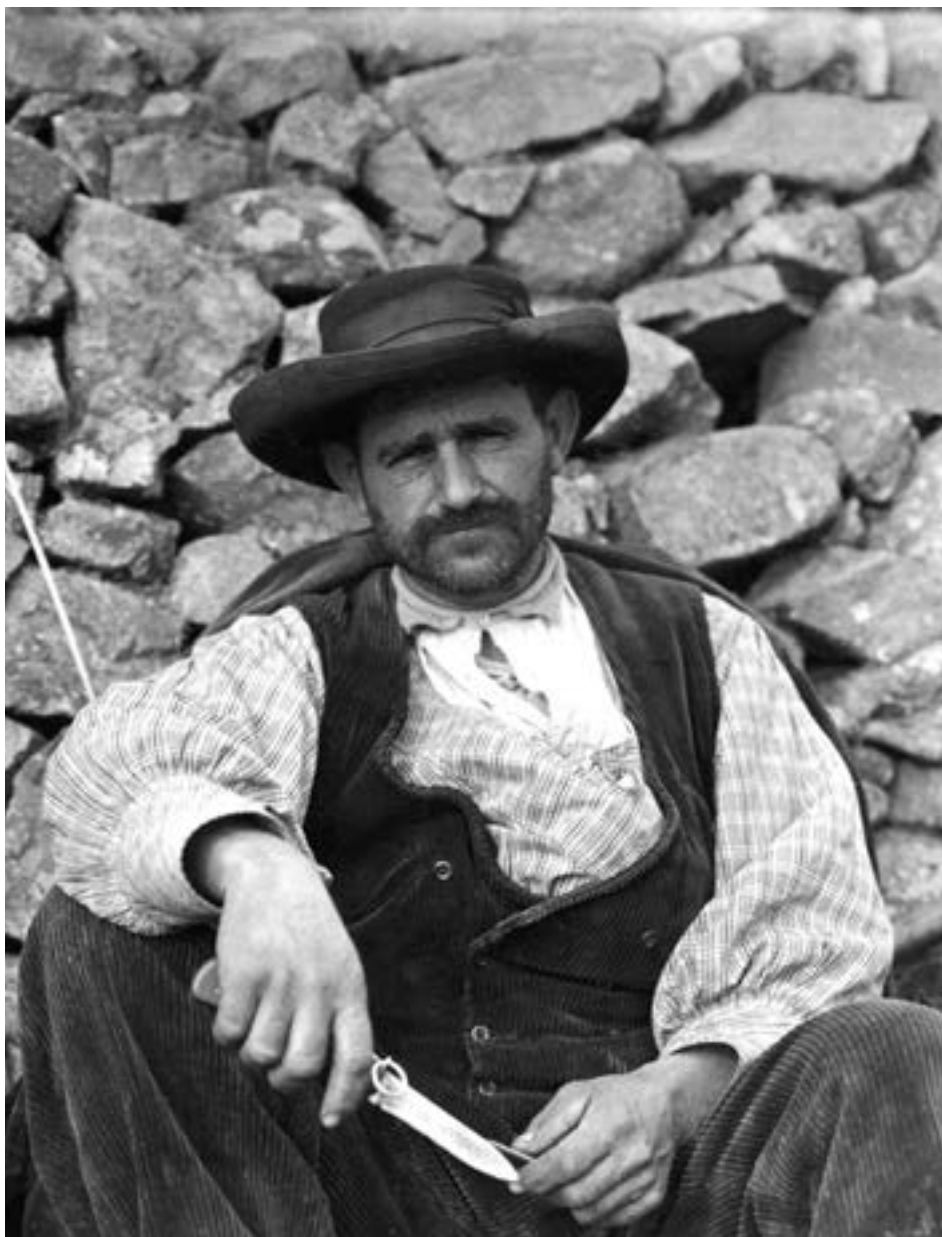
pour grimper jusqu'à la petite chapelle située entre le vert Salario et la pointe rocheuse de Lisa où se tient sa principale fête.

Les troupeaux et les porcs avaient été bénis avant que je n'arrive. Ce n'étaient pas les moutons mais les chèvres qui avaient reçu cette bénédiction et peu après ces animaux alertes grimpèrent vers leurs pâturages sur les flancs des collines, laissant bien tassé le sol du lieu où ils étaient parqués comme un endroit de choix pour le lancer des *pennies*.

Le désir d'être présent à cette bénédiction du troupeau m'avait conduit jusqu'à la petite chapelle avant que les nuages ne se fussent dispersés, à l'heure où l'air est toujours très froid. A cette heure, la mauvaise route était pleine de charrettes d'ânes transportant des oranges, des produits en bouteille, de la vaisselle, des tables et un orgue de barbarie jusqu'à l'endroit des festivités du jour. Mais il y avait plein de choses à regarder et il était alors possible de pénétrer dans le petit lieu de pèlerinage qui se dressait sur la ligne de partage des eaux d'où l'on surplombe la mer et le golfe des deux côtés. Lorsque le soleil parut, le soubassement de la chapelle prit une couleur plus chaude provenant des grands tas d'oranges disposés en bouquets attachés chacun avec un brin de mimosa duveteux, prémices du printemps.

Une demi-douzaine de pots de café bouillaient déjà et une table était doublement populaire en raison des verres à liqueur d'absinthe qu'on y versait et qui ressemblaient à des verres de lait de chaux avant d'être bus.

« Je pensais que l'absinthe était interdite », dis-je à l'un des buveurs. « Oui, c'est interdit », répliqua-t-il entre



Photographie de Maynard Owen Williams

Un berger corse d'Ajaccio

Il y a des pâturages communaux pour lesquels de tels hommes payent un impôt pour bénéficier du privilège d'y faire paître leurs troupeaux. Le couteau et le bout de bois à tailler sont aussi fréquemment utilisés que dans nos propres fermes.

deux gorgées. Pendant tout ce temps, des citoyens à pied et en charrettes arrivaient sur la colline avec par intermittence un lourd chargement de fêtards avec leur nourriture. Puis venaient les voitures à moteur qui permettaient aux paresseux de monter en coup de vent pour présenter leurs respects au Saint et retourner en ville à temps pour manger à l'intérieur.

Manger à l'intérieur semblait être le dernier souhait de la plupart des visiteurs et dans 50 endroits du maquis et, à l'abri des grands rochers, des petits foyers en plein air avaient été construits ; chacun d'entre eux était un lieu où l'on sacrifiait à la camaraderie gustative.

ORGUE DE BARBARIE ET ACCORDEON, L'ORCHESTRE DES DANSEURS

La fête de saint Antoine est l'occasion pour les citadins de s'échapper et d'aller passer une journée dans le maquis, et l'on riait et l'on s'amusait davantage ici sous le ciel que dans tous les autres endroits d'amusement dont Ajaccio se targue.

A l'écart, le long des collines, une quarantaine d'hommes armés les ratissait à la recherche du sanglier, ce cochon sauvage dont la chair fait des plats si délicieux.

L'orgue de barbarie et un accordéon rivalisaient pour donner de la musique à ceux qui avaient envie de danser. La jeunesse corse prend la danse au sérieux. Marcher sur le sol au rythme de la musique avec un bras autour de la jeune fille n'attire pas le jeune Ajaccien. Tous les magasins de livres avec leur grande variété d'ouvrages sur le savoir-vivre, ont des guides sur le Boston, la scottish, le tango,

la mazurka, et ça et là, les quelques-uns qui dansent, entament une variété de pas impressionnante pour le novice, et qui serait probablement une révélation pour beaucoup de danseurs professionnels.

Il a fallu donc les airs les plus joyeux que pouvaient produire l'accordéon et l'orgue de barbarie pour que les jeunes soient prêts à révéler leur art sur ce sol inégal. Mais une fois qu'ils avaient commencé, rien ne semblait prêt à les arrêter. Plus de la moitié des danseurs n'était pas des couples à strictement parler, mais des jeunes de la ville, en bleu de travail et casquettes d'Apache, avec des chaussures à lacets très décorées et très serrées jusqu'à donner au pied le plus robuste un aspect féminin.

L'accordéon avait entraîné la plus grande partie de la foule loin de l'orgue de barbarie, l'absinthe avait été toute bue, et les familles qui pique-niquaient au milieu des rochers et dans les sous-bois avaient fait griller leur repas et l'avaient mangé avant mon départ. Mais des chandeliers à quatre pieds liés à des planches comme à des attelles continuaient à être amenés de la ville, et les citadins les plus raffinés continuaient à gravir péniblement le chemin rocailleux dans leurs douloureux souliers vernis.

Dans l'après-midi je chevauchais jusqu'à Mezzavia où à l'ombre d'un aqueduc il y a une autre petite chapelle de Saint-Antoine.

En dépit des bouteilles de vin jouées à pile ou face, des nombreux jeux de hasard, et de l'aspect marchand du temple de l'endroit, ce rassemblement avait un caractère plus religieux que les joyeux fêtards de la vallée d'Ajaccio ; mais il y avait aussi davantage de belles



Photographie de Clifton Adams

Livraison de lait le matin

Il y a peu de vaches en Corse et le lait vient essentiellement des chèvres qui sont de belles bêtes vigoureuses et pleines de vitalité.

robes et de souliers bas puisque la route de Mezzavia, même si l'on parcourt toute la distance à pied, n'est pas difficile.

UNE INVASION TOURISTIQUE DE L'ÎLE EST IMMINENTE

Jusque là délaissée, la Corse est en train de devenir à la mode. Un des grands réseaux ferroviaires français est en cours d'aménagement pour une correspondance entre ce mode de transport et les vapeurs en provenance de Nice et de Marseille, et l'hiver dernier une demi-douzaine d'hôtels sobres mais propres dirigés par des Suisses a été prévue pour que même ceux qui insistaient pour avoir des propositions de voyage répondant à une norme puissent visiter la plupart des régions de l'île.

Mais, pour apprécier la Corse, il faut faire connaissance et une voiture vrombissante, qui impitoyablement laisse derrière elle les collines et passe à 30 miles à l'heure devant de splendides points de vue, ne laisse aucune chance de connaître l'hospitalité traditionnelle de ceux qui ne portent pas leur cœur sous leurs manches de velours. On ne peut pas montrer une hospitalité très sincère à un nuage de poussière et à du monoxyde de carbone.

Le lien envisagé entre la Corse originelle et la Côte d'Azur sophistiquée est simplement un mariage de convenance. La Corse et le Continent ont des goûts et des caractères différents. Il faut espérer que des considérations vénales ne réussiront pas à sceller cette union dans laquelle les caractères spécifiques à la Corse doivent tôt ou tard être subordonnés à ce mélange cosmopolite de cultures qui fait d'un

concierge de la Côte d'Azur la machine la plus parfaite et l'être humain le moins intéressant du monde.

L'ÎLE A LA FORME D'UNE TORTUE

Avant de faire le tour des côtes de la Corse, il est bon d'avoir d'abord une idée de ce que le voyage offre. La Corse est habituellement comparée à une bouteille de parfum dont un soleil chaleureux distille l'odeur subtile à partir des arbustes du maquis à l'arôme sucré.

Pour qui regarde la Corse, de l'ouest plutôt que du nord, c'est une immense tortue. La longue tête de cette île à l'allure de bête est le Cap Corse, avec Bastia, la ville la plus importante de l'île au niveau de sa nuque et le tout petit port de Saint-Florent étroitement niché sous son menton.

Sur la côte ouest, quatre golfes importants, qui en comptent de nombreux plus petits, séparent les pieds de ce monstre des mers sans jambes. Plus au nord et le plus beau de tous, le golfe de Porto, sorte de coin aiguisé qui semble avoir séparé, en les écartant, les collines derrière lui. À côté, au sud, se trouve le large golfe de Sagone, alimenté par des courants paresseux quoique forts autrefois.

Puis, le golfe d'Ajaccio dont la beauté plus tranquille, comme celle de la baie de Naples, rivalise avec le charme sauvage du golfe de Porto aux lèvres rouges. Le golfe du Valinco, quoique bien moins connu, a ses partisans.

Là où le dos devient une sorte de queue se trouve Porto-Vecchio, à la seule rupture conséquente de la côte basse qui s'étend du Cap Corse à Bonifacio.

Concernant la structure interne de cet animal, la principale ligne de montagnes s'incline légèrement du nord-ouest au



Photographie de Maynard Owen Williams

Dans la rue principale de Sagone

Les autobus d'Ajaccio, Vico et Ota via Piana se rencontrent tous ici. Il n'y a pas plus d'une douzaine de maisons dans ce hameau qui autrefois était une riche communauté.

sud-ouest et il manque au dos de la bête la carapace à laquelle on s'attendrait, alors que l'ensemble de la partie interne du corps a une armature de granit et de porphyre et est munie de féroces griffes de rochers profondément plantées dans la mer.

Ces côtes ne constituent pas la vraie Corse. Elles forment une zone de transition entre le monde extérieur et cette terre dont la résistance au changement et la passion pour l'indépendance rendent plus remarquable la véritable hospitalité de son peuple.

Qu'espérer de plus beau que notre promenade à travers les plaines derrière Ajaccio. A portée de main, le vert foncé des oliveraies ; là-bas, l'épaulement rocheux, rose rouge, du Gozzi, d'un granit très dur mais ressemblant à quelque colline de Petra, et dont un ciel sombre adoucissait la couleur. Ensuite, une route d'un bleu terne qui mène aux alentours du Monte d'Oro dont la tête enneigée se perdait dans les nuages.

Nous sommes passés sous l'aqueduc qui approvisionne Ajaccio en eau, quand les gendarmes sont en service. Ces gardes armés sont quelquefois postés le long de son trajet, pour empêcher les fermiers d'en détourner l'eau vers leurs champs. Ensuite, nous avons grimpé vers notre premier col.

Voyager en Corse, c'est se trouver sur une balançoire qui monte et qui descend et qui va tantôt vers l'intérieur, tantôt vers l'extérieur. Mais les passages montagneux justifient leur existence, qu'ils courent à travers des forêts denses vers un col très boisé ou qu'ils atteignent un point d'où l'on domine des golfes houleux, tous plus beaux les uns que les autres.

Le premier petit col, moins de 1000 pieds au-dessus de la mer, était un avant-goût des nombreux autres qui viendraient ensuite.

Au sud, se trouvait la riche plaine qui est derrière le golfe d'Ajaccio, plaine par laquelle Laetizia et ses enfants s'enfuirent entrevoyant au loin la tour de Capitello, d'où Napoléon lui-même, qui fuyait un danger, partit vers la gloire. De l'autre côté du golfe d'un bleu noir se trouvent les montagnes qui font face à Ajaccio.

LA GLOIRE DE SAGONE A DISPARU

Devant nous, la route jaune s'enfonçait plus profondément dans les collines en serpentant ; mais, sur notre gauche, sur le flanc de la colline des Pozzo di Borgo, en haut, se trouvait le château de la Punta, un ouvrage d'art égaré, construit avec des matériaux provenant du château des Tuileries à Paris, mais depuis lequel on a une vue incomparable sur l'épine dorsale de la Corse, du Capu Tafonatu à l'Incudine.

Plus au nord, s'étend le golfe de Lava, près duquel, dit-on, le principal bandit du moment a son refuge.

Chaque montée découvrait des paysages toujours plus grandioses et aboutissait à une descente sinueuse où l'on entrait dans l'intimité d'une beauté moins imposante. En descendant nous avons gagné le golfe, contourné la tour de Capigliolo sur son promontoire et avons quitté Sagone avant même de savoir que nous y étions arrivés. Des tournants au-dessus du hameau, nous avons aperçu le port situé à l'extrémité lointaine de la plage jaune et nous nous attendions à ce que la ville soit là.

Mais ce qui reste de Sagone est proche de la colline par laquelle nous étions



Photographie de Clifton Adams

La récolte de blé d'un fermier Corse

Après que les épis de blé ont été foulés par les sabots du bétail, un tamis est utilisé pour séparer le grain de la paille. Ce fermier mesure son blé avec soin avant de le mettre dans des sacs pour l'amener à dos d'âne jusqu'au grenier à blé. On dit que ce type de pelle et de fourche en bois que l'on voit sur l'illustration a été introduit par les Maures. La croix placée sur le tas de grain est un symbole de prière pour une bonne récolte l'année suivante.

arrivés et nous nous en trouvions à plusieurs centaines de mètres, longeant la splendide allée d'eucalyptus qui est supposée combattre les miasmes de ce petit coin de plaine, avant de savoir que l'arpenteur avait enregistré un autre nom sur la carte.

Sagone était autrefois la résidence d'un évêque épicurien dont les fêtes faisaient scandale et entraînèrent un blâme de Grégoire le Grand. Les pirates barbaresques vinrent, détruisirent la cathédrale et laissèrent Sagone en ruine ; si bien qu'aujourd'hui, il manque à son petit campanile une église.

Voilà l'histoire. Le fait est que probablement les vigoureux anophèles sont pour beaucoup plus dans cette ruine. En Corse, comme à Panama, le moustique a fait plus que sa part, pour priver la France de gloire et de richesse. Le port, qui ne s'est pratiquement pas développé, est desservi par de rares voiliers qui y abordent pour embarquer les tas de charbon venant des collines.

À CARGESE, RÉSIDENTE DES RÉFUGIÉS GRECS

La Sagone, qui est une rivière sur la carte et moins qu'un ruisseau en réalité, se déverse ici dans la mer par d'étroits bras bordés de hauts joncs. Après l'avoir traversée, sur un nouveau pont en ciment, on va vers l'ouest une fois de plus, contournant une colline après l'autre et, au-delà d'une oliveraie bien entretenue, on voit, située sur un col peu élevé entre deux collines, chacune avec ses tours en ruine datant de plusieurs siècles, la petite ville de Cargèse dont le caractère apparent le plus intéressant est le face à face entre deux églises grecque de rite catholique et

romaine en travers d'une petite vallée pleine de jardins.

Je m'attendais à trouver ici des traces visibles des Grecs qui s'établirent à Cargèse juste après le « Boston Tea Party ». Leur histoire est une histoire étonnante. Un siècle auparavant, ces Grecs du Péloponnèse, fatigués de la tyrannie des Turcs, demandèrent à Gênes un endroit où ils pourraient vivre en sécurité. Les Génois les accueillirent et leur garantirent liberté de religion et gouvernement local. La première colonie composée d'environ 700 personnes s'était installée sur les collines situées entre les sites actuels de Cargèse et de Sagone.

Ils restèrent fidèles à Gênes pendant les luttes des Corses pour leur liberté. En 1731 leurs villages furent brûlés et ils s'enfuirent vers Ajaccio à 25 miles de là. Quand la Corse fut cédée à la France, Monsieur de Marbeuf fit construire pour eux l'église et le village de Cargèse actuels et, aujourd'hui une des rues principales et un café mal tenu portent le nom de ce bienfaiteur des Grecs qui fut gouverneur de la Corse sous Napoléon.

A cette époque, les 110 familles parlaient encore grec, portaient des costumes grecs et honoraient Dieu selon le rite grec.

Au départ, ils n'avaient pas grand-chose à voir avec les Corses qui les entouraient et les persécutaient, mais quand leurs activités suscitèrent des jalousies, ils réglèrent les choses par des mariages entre communautés plutôt que par le recours à la vendetta ou à la guerre ouverte.

Bien que l'on m'ait assuré qu'il y avait toujours quelques Grecs à Cargèse, je n'ai pas pu en trouver et le prêtre grec donnait l'impression d'être plus à sa place à la Sorbonne qu'à Athènes.



Photographies de Maynard Owen Williams

Tout le monde est à bord, sauf le père, un jour de déménagement en Corse

LES COUTUMES, LES COSTUMES ET LES
CARACTERES PROPRES AUX GRECS
ONT DISPARU

Cargèse, mis à part son intérêt historique, est aujourd'hui une ville sans intérêt. Si les gens déploient ici une activité qui sort de l'ordinaire - et en Corse une activité raisonnable sort de l'ordinaire - cela ne se voit pas à l'œil nu.

Les femmes s'activaient à laver des vêtements, à transporter de l'eau, à ramasser des olives, à nettoyer la rue devant leurs maisons et à surveiller les enfants et les poules ; mais le seul homme que j'ai vraiment vu travailler à Cargèse était dans un petit moulin à huile. Il manoeuvrait le levier qui pesait sur la vis hélicoïdale, faisant sortir l'huile qui s'écoulait goutte à goutte à travers une natte de paille ou d'osier dans un bac pas très propre.

Les coutumes, les costumes et les caractères propres aux Grecs ont disparu. Cargèse a eu une vie romantique, mais l'appareil photographique ne montre aucune trace de différence ethnologique entre elle et ses villes voisines. Seule l'apparence extérieure des champs bien cultivés et des troupeaux bien gardés révèlent qu'il y a encore des restes de l'activité grecque d'origine.

LE TRAVAIL À CARGESE EST
PRINCIPALEMENT VOCAL

Un ancien écrivain vit ici des femmes si jolies qu'il lui fallu une page d'adjectifs pour les décrire. Il est possible que des prospecteurs venus d'Hollywood les aient emmenées et de ce fait il manqua l'occasion d'enregistrer photographiquement une réalité qui a disparu. Je n'ai vu ni Mona Lisa ni déesse grecque.

Quelque ennemi de la ville y a récemment laissé en dépôt la peinture verte la plus agressive qu'ait jamais connu l'œil humain - une couleur sans doute conçue dans une crise de delirium. C'est devenu une coutume de peindre les volets des maisons roses et jaune clair avec cette horrible chose. Une des maisons les plus prétentieuses de Cargèse se dresse entre les deux églises et cette peinture enlaidissante a fait d'elle l'édifice le plus atroce que j'ai jamais vu sur une île où des bâtiments semblables à des casernes ont le bon goût de passer inaperçus quand ils ne satisfont pas complètement le regard.

Il est difficile de dire à quel point la ville de Cargèse est endormie ; on peut seulement dire que pour les Ajacciens elle vit au ralenti. Le travail est largement vocal. Le berger s'allonge au soleil et appelle son troupeau ou le siffle. L'ouvrier du moulin à huile stimule par ses invectives l'ardeur du Samson chevalin épuisé qui fait tourner les roues. Le postier reste dehors et appelle les personnes pour lesquelles il a du courrier. On pourrait devenir célèbre à Cargèse en mettant son nom sur un bon paquet de lettres, car le facteur est un stentor énergique, même si le plomb a remplacé les ailes de Mercure sur ses pieds qui se refusent à marcher.

Les femmes portent un étonnant chapeau de paille semblable à un chapeau de plage d'enfant mais de couleur noire évidemment. Elles sont aussi actives à Cargèse qu'ailleurs. En Corse, il n'est pas nécessaire de regarder si la forme qui approche porte une jupe ou un pantalon. Si elle porte un fardeau c'est probablement une femme.



Photographie de Clifton Adams

Un soir sur le golfe de Porto

A l'estuaire de la rivière se trouve la petite forêt de Porto et le petit port. Une ancienne tour de garde génoise veille sur le port. Au loin se trouvent les rochers déchiquetés du Cap Senino.

PIANA
N'A PAS DE RÉPUTATION À TENIR

Piana, petite ville attrayante accrochée aux calanques au-dessus de l'incomparable golfe de Porto a un relief particulier.

Il y a probablement autant d'hommes prenant le soleil devant l'église de Piana qu'il y en a devant les deux églises de Cargèse. Les petites filles, qui font rebondir leurs balles en caoutchouc, puis tournent rapidement pour les faire rebondir à nouveau, trahissent un grand besoin de sous-vêtements comme à Cargèse. Les garçons capables de pousser des cris à emplir les vieilles rues pittoresques d'une foule d'enfants dont on se serait passé, chacun au garde-à-vous avec son ventre sorti dans un style pseudo-militaire, chacun espérant éclipser les marches de pierres inégales, les belles vieilles dames ou les humbles ânes, voilà ce qui contribue à donner son ton à un village de campagne.

Piana cependant est connue non pas pour ses ancêtres remontant à l'antiquité classique mais pour les silhouettes grotesques de granit rouge qui sont un peu au-delà et pour sa vue sur les golfes les plus bleus de la plus rouge des péninsules. A partir de là, elle n'a pas de réputation particulière à soutenir pour sa propreté ou ses activités. C'est une ville corse tout à fait semblable aux autres sinon que son horloge affiche une heure vraisemblable.

Le meilleur hôtel est un bâtiment grand et étroit à la limite extrême de la ville. L'ameublement est parfait et sans surcharge. La propreté est presque tangible, la nourriture est bonne, la vue imprenable. Le service à thé en argent ferait honneur à un hôtel touristique de

Nice et les couteaux au manche d'ivoire sont en acier inoxydable. Voilà encore un de ces paradoxes surprenants avec lequel la Corse adore déconcerter les gens.

On y peut manger, cuite à point, de la tête d'agneau coupée en deux, avec la langue, les joues et la cervelle, et trouver à ce plat répugnant mais très goûteux une saveur qu'on ne lui trouverait pas dans un environnement moins attrayant. En fin de compte, Piana comme Ajaccio est un endroit où l'on peut vagabonder, grimper et prendre plaisir à regarder en respirant l'air tonifiant. C'est l'un des endroits de Corse qui vaut la peine qu'on s'y attarde car la lumière sur les rochers rouges n'est jamais deux fois la même et les formes fantastiques des calanques ne cessent d'éveiller la curiosité.

UNE ÉTONNANTE GALERIE DE
SILHOUETTES FANTASTIQUES
DANS LES CALANQUES

Les calanques offrent un des spectacles les plus surprenants au monde. Des langues effilées de granit rouge où se profile un millier de silhouettes fantastiques descendent des pics de la Pianetta et du Capo d'Orto dans les eaux bleues du golfe de Porto. A mi-chemin, elles sont coupées par une route sinueuse qui, tantôt surplombe des ravins apparemment sans fond et tantôt est surplombée par de grandes masses de granit qui, lorsqu'on lève les yeux et que l'on voit les nuages passer au-dessus d'elles, semblent prêtes à vous tomber sur la tête.

Partout où les plantes peuvent trouver racine, il y a du maquis ou des pins dont le vert ajoute de la verdure au paysage déjà coloré. Ici, par sa beauté accessible et son immensité effrayante, le



Photographie de Clifton Adams

Cette gand-mère a été habituée toute sa vie aux rudes tâches ménagères

Les vieilles dames semblent être aussi actives que les plus jeunes et l'on en voit peu assises au coin de la cheminée.

paysage brodé par la nature a ce quelque chose qui inspire une crainte respectueuse et rend la description du Grand Canyon impossible. Le rocher n'a pas ces veines exquises qui donnent aux grès de Petra un aspect de bois précieux. Mais le grotesque des formes que des forces titanesques ont sculpté dans la pierre les rendent plus intrigantes que celles des masses rocheuses de l'Arizona ou des tombes du temple des Nabatéens de « la ville rose rouge à moitié aussi vieille que le temps. »

Des gargouilles lancent un regard furieux d'une centaine de rochers saillants. Les têtes de chiots regardent à l'extérieur des chenils de granit, en haut de l'entrée nord de ce chaos de granit rouge, et deux amants un peu raides dans leur attitude mais admirables dans leur constance se tiennent debout près de la sortie du haut. Il y a, sur le haut de la pente, un lion géant à l'allure véritablement majestueuse. Une énorme tortue se tient sur la pointe d'un rocher que les constructeurs de la route ont détaché de sa masse rocheuse originelle. Une sorcière avec un menton en lame de couteau et une arcade sourcilière de criminel commence à sortir de la pierre avec une ardeur qui suggère des chevauchées nocturnes sur un balai et, un peu plus bas tout au bord du groupe, je trouvai un visage féroce qui sûrement devait être l'esprit malin de ce cauchemar de pierre.

Il y a des formes dont on s'attend à entendre sortir le profond grondement d'un puissant organe dont les tuyaux irréguliers suggèrent une symétrie presque artificielle comme si autrefois ils avaient été véritablement accordés aux buses marines qui s'y engouffrent. Un grand « gopura », aussi outrageusement

décoré par la nature que le sont ceux de Madura par la main de l'homme, semble si parfaitement authentique que l'on peut imaginer des corps bruns se prosternant devant des idoles également brunes et à la peau huileuse, pendant que des gongs de temple retentissent de manière discordante à côté de plans d'eau stagnante.

Les calanques constituent un véritable test pour l'imagination, de la même nature que celui qui consiste à voir dans les formes des nuages des images intéressantes et des rêves à moitié conçus. Mais le granit dur de Piana n'a rien de cette beauté fugace que l'on trouve dans un nuage poussé par le vent au coucher du soleil. Les formes grotesques y sont pétrifiées et même quelqu'un dépourvu d'imagination peut passer rapidement et avoir remarqué le stock de curiosités que montre l'endroit. Il se peut que le jour vienne où on les numérottera à la peinture blanche pour les faire correspondre à des curiosités semblables dans le guide !

En passant au travers de cette farce gigantesque jouée par quelque incendie éteint depuis longtemps, on trouve les pentes nord de ces masses de roche rouge, ensevelies sous le maquis. Un tournant de la route nous conduit hors de cette fantasmagorie de porphyre aussi brusquement que le col au-dessus de Piana nous y a fait entrer.

Le golfe de Porto, qui avait été jusqu'à présent une mer lointaine de bleu concentré séparant les rochers rouge brun des calanques des pics violets du cap Senino et de la pointe de Scandola, s'étend maintenant parfaitement enchanteur, avec une tour génoise depuis longtemps fissurée en ruine et abritant un petit port à son extrémité.



Photographie de Clifton Adams

Torrefaction du café

Les grains sont toujours achetés verts et on les fait griller sur un feu de brindilles du maquis ou de charbon dans une rôtissoire en fer qui fait partie des ustensiles de cuisine. La boisson préparée en Corse est noire, forte et amère.

Sur le petit port, un tas de bûches à moitié rangées attend d'être chargé. Un cochon, que son régime de châtaignes a fait grossir au point que le plus ignorant des visiteurs ne pourrait le confondre avec un sanglier, fouille, avec satisfaction, la terre brune à la recherche de racines. Une jeune fille, sans beauté, dans une robe de couleur gaie, en faisant sa lessive derrière une cabane qui laisse échapper, en volutes, d'une cheminée sommaire, un peu de fumée, apporte à la scène une touche de « home sweet home ».

A droite, lorsque l'on regarde vers la mer, se trouvent les pentes presque nues qui dominent la route de Calvi, avec plus loin la Pyramide du Senino et à gauche du côté de Piana, le maquis. Brisant le triangle inversé du ciel et de l'eau il y a la tour de garde génoise sur son socle rocheux - une image qu'aucun artiste ne pourrait enfermer dans une toile. Une orgie de beauté et un désert inexplicable. Tandis que je regardais le joli bouquet d'eucalyptus au-delà de la courbe scintillante de la rivière, mon pied heurta une vieille bouteille de médicament dont l'étiquette était toujours lisible. Elle avait contenu un remède contre la fièvre. Pendant l'été, ce ravissant débouché de vallée est un marécage miasmatique aux effluves aussi mortels que les roses droguées des romans d'aventure.

FABRICATION DE LA FARINE DE CHÂTAIGNES

A côté du pont à trois arches, qui est la construction la plus importante de Porto et presque sa seule raison d'être, il y a un petit moulin à eau dans la cour ombragée duquel se tiennent de tout petits ânes qui ont amené ici les châtaignes pour la fabrication de la farine.

La châtaigne vient naturellement mais chaque famille a sa châtaigneraie favorite et de nombreux arbres appartiennent à des particuliers. On fait sécher les châtaignes pendant un temps, puis on les enferme dans un sac en cuir avec lequel on cogne sur un tronc d'arbre en faisant le même bruit que les lavandières qui utilisent la méthode de Mark Twain qui consiste à tenter de briser un rocher avec un pan de chemise humide. Ensuite, elles sont passées au crible dans un tamis rond ordinaire qui glisse d'avant en arrière sur deux bâtons parfaitement polis.

Les enveloppes sont jetées et les châtaignes à nouveau séchées toute la nuit dans un four dont le feu et le pain ont été enlevés. Elles sont alors prêtes à être broyées en une fine farine sucrée très agréable au goût. Je n'ai cependant jamais mangé en Corse du pain fait avec de la farine de châtaigne car il n'a pas bonne réputation chez les gens du fait que la douceur de la châtaigne vire à l'aigre au cours de la panification.

« LA MAISON OÙ EST NÉ COLOMB »

Il y avait de lourds nuages pendant notre promenade en voiture jusqu'à Calvi en suivant le long de la côte rude et découpée, et ce qui aurait dû être un voyage d'une rare beauté manquait de cette vue sur les lointains qui, d'ordinaire, le caractérise. Nous suivions la haute route qui hésite toujours à faire un plongeon spectaculaire mais n'en a jamais le courage et se hâte de revenir vers l'intérieur des terres.

Quand sur elle, ou peut s'en faut, nous avons tourné pour faire face à Calvi, la



Photographie de Clifton Adams

Paysan Corse

Les paysans et les travailleurs agricoles de l'Île portent généralement des chaussures cloutées, des pantalons et des vestes en velours côtelé, des chemises écossaises et quelquefois de petits plastrons fantaisie du même tissu. A l'occasion, de larges ceintures rouges apportent au costume une touche de couleur.

vieille citadelle « *semper fidelis* » aux génois, se dressait comme un coffret de vieil ivoire dans le ciel nuageux. Assurément il y a peu de villes bâties dans un site aussi enchanteur. La haute ville surplombe depuis les murailles la cité plus récente derrière le quai et la ville neuve pointe son nez vers sa voisine plus ancienne. Près de l'entrée de la ville il y a un beau monument que les citoyens ont érigé à leurs morts récents.

Sur le versant nord d'une butte à l'intérieur des bastions de la forteresse de Calvi se trouvent des murs en ruine qui ne résisteront plus très longtemps à l'action du temps. La plaque commémorative est récemment tombée de l'endroit où elle se trouvait au-dessus de la porte, et a été emmenée dans une petite chapelle de la citadelle. Seules maintenant quelques traces de maçonnerie grossière s'accrochent désespérément au renom qui a si rapidement abandonné la construction dont beaucoup ont osé railler les ambitieuses prétentions.

L'inscription n'a rien d'équivoque : « Ici, en 1441, est né Christophe Colomb, qui à cause de sa découverte du Nouveau Monde a gagné l'immortalité, pendant que Calvi était sous la domination génoise. Il est mort à Valladolid le 20 Mai 1500. »

Personne ne sait où Colomb est né. Un de ses plus proches amis qui a rédigé quelques souvenirs du navigateur avait été contacté par un homme qui lui offrait beaucoup d'or, s'il mentionnait dans son compte rendu que Colomb était né à Gênes. Les publicitaires ne sont pas, à l'évidence, une pure invention du monde moderne. Mais l'historien reste un historien : « Comment puis-je affirmer une telle chose ? demanda naïvement

cet homme, quand Colomb ne m'a jamais révélé où il était né et que je ne le sais pas ? »

C'est pourquoi Calvi, aussi jalouse de l'honneur d'avoir donné naissance à Colomb qu'Ajaccio est indifférente à celui d'avoir vu naître Napoléon, est incapable de prouver que l'étoile particulièrement brillante de la nombreuse famille Colomb qui était génoise et dont les descendants vivent jusqu'à ce jour à Calvi, n'était pas née à Gênes elle-même, mais dans la cité que Giovanninello de Loreto avait fondé deux siècles auparavant.

L'indifférente Ajaccio aura bientôt une troisième statue du soldat qui a sa loyauté mais pas son amour. La jalouse Calvi a permis que la maison présumée du grand découvreur tombât complètement en ruine alors que c'est elle qui l'a poussée à revendiquer verbalement qu'il y est né.

Si Calvi prouve un jour que c'est le cas, le minutieux travail de reconstruction qu'elle aura à faire sera aussi difficile que de rassembler des documents justifiant sa revendication, parce que les garçons de Calvi se servent des pierres de la maison de Christophe Colomb dans leurs jeux divers. Aucun savant ne s'est plus moqué des revendications de Calvi que les garçons de Calvi ne l'ont fait de la maison de Colomb.

Calvi est liée à l'Amérique par Colomb et le Boulevard Président Wilson qui est la rue principale de la cité, et à l'Angleterre parce que c'est ici que Nelson eut l'avantage de perdre un œil, pendant le siège de 1794 - un événement qui l'a conduit à un brillant résultat à Copenhague, quand son orbite vide vit une victoire là où le bon œil refusait de lire un repli.



Photographie de Clifton Adams

Perspective de gants pour l'Italie

Une des industries de la Corse est la préparation de peaux de chevreaux pour l'exportation. Madame dit que ces peaux qui sèchent au soleil devant sa maison sont destinées à l'Italie pour la fabrication de gants.

LES PORTS POUR LE PLUS RICHE
JARDIN DE CORSE

Entre Calvi et Île-Rousse, à côté de la route qui longe la mer, il y a l'intéressante petite ville d'Algajola, fière de ses carrières. Le flot des taxis parisiens entrant et quittant la Rue de la Paix entre la Place de la Concorde et l'Opéra est divisé par un socle en granit d'Algajola sur lequel se dresse la Colonne Vendôme.

Île-Rousse est l'échafaud dressé par Paoli, sur lequel il espérait pendre Calvi dont la loyauté à Gênes n'était pas d'un grand mérite aux yeux des Corses. Aujourd'hui elle doit beaucoup de son importance aux oliviers que les Corses de Balagne furent contraints par les Génois de planter ; car Île-Rousse, qui s'étend sur un petit mamelon de terre à l'intérieur des îles rouges, partage avec Calvi la responsabilité d'être le port commercial du jardin le plus riche de Corse.

Mon premier voyage à Île-Rousse s'est fait en automobile depuis Piana. Le lever du soleil me trouva en train de fuir le cauchemar des calanques, le coucher du soleil me trouva en train de rêver dans la terre de Balagne qui apporte l'oubli.

NOS GÂTEAUX AU CEDRAT
VIENNENT D'ÎLE-ROUSSE

L'olive fait la richesse de la large vallée située au nord de Belgodère. Plus d'une huilerie continentale s'est acquise une réputation enviable grâce à cette oliveraie corse. Mais le cédrat est le produit d'exportation le plus caractéristique d'Île-Rousse. Juste avant Noël, le quai était presque entièrement occupé par d'énormes barriques pleines de cédrats trempant dans de l'eau de mer et toutes, étiquetées à destination de New-York.

Vers la mer émergent les petites îles d'une pierre rougeâtre desquelles le port tient son nom ; mais elles ont été si étroitement reliées à la terre ferme que mon chauffeur affirmait avec insistance qu'elles formaient une péninsule.

Le marché d'Île-Rousse, avec son toit soutenu par des colonnes de style classique, est tout à fait insignifiant comme le sont les marchés imposés par la présence d'une culture maraîchère artisanale. Beaucoup plus animé est le lieu où se trouve un temple plus petit et crasseux dédié à la propreté, le lavoir de la ville où des femmes battent du linge humide tard dans la nuit.

Le marché aux colonnes est aussi le forum de la ville, et les affaires de l'univers sont réglées ici jour après jour, puisqu'Île-Rousse n'est pas un trou perdu. C'est un des ports corses les plus proches du continent et on y lit les journaux. Je ne pus obtenir de chambre d'hôtel tant que je n'eus pas rassuré mon aimable hôte sur la réception que l'Amérique était en train de faire à Clemenceau.

Entre Île-Rousse et Saint-Florent on traverse un coin de paradis avec une touche infernale. La Balagne dont une zone fertile descend jusqu'à la mer est la corne d'abondance de la Corse qui pour nourrir le monde verse à profusion des cédrats, des oranges, des figues et des olives ; le désert des Agriates ne contient pas un seul village et les quelques bergers qui traversent ses pentes stériles et ses vallons rocailleux sont des bédouins sans maison.

Mais dans toute la Corse, même sur la plaine orientale, il n'y aucune région aussi giboyeuse que ce désert. Il est probable que les animaux et les oiseaux sauvages emmènent avec eux de quoi se



Photographie de Maynard Owen Williams

Un compagnon de la grand-route entre Grossetto et Bicchisano

C'est l'amour de la vengeance et la pratique de la vendetta pour réparer un tort réel ou imaginaire qui nourrissait autrefois le fond romanesque en Corse mais cela appartient largement au passé.

nourrir ; mais ils vivent là pour faire d'une terre aride un paradis pour le chasseur.

Naturellement la grand-route cherche, comme le font les grand-routes, les régions les plus fertiles à forte densité de population et à Casta il y a une oasis fertile, mais qui pose question parce que, à moins de regarder plus au nord, il y a de quoi être déçu par la terrible désolation de l'endroit. En hiver, pendant une période aussi pluvieuse que celle dont j'ai fait l'expérience lors de ma première excursion au Col de Lavezzo, une très éphémère verdure teinte les pentes sans charme pour qu'elles ne se distinguent plus de la campagne plus verte ; mais pendant l'été le désert des Agriates retire son voile diaphane et montre son visage disgracieux au voyageur souffrant à qui le destin a fait prendre ce chemin.

On descend en roue libre, le versant est désolé vers ce golfe pittoresque si apprécié par Napoléon et si ignoré par le commerce, à côté duquel est située la bourgade de Saint-Florent. Ce petit village de pêcheurs au bord de la mer compte 896 habitants : la minorité masculine y drape les quais déserts et la composante féminine drape chaque arbuste, à l'entrée de la ville avec du linge qu'elle lave dans un mince ruisseau entre de grands peupliers tels que Corot aurait aimé les peindre.

EN FAISANT LE TOUR DU CAP

Avant de faire le tour du Cap Corse en direction de Bastia, il est bon d'avoir conscience que cet appendice est tout à fait différent de la terre à laquelle il est rattaché. La chaîne de montagne a poussé les Cap corsins vers la mer si

bien qu'ils se classent au second rang derrière les Bretons pour leur présence dans la navale et la marine marchande française. Quand *le Liberté* a sombré dans le port de Toulon, la moitié du Cap Corse était en deuil.

Le même plissement montagneux qui a envoyé les Libanais en Amérique du Nord a conduit les Cap corsins du Cap Corse en Amérique Centrale et en Amérique du Sud et même ceux qui sont restés ont un air entreprenant qui n'est pas Corse.

Dans le Cap Corse on n'a jamais connu la vendetta. Quand Prosper Mérimée a transféré l'action de son meilleur roman du pays de Colomba, derrière Propriano, à l'autre bout de la Corse, il l'a située à Pietranera, un faubourg tranquille de Bastia, et a sacrifié ses convictions de romancier à des considérations humanitaires. Il pouvait décrire une vendetta dans le Cap Corse sans en déclencher une. *Colomba* sortit à Bastia et fut reçu de la même manière que *le Virginian* fut reçu à Boston.

A l'ouest, les montagnes surplombent la mer. Ici la route en corniche est infiniment plus impressionnante que celle plus connue sur laquelle les stations d'hiver de la riviera sont perchées. Elle va, en montant, loin au-dessus de la mer et suit une trajectoire semblable à celle d'une corde tendue qui court contre un mur imposant, en snobant les ponts au niveau de l'eau. Elle descend rapidement vers des petites vallées triangulaires qui sont à l'embouchure des cours d'eau de montagne.

Elle tourne et vire, tourmentée par l'angoisse des falaises en surplomb qui, de temps en temps, laissent choir sur son empierrement des matériaux pour le réparer. Elle occupe le *No Man's land*,



Photographie de Clifton Adams

Une pause dans un champ de blé fraîchement fauché, près d'Île-Rousse, nord de la Corse

Jeanne, 19 ans, qui porte un fichu blanc et un tablier à rayures sur une robe de grosse toile noire, moissonne le blé avec les hommes et les garçons dans le champ paternel. Sa fourche a été « fabriquée aux U.S.A. ».

situé entre les forces de la montagne et le flot marin, spectatrice fidèle de leur combat sans fin.

LA LEGENDE HEROÏQUE DE NONZA

De Nonza à Centuri, les bourgades sont accrochées au versant de la barrière montagneuse, à côté d'anciennes tours, assises sur un socle rocheux. De tous ces charmants villages, Nonza est le plus pittoresque. L'approche par le sud ne révèle pas son caractère spectaculaire. Depuis la mer, les maisons escaladent une pente assez raide et la Tour de Nonza sur sa pointe rocheuse est plus solitaire que la plupart. Mais, vue de ce côté, la bourgade est installée sur une colline escarpée plutôt qu'au-dessus d'un à-pic.

Ce qui n'est pas le cas au nord. Il y a un abrupt de 500 pieds de la tour génoise en ruine aux vagues qui déferlent avec fureur en contrebas. Des maisons proches de la route derrière la pointe la plus élevée ne sont pas posées sur la colline, mais elles sont amarrées à elle. Un sentier escarpé, véritable escalier sur une bonne partie de sa longueur, descend jusqu'au bord de l'eau et on y voit constamment monter un convoi de femmes et d'ânes portant de l'eau propre jusqu'au sommet. La gravité est utilisée pour l'usage inverse. Du bas peu soigné des façades des maisons en surplomb, dégouline de l'eau sale en direction de la mer. C'est une bourgade inoubliable dans un décor impossible.

Nonza a été fréquemment assiégée, et avec Bonifacio elle partage une histoire qui est trop belle pour être vraie. C'est la première place forte et la seule où se rendant à une promesse que

la garnison serait épargnée si elle évacuait la place, un homme seul, Jacques Casella, chargé d'armes avança et dit aux assiégeants ébahis « La garnison c'est moi ». L'ennemi le décora et sur ce rocher abrupt, où l'on ne pourrait faire tenir aucun autre matériau, s'est accrochée cette légende.

Des amis m'avaient dit que je devais aller voir Canari et, sur les bornes kilométriques le long de la route, je guettais attentivement le nom. Ayant traversé Sagone sans le savoir, je ne voulais pas laisser une autre bourgade m'échapper par manque d'attention. Les collines étaient semées de villages, certains au-dessus de la route et d'autres au-dessous ; le chocolat et le croissant d'Île-Rousse m'avaient laissé l'esprit vide ; je dépassais donc l'un après l'autre des villages pleins de charme, Canari serait ma compensation.

C'est devant un petit groupe de maisons à côté de la route que mon chauffeur, qui était sans doute aussi affamé que moi, arrêta la voiture.

« Nous voici à Marinca, » dit-il. Je n'avais jamais entendu parler de Marinca. Nous avons continué à rouler contournant une colline après l'autre, et nous sommes descendus vers un petit hôtel, posé à plat contre une vieille tour carrée, où nous avons commandé le déjeuner. Je vis le nom, et je réalisais que nous étions à Pino, ce havre merveilleux de la gastronomie.

« Mais nous avons raté Canari, » disais-je à mon chauffeur en protestant. « Marinca, c'est Canari, » fut la réponse. Pour la seconde fois, au cours de cette première exploration rapide du pays, j'avais traversé sans le savoir une ville que j'avais imaginée et que je désirais voir.

En Corse un groupe de villages tient



Photographie de Clifton Adams

Gendarmes sur une route de montagne

Ce sont des policiers de ce genre qui ont fait beaucoup pour décourager la coutume de la vendetta depuis que la Corse est entrée sous les lois de la France.

son nom du hameau le plus important. Dans certains cas, comme à Bastelica, il n'y a aucun village portant le nom sous lequel l'ensemble du groupe est connu. On prend un autocar pour Bastelica et l'on découvre que la maison de Sampiero est à Dominicacci. On grimpe vers Morosaglia pour entrer dans la chapelle commémorative de Paoli, et l'on découvre que les cendres du « père de la patrie » sont déposées à Stretta. C'est ainsi que j'ai traversé Marinca en cherchant Canari.

Je n'avais pas la plus petite raison d'en vouloir à qui que ce fût, puisque le déjeuner à Pino, à l'heure tardive où nous y étions arrivés, était suffisant pour me faire oublier toute contrariété. Il n'y a pas dans toute la Corse d'endroits où l'on peut manger aussi bien qu'à Pino, où un petit hôtel est la preuve que les auberges corses peuvent être pleines de charme, et que les aubergistes corses peuvent regarder leurs hôtes autrement que comme des empêcheurs de tourner en rond.

UNE AUBERGE CORSE QUI
CONTREVIENT À TOUTES
LES REGLES DE L'ÎLE

La charmante hôtesse sortit pour nous accueillir, avec un tablier propre et un visage rayonnant. « Avez-vous reçu mon télégramme ? » demandais-je. C'étaient les premiers mots écrits en français que j'avais jamais remis à quelqu'un, à l'exception d'un professeur indifférent, et je découvrais avec surprise ou presque que cela avait marché. « Aimeriez-vous vous laver les mains ? » demanda ensuite ma toute nouvelle amie. Par chance, mon expérience des auberges corses et de ceux qui les tenaient était si mince que je

ne suis pas tombé raide mort de surprise. Me laver les mains ? Qui a déjà entendu un aubergiste corse suggérer une telle chose ? Mais tandis que je le faisais, je remarquais à quel point la chambre était nette et je décidais, avant même d'avoir déjeuné, que Pino me reverrait.

Pendant les semaines qui suivirent, d'hôtel en auberge, je pensais avec nostalgie à mon déjeuner à Pino. Pour en connaître la saveur, représentez-vous une grande salle à l'étage, aussi en ordre qu'une salle d'hôtel dans une ferme américaine, avec une nappe rouge et blanche, impeccable, marquée par les plis laissés par le fer comme sur un article de publicité. Derrière moi, un feu et devant moi une pile d'assiettes, qui atteignait presque mon menton. Au sommet de la pile se trouvait une serviette de table en lin épais, d'un blanc que seul le soleil peut donner, et assez grande pour servir à une douzaine de personnes.

A peine eus-je le temps de noter tout cela que le défilé des viandes commença. Un œuf mollet qui, j'en suis sûr, n'avait jamais eu une chance de refroidir, était suivi d'une bouillabaisse comme Marseille n'en a jamais connue. Vinrent ensuite deux poissons délicieux. Mon hôtesse rayonnait de fierté quand elle affirma que c'était le poisson du pays.

On mit ensuite sur la table de la joue de porc croustillante et un délicieux petit steak avec de ces pommes de terre frites à la française, qui font honneur au pays d'où elles tiennent leur nom ; mais il n'y avait pas de menu et je n'avais aucun moyen de savoir à quel stade j'en étais de mon voyage dans ce paradis de gourmets.

Une bécasse, avec une poitrine aussi développée que celle d'un gymnaste,



Photographie de Clifton Adams

La convivialité d'une cave à vin Corse

Le bouquet de maquis suspendu montre que l'on s'apprête à faire « bonne chère ». Certains petits bars servent des repas à midi et le soir. Entre les heures de repas, les clients cherchent à se divertir avec des cartes et des vins légers du pays.

apparut ensuite, suivie après un intervalle raisonnable de haricots blancs si savoureux que pour en manger un habitant de Boston en aurait oublié sa fierté de Bostonien ; puis du fromage et des fruits, une assiette où s'empilaient des mandarines anxieuses, à l'évidence, de perdre leur enveloppe colorée pour prouver à quel point elles sont bonnes à l'intérieur, avec des figues, des noix et du raisin. Je fus si généreux avec le pourboire que mon repas et celui de mon chauffeur, qui avait pris le même mais avec du vin et du café en plus, me revinrent à 1\$ 25.

De retour à Pino, des semaines plus tard, je fus suffisamment déloyal envers ma première hôtesse pour me rendre dans l'hôtel concurrent ; mais j'avais mes raisons et je ne le regrettai pas. Le repas y était aussi bon, et mes intentions étaient d'y rencontrer un marin à la retraite, décoré et récompensé par trois organismes différents pour avoir, au risque de la sienne, sauvé la vie de trois Annamites, lorsqu'il était officier sur un bateau en mer de Chine.

Pino n'est qu'un de ces charmants villages de la côte ouest, au nombre d'une demi-douzaine qui possèdent une belle église, quelques cimetières bien entretenus, plusieurs vieilles tours de garde et de refuge, et dont l'aspect général respire la propreté et la gaieté. Mais lorsque quelque banquet, qui sort de l'ordinaire, me fait me rappeler les festins qui m'ont marqué par le plaisir que j'y ai pris, je ne peux m'empêcher de penser à Pino et aux repas que j'y ai faits.

SCÈNE D'HIVER DANS UNE AUBERGE CORSE

Ce fut à Pino que hôtesse et hôte me firent asseoir à leurs tables abondantes

auprès d'un feu qui me chauffait le dos. Pino est l'exemple même du paradoxe des auberges corse où habituellement un déjeuner d'hiver, bon ou non, est une rude épreuve.

On pénètre dans une pièce étroite et dépouillée au fond de laquelle se trouve la principale attraction, un feu où se consomment lentement des racines de bruyère, morceaux noueux dont le cœur en mauvais état est impropre à la fabrication des pipes. Autour de ce feu, auquel fait défaut le crépitement et le rougeoiement du pin ou du bouleau, se trouve le groupe habituel de ceux que l'heure du repas ou la nuit a surpris en chemin.

Le marchand ambulant a parqué son âne dans quelque étable et a entassé son éventail de produits dans sa petite chambre. Maintenant il offre ses mains noueuses à la chaleur qui est pour lui un luxe, tandis que le feu se met à flamber en réponse au soufflet qu'actionne une jolie femme qui semble à la fois cliente et amie de l'imposante patronne.

De derrière, on voit un halo flou autour de la chevelure argentée du marchand ambulant, venu là s'abriter, et une tache brillante là où la lumière du feu tombe sur le livre de classe sur lequel, comme une espèce de Lincoln corse, le fils de la patronne étudie.

Sur une table proche du milieu du mur extérieur, entre la lumière qui se mourait sur la neige à l'extérieur de la porte ouverte, et le rougeoiement de l'âtre, un hachoir à viande et une machine à farcir les saucisses étaient actionnés par l'homme de la maison, manifestement rappelé pour cette tâche du maquis giboyeux sillonné de chemins.

À l'évidence, il y a là un petit groupe de familiers, et on souhaite, alors, avoir la



Photographie de Maynard Owen Williams

Filets de pêche et nasses à langouste au bord du quai de Centuri

Centuri sur la côte ouest du Cap Corse, la péninsule la plus au nord de l'île, était le port où accosta Boswell quand il visita la Corse. « La vue des montagnes couvertes de vignes et d'oliviers », écrivait-il, « était extrêmement agréable et l'odeur de la myrte et d'autres arbustes et fleurs aromatiques qui poussaient tout autour de moi était très rafraîchissante. »

langue moins embarrassée et l'oreille plus fine. Mais situation et nationalité sont un handicap plus lourd que la maigre connaissance que l'on a de la langue.

La patronne essuie la graisse de saucisse sur ses mains, prend sur le manteau de la cheminée une lampe en verre de couleur verte et le cœur de l'honorable voyageur chavire. Il se sait condamné à frissonner dans la solitude de la pièce du haut dont la taille et le sinistre sont tout élisabéthains.

Pendant la montée, il marque le pas derrière madame et attend, les mains dans les poches, complètement frigorifié, que se soit achevée chacune des lourdes enjambées qui le précèdent en gravissant les escaliers sombres.

A plusieurs reprises, je laissais entendre qu'il me serait plus agréable d'être autorisé à goûter le bonheur d'être en compagnie plutôt que de supporter la grandeur de la solitude derrière un monument de faïence sans chaleur qui indiquait que le véritable confort était enterré là ; mais votre hôtesse corse, au grand cœur, n'autorisera pas plus ce crime de *lèse-majesté* qu'une jolie jeune fille corse n'autorisera qu'on la prenne en photo un jour de semaine. Les petites joies sont indignes de l'honorable étranger à qui ne saurait convenir que la plus belle chambre et les plus beaux habits. Aussi souffre-t-il en silence et garde-t-il à l'esprit des images beaucoup plus attrayantes, que ne peut en prendre un appareil photo du dimanche, puisque la femme corse rarement jolie, mais souvent attirante, n'est pas photogénique.

Mais ce n'est pas de cette façon qu'ils sentent les choses. Dans la mesure où un portrait montre une broche miniature, de la dentelle bon marché et le ruban attaché d'une manière stricte, il vaut la

peine d'être agrandi, et d'être suspendu dans la plus belle pièce, de façon à ce que le visiteur, malgré ses frissons, trouve un intérêt à la galerie de portraits de style seigneurial qui fait de l'hôtesse plutôt attirante une jeune chose, à l'air guindé et inexpressif, et de celui qui actionne la machine à farcir les saucisses, une espèce de soldat prussien, à la moustache hérissée et aux nombreuses médailles.

LE CADEAU DE BOSWELL À LA CORSE

De Pino à Centuri ce qui compte c'est le campanile. Il y a bien sûr des tours de refuge et de défense, rondes et carrées, certaines tombant en ruine, d'autres brillantes d'un crépi tout récent ; mais toujours au-dessus des maisons qui passent inaperçues et au-dessus des tours génoises elles-mêmes, se dressent les clochers d'églises ou leurs campaniles.

En Corse, comme en Russie, l'église est la particularité la plus remarquable quand on regarde la partie habitée d'un paysage de campagne ; mais on ne voit pas, en Corse, ces dômes opulents qui ressemblent à des betteraves retournées ou à des olives couleur vert-de-gris. L'église n'est qu'une dépendance de son clocher, et là où les deux sont séparés, c'est la cloche de la tour plutôt que le lieu de prière qui domine la scène.

Morsiglia a son escalier de vieille tour et ses petits vignobles en terrasse, chacun abrité derrière une haie de fagots de bruyère qui la protège des vents forts et renvoie la chaleur. Un important groupement de hameaux et de maisons isolées constitue Centuri. Je passais peu de temps dans la partie haute mais je descendis jusqu'au petit port où Boswell accosta au cours du pèlerinage qu'il



Photographie de Clifton Adams

Au pied du Monte Stello sur la côte ouest du Cap Corse

Nonza, une ancienne ville féodale avec sa vieille tour et son château génois, domine le golfe de Saint-Florent depuis son promontoire rocheux.

faisait vers le quartier général de Paoli, pour rendre un culte à son héros.

Quel extraordinaire propagandiste fut cet homme et combien la Corse lui est redevable ! Boswell, Rousseau, lord Byron et Mérimée ont fait pour la Corse ce qu'elle n'a jamais été capable de faire pour elle-même. Ces passionnés ont amené du romanesque dans une terre où tirer dans le dos d'un homme, et cela sans crier gare, était une façon de faire qui ne choquait personne.

Comme Napoléon, les Corses les plus connus ont gagné leur renom en tant que Français. La Corse est la pépinière des administrateurs français, et partout où la tâche, dans les colonies, est trop difficile ou trop astreignante pour un Français du continent, c'est un Corse qu'on en charge et qui prend la situation en main, avec bonheur.

Mais cette Corse moderne, où le romanesque n'a plus rien de bravache, de cruel ou de mélodramatique, mais repose sur une loyauté irréprochable et un talent, est perdue de vue à cause d'un écrivain britannique, dont le contact avec la renommée était un cocktail délirant qui a mis Paoli et la Corse à la mode, à l'époque où l'on cherchait leurs amis et où leurs sympathisants étaient peu nombreux.

Ce journaliste enthousiaste, dont le journal sur la Corse est peu connu aujourd'hui, a fait pour la Corse ce que Lord Byron fit pour la Grèce - en la mettant à la mode à une époque où le mot liberté était sur toutes les lèvres mais où ces conquêtes sans grande importance étaient comme un volant renvoyé à tour de rôle par des raquettes françaises et génoises avec toutes chances de tomber entre les deux dans un océan d'oubli.

En tournant au bout du Cap Corse

pour franchir la dernière ligne droite qui mène de Macinaggio à Bastia, la route est parallèle à la mer, grimpant par moments pour économiser les virages ou bien se tenant en retrait des vagues sur une plage de coquillages. Elle ne cherche pas à gagner les villages sur les hauteurs. Elle a le sentiment du devoir accompli, si elle dessert les marines et les ports relativement insignifiants par rapport aux villages réels.

Autrefois, avant l'achèvement de la route côtière, un Cap corsin ne faisait pas l'acrobate autour des précipices pour aller rendre visite à un ami dans une commune voisine. Il faisait de la mer sa grand-route et, quoique la communication terrestre le long de la côte est ou de vallée en vallée fut bien plus simple que sur la côte ouest, plus sauvage, l'utilisation d'un bateau était plus facile que celle d'un véhicule à roues.

Même aujourd'hui il n'y a pas de *grand-route* sur la côte est. Pour se rendre d'un village de montagne à un autre, on doit descendre vers la mer. En ce qui concerne la desserte des villages hauts-perchés de la côte est, l'autobus, qui fait le tour du Cap, pourrait aussi bien être un bateau à moteur. La route qui ne traverse aucun village sauf Erbalunga donne accès à des routes transversales, de deux à cinq kilomètres de long, qui grimpent vers les bourgades. Une de ces routes transversales tire presque tout droit en remontant la vallée de Santa Severa à Luri, puis, avec des contorsions angoissantes, franchit le col situé au-dessus de la tour légendaire de Sènèque pour revenir à Pino.

Les villages de la côte est ne m'ont pas laissé beaucoup d'impressions, peut-être parce que je ne m'y suis jamais rendu. Aucun chauffeur ne voudrait se risquer



Photographie de Maynard Owen Williams

Rue du plus vieux quartier de Bastia

Bastia est plus vivante au présent et au futur que n'importe quelle autre ville de l'Île. L'huile d'olive, le vin du Cap Corse et certains des plus beaux citrons du monde partent de ses quais en direction de la France et de l'Italie. Ajaccio, fréquentée par les étrangers, a été appelée le Nice et Bastia le Marseille de Corse. La ville a hérité de Gênes la taille de ses immeubles.

sur les mauvaises routes qui les relient à la grand-route du bord de mer. D'anciens écrivains avaient parlé de palais érigés par les « Américains », ces Cap corsins qui avaient fait fortune en Amérique Centrale et en Amérique du Sud, et étaient revenus au pays, pour se jucher sur de charmants petits perchoirs, que leurs fonds étrangers leur avaient permis d'accrocher à leurs collines bien-aimées.

J'ai rencontré plusieurs d'entre eux, rentrés de leurs vagabondages, mais ils n'étaient jamais chez eux. Ils étaient sur le chemin du steamer qui relie leur terre natale à leur pays d'adoption soit parce qu'ils y embarquaient, soit parce qu'ils en débarquaient.

BASTIA, LA MÉTROPOLE DE CORSE

Bastia est la métropole trépidante de la Corse. Son syndicat d'initiative l'a décrite ainsi, et le vrai Bastiais, en quittant son café pour aller dans son club, tire ses manchettes, ajuste son chapeau et affiche un air très affairé. Bastia a la conscience du progrès dans la peau si bien qu'on n'y flâne pas avec l'abandon ajaccien mais avec un petit sentiment de honte.

Bastia est presque devenue provinciale. Il y a longtemps qu'elle se distingue du reste de la Corse. Ses femmes sont différentes de celles d'ailleurs : elles ont les moyens de porter des bas et elles s'habillent mieux. On se bouscule dans son opéra et ses magasins ont quelque chose à vendre et ils le vendent.

Je visitai une douzaine de petites librairies à Ajaccio pour acheter les *Lettres de Mon Moulin* de Daudet, mais il se trouvait que c'était toujours dix jours trop tôt même lors de la seconde

visite après une excursion de quinze jours. Je le demandais à Bastia dans la première librairie que je remarquai. Il tomba du coin où il se cachait comme un bienfait et une douce pluie.

« Le voici », dit la charmante employée avec une brusquerie qui me donna la nostalgie de l'Amérique. « Avez-vous lu *La Garçonne* ? » Sans doute pensait-elle que le livre qu'elle me vendait était de Léon Daudet et non d'Alphonse, mais elle l'avait et immédiatement. Le commerce à Bastia n'est pas hésitant.

Comme Hong Kong, Bastia était autrefois un petit village de pêcheurs mais, en 1380, un gouverneur génois y fit construire un fort à partir duquel il pouvait mener la guerre contre les Corses de l'intérieur. Des bastions de cette forteresse, la cité tient son nom. Le siège du gouvernement fut transféré des environs de l'étang de Biguglia dans l'endroit qui, jusqu'à ce que Madame Laetizia Bonaparte l'eût déplacé à Ajaccio, fut la capitale de la Corse. Elle est maintenant la résidence du gouverneur militaire.

LES BEAUTÉS DE BASTIA

Gênes, qui a légué à la Balagne ses meilleures variétés d'olives, a donné à Bastia ses taudis qui grimpent jusqu'au ciel. Le Génois, d'instinct, appuie sa maison à une colline et y pénètre ensuite à sa convenance par le toit ou la cave.

Les quartiers les plus anciens de Bastia sont faits de maisons bâties en hauteur avec tant d'étages que personne n'oserait les compter ; et les rues qui traversent cette masse de constructions comme des galeries de taupe ou des crevasses dans le sol sont si étroites que par endroits on



Photographie de Clifton Adams

Dans la Haute ville, sous la Citadelle de Corte

Les petites maisons vieilles de plusieurs siècles construites en pierres ou même en galets semblent suffisamment massives et robustes pour durer encore des siècles.

peut toucher les deux côtés. Il y a des escaliers raides qui descendent vers le port et la Ruelle du Guadello est aussi encaissée que longue.

Ces immeubles imposants et ces rues étroites donnent aux plus anciens quartiers de Bastia ce qui apparaît comme un charme rare. Si le voyageur trouvait chez lui les mêmes conditions de vie, il interpellerait le conseil municipal sur un environnement aussi insalubre.

Le crépuscule baigne ces édifices malodorants dans un rougeoiement du plus mystique effet. Les rouges et les jaunes passés avec les taches vertes et bleu sombre que font les toits se reflètent légèrement voilés dans les eaux scintillantes du port.

Mon ami m'emmena là-haut dans le parc, d'où nous pouvions regarder entre les pins parasols, toute cette splendeur désordonnée. Il m'emmena flâner sur les places des marchés où la puanteur ruina le spectacle sonore, jusqu'au moment où dans l'encadrement de la voûte d'un vieil immeuble j'ai pu voir le bleu de cette mer qui baigne les pentes de l'île d'Elbe.

Mon ami avait des yeux abîmés à un gaz nocif. Parfois je ne parvenais pas à voir précisément la beauté qu'il avait entrevue. Sa vue affaiblie avait pour lui des égards dans la cité qu'il aimait, et de temps en temps, il agrippait mon bras jusqu'à me faire mal, cherchant à me faire percevoir le charme qui le retenait là. Il me révéla une vingtaine d'échappées de vue ensorcelantes, mais la plus belle fut sans doute celle que j'entrevis dans le cœur d'un vrai Corse qui aime son pays natal.

JALOUSIE ENTRE PORTS RIVAUX

Bastia est, sans aucun doute, peu consciente de son importance pour la

Corse, et elle regarde avec un peu de jalousie la modeste réussite des autres ports. Besogneux malgré le provincialisme étroit par lequel certains se distinguent des cantons de l'intérieur de l'île, les ports de Corse gardent une certaine amertume de leur caractère besogneux. Quand la rumeur a circulé que serait mis en service un nouveau vapeur, plus important, sur la ligne Bastia-Nice, Ajaccio s'est aussitôt mobilisée contre cet exemple de favoritisme, au point que les directeurs de la compagnie ont écrit une lettre ouverte, pour assurer à la population de la capitale endormie que leur cité serait dotée d'un service équivalent.

Ce qui semble une brouille à un étranger est d'une haute importance pour la Corse. Lors de ma première visite à Bastia, il s'était su que le *Mauretania* devait s'arrêter une journée à Ajaccio, au cours de sa croisière en Méditerranée, avec à bord des centaines de millionnaires américains. Un bateau de touristes n'a jamais fait de croisières en Méditerranée sans millionnaires. N'importe qui vous le dira. « Pourquoi un tel vapeur devrait-il faire escale à Ajaccio plutôt qu'à Bastia ? » demanda quelqu'un qui semblait me reprocher cet affront à l'égard de sa belle cité. « Ajaccio n'est qu'une ville paresseuse. Bastia est moitié plus grande et trois fois plus active ». La belle opinion que ces Américains pressés (les touristes américains millionnaires sont toujours pressés) auront de la Corse en n'en voyant qu'Ajaccio ! Mais ce fut la même chose l'an dernier. « Le *George Washington* a fait escale à Ajaccio et nous a laissé tomber. Il faudrait faire quelque chose. »



Photographie de Maynard Owen Williams

Chargement de chaufferettes d'un train à Ghisonaccia dans la plaine de la Côte orientale

LE CHEMIN DE FER AJACCIO - BASTIA
PEUT TRANSPORTER SIX PASSAGERS
DE PREMIERE CLASSE A LA FOIS

Il est déplorable que les groupes de touristes soient contraints de s'arrêter uniquement dans un des ports de la Corse puisque le voyage en train entre la capitale¹ et la métropole² est d'une rare beauté et d'une extrême variété, offrant un éventail de tout ce qui caractérise la vie et les paysages corses. Peu nombreux sont les bons vapeurs qui ne pourraient pas faire le tour de l'île et gagner Bastia depuis Ajaccio pendant que le petit train suit sa route en haletant à travers l'épine dorsale du pays et descend de l'autre côté.

Même si tous les wagons, de première classe en Corse, étaient mobilisés pour l'occasion, les membres d'un groupe de touristes important ne pourraient pas traverser l'île tous en même temps. Récemment, le chemin de fer a fait l'acquisition de deux excellentes voitures qui font la fierté de l'administration. Dans chacune, il y a un salon spacieux qui devrait avoir une fleur en cire sous une cloche en verre, et un « vide poche » sur chacun des sièges luxueux, mais je n'ai jamais vu ce compartiment spécial ouvert.

Une partie d'entre nous voyagea en seconde classe plutôt qu'en première classe, parce que six passagers de première classe seulement peuvent être installés dans ce *wagon de luxe*. Mais, pendant tout ce temps, le spacieux compartiment spécial resta verrouillé et ses rideaux tirés. Une aussi « belle salle » est un endroit où l'on devise agréablement et dont l'usage aussi serait fort agréable. Mais, comme les salles de l'Empereur, qui font de la gare de Tokyo

deux parties séparées, les compartiments spéciaux des chemins de fer corses ne servent à rien, bien qu'ils soient hissés sur les montagnes et ramenés tous les jours - que de poids mort.

Lorsqu'on descend la côte orientale, le voyage, en comparaison des autres, est monotone et dépourvu de cette grande variété de paysages à laquelle on s'attend en Corse. Après qu'un chauffeur a franchi les montagnes le long de la côte occidentale ou en traversant l'île, il peut considérer sa profession comme une occupation accessoire, quand il tombe sur les routes de la plaine orientale droites comme une trajectoire de flèche. Pourtant, en hiver, le voyage n'est pas sans surprises agréables, puisque l'on a de là une vue d'ensemble superbe sur la chaîne de montagnes enfouies sous la neige.

LA CORSE DES PLAINES À BATTU EN
RETRAITE DEVANT LES MOUSTIQUES

A Casamozza, chemin de fer et routes plongent à l'intérieur des montagnes pour longer le Golo vers l'amont jusqu'au nœud vital de communication qu'est Ponte-Leccia. Ici comme à Barchetta et à Folelli, il y a des fabriques d'acide gallique destiné à la production de solutions de tannin provenant du bois du châtaignier. A Barchetta, il y a une nouvelle fabrique où pour la première fois on produit du papier à partir du bois de châtaignier réduit en pulpe. Au sud de Casamozza vers Prunete et Cervione, notre route passe à l'est du pays de la châtaigne, la Castagniccia.

Nous n'obliquons pas vers le cœur du pays, mais nous longeons, parallèlement, la côte basse jusqu'au phare d'Alistro. Passé le site de l'antique cité d'Aléria, près de l'embouchure du Tavignano,

1. : Ajaccio

2. : Bastia



Photographie de Maynard Owen Williams

Un berger et son fils dans le défilé de l'Inzecca

nous sommes restés, pour la nuit, au domaine de Casabianda, l'une des quelques étendues de la côte orientale qui n'a pas capitulé devant le moustique.

Devant le moustique de la côte orientale, le Corse a battu en retraite vers les montagnes, laissant les étendues les plus fertiles de l'île pratiquement incultes. A l'époque des Sarrasins et des corsaires barbaresques, on se réfugiait dans de gros bourgs, construits dans les montagnes, et, aujourd'hui, la fièvre et la chaleur dépeuplent, en été, les plaines étroites.

IL Y A DEUX CORSES

Comme au Liban, les terrasses sur les flancs des montagnes sont la preuve de la dureté du travail, pour un rendement parfois sans adéquation avec elle ; et, à portée de main, il y a des plaines fertiles presque désertées par la vie parce que le cancer du fatalisme ronge depuis des siècles le cœur valeureux du Corse. Fièvres et chaleur ont, par leur persévérance, conquis des endroits où jamais aucun envahisseur étranger n'avait planté son étendard.

Il y a vraiment deux Corses : la plaine côtière est source de profits pour l'esprit d'entreprise génois, pisan ou romain et nécessité pour les contacts de l'île avec le monde extérieur ; la Corse des montagnes, plus ou moins indépendante, qui, au lieu d'étendre son empire sur la plaine cultivable, s'est cantonnée dans les replis des collines et les montagnes déchiquetées, bâtissant de nouvelles demeures sur les hauteurs et laissant les résidences de la plaine, un temps habitables, exposer leurs intérieurs privés de toits au ciel brûlant.

Il y a quelque part, chez le Corse, un manque de cet esprit d'entreprise, de ce sens de la coopération et du projet commun qui permettent de proscrire les fièvres et d'assainir les marais. Les difficultés, que l'Assyrie et Babylone ont résolu pour construire, étaient du même ordre que celles devant lesquelles la Corse a cédé ou montré une carence lamentable.

Le Corse a reproché à la France de ne pas avoir fait aboutir à Bonifacio la ligne de chemin de fer de la Côte Orientale, mais il ignore le fait qu'un chemin de fer doit son existence tout autant aux terres qu'il traverse qu'aux ports qu'il dessert, et que, si les fièvres règnent sur les champs incultes, l'extension des deux petits rails, séparés par un mètre, qui les longent, ne sauvera pas une plaine de la maladie et de la pauvreté.

Un ballot de moustiquaires aurait sauvé la vie de beaucoup de Corses. Le drainage des marais miasmatiques permettrait à des milliers d'acres de redevenir ce qu'ils étaient à l'époque des Antonins qui les sauvèrent des conditions qui prévalent maintenant, quand Aléria voyait embarquer de grandes cargaisons de grains pour nourrir la Rome Impériale.

La côte orientale était et demeure la Camargue de la Corse*. Mais le Corse fait moins bon usage de cette riche région que ne fait le gardian camarguais, de ses plaines moins fertiles.

*Voir « *the Camargue, Cow-boy Country of Southern France*, » par Dr. André Vialles, dans *THE GEOGRAPHIC* de juillet, 1922.



photographie de Maynard Owen Williams

Matin après la neige à Bicchisano

La combinaison des deux villes de Petreto-Bicchisano inséparablement liées comme le sont la plupart des villages corses s'étend le long de la route qui du sud d'Ajaccio va à Sartène au milieu de certaines des plus belles collines de Corse. Les villes jumelles sont nichées au cœur d'une couronne d'arbres ombrageux avec le Mont San Pietro semblable au Ben Nevis qui les surplombe.

DES PREUVES QUE LA CORSE EST
PEUT-ÊTRE EN TRAIN DE SE
RÉVEILLER

La plantation d'eucalyptus qui a embelli le paysage monotone a créé des nids à moustiques ; mais les marais envasés n'ont pas été asséchés par ces arbres qui demandent beaucoup d'eau ; et le véritable littoral de la Corse s'étend le long d'une ligne imaginaire cent pieds au-dessus du niveau de la mer.

C'est là que, juste sous les yeux de pauvres gens, se trouvent les terres fertiles mais incultes et des milliers d'entre eux mourraient de faim si la maladie de l'encre devait attaquer les châtaigneraies.

La plaine serait-elle peuplée d'ennemis que la vaillance du Corse ne ferait pas plus défaut aujourd'hui qu'elle ne faisait défaut dans le passé, quand des vingtaines d'histoires relatives à cette vaillance, que se sont appropriées maintenant d'autres personnes, avaient leur origine véritable dans le caractère corse.

Mais la plaine orientale de la Corse, la vallée paradisiaque de Sagone, le Campo dell'Oro, la vaste étendue de terrain derrière Saint-Florent, sont aussi révélateurs du succès obtenu dans la lutte contre la malaria, que les excavatrices françaises rouillées de la jungle de Panama.

Il n'y a pas de climat assez pénible, ni de problèmes sanitaires et mécaniques suffisamment embarrassants pour donner un coup d'arrêt au progrès du monde organisé. Les chemins de fer traverseront des déserts arides pour atteindre de riches mines ; la forêt vierge tropicale disparaîtra avant le besoin de bananes, de caoutchouc ou de café ; ni la chaleur, ni le froid, ni la famine ne peuvent sauver de ceux à qui

elles sont nécessaires les ressources pétrolières de la terre.

Mais en attendant, dans les régions trop pauvres pour que s'y développent des activités importantes, la déforestation dépouille la roche de sa couche de terre, l'érosion emporte les éléments fertiles du sol, les rivières s'envasent et deviennent des marais où les fièvres prospèrent et la famine menace. Voilà ce qu'est la côte orientale de la Corse.

A côté de la grand-route au sud de Bastia, on a ouvert une tranchée dans laquelle des canalisations d'eau sont en train d'être posées pour que les villes les plus importantes de l'île puissent recevoir l'eau plus pure des montagnes. D'autres projets sont également en cours de réalisation pour rendre l'est fertile aussi florissant que l'ouest rocheux et il se peut que nous soyons à nouveau à l'aube d'une nouvelle prospérité.

Le domaine de Casabianda, une grande propriété d'environ 5000 acres, est maintenant mis en valeur par les Ponts et Chaussées. Le sauvetage de la côte orientale qui avait été entrepris comme la réalisation d'un grand rêve a été abandonné il y a quelques années, ses bâtiments de luxe, ses silos gigantesques, ses grandes écuries, ses bergeries et ses porcheries en disent long sur cet échec tragique. Mais, récemment, ces bâtiments autrefois abandonnés ont été remis en service et le menu et le gros bétail de Casabianda était le plus beau que j'ai vu en Corse. L'homme qui me servait de guide m'affirme qu'il habite là tout au long de l'année et ses accès de fièvre ne l'empêchent pas de travailler.

De retour dans les montagnes, il y a des affiches dans chaque restaurant, demandant aux gens, comme un devoir patriotique, de se nourrir de châtaignes



Photographie de Maynard Owen Williams

**Empilement d'écorses de chêne-liège soigneusement coupées,
prêts à être emballés : Bonifacio**

et d'autres produits locaux pour que l'on n'ait pas besoin d'envoyer l'or français à l'étranger pour acheter du grain. Il semblerait que Casabianda soit bien équipé pour une réussite agricole, si l'on arrive à bannir les fièvres de la plaine, qui s'étend derrière les marais salants de l'étang de Diana et de l'étang del Sale.

UNE ÎLE DE COQUILLAGES,
MONUMENT AUX FESTINS D'HUÎTRES
DE LA ROME ANTIQUE

Ces étendues d'eau peu profondes ou étangs ne sont pas des marécages boueux en sous-bois mais des marécages d'eaux libres dont l'aspect n'a rien d'inquiétant. Le mari de la patronne de l'hôtel m'accompagna jusqu'à l'étang de Diana, en prenant un réel plaisir à dépasser dans une automobile les bergers travaillant pour le domaine et qui doivent pousser sur le bord leur sotte engeance laineuse pour nous laisser passer.

Je voulais voir l'île de coquilles d'huîtres qui, dit-on, date de l'époque où la Corse fournissait les huîtres d'Aléria comme le met délicat, par excellence, des fêtes romaines. Des huîtres sont encore exportées de là, mais il y a un produit plus important, surtout avant les vacances de Noël, c'est l'anguille qu'on expédie, vivante, à Nice et à Naples, et qui est aux périodes de fêtes ce que la sauce de canneberges est à notre Thanksgiving et le pudding à la prune aux noëls anglais.

Au sud de Casabianda, le chemin de fer de la côte orientale sort du maquis pour aller s'arrêter à Ghisonaccia où l'autocar prend la relève du train pour transporter le courrier et les passagers jusqu'à Bonifacio.

La route file droit jusqu'à la Solenzara avec un panorama merveilleux de montagnes enneigées à l'ouest ; mais dans ce petit village proche de l'embouchure de la Solenzara, elle commence à tourner et à sinuer, comme si elle était une section de la route de la côte ouest, perdue au milieu de paysages étrangers. Là s'arrête la plaine. Ici, les montagnes corses vont jusqu'à la mer, et on contourne une tour génoise qui pourrait occuper une position identique à la position de n'importe laquelle de celles que l'on trouve dans une vingtaine d'endroits du côté opposé de l'île.

DANS LE PAYS DU LIÈGE

De là, on se dirige vers l'intérieur des terres et on pénètre dans le pays du chêne-liège qui fournit à Porto-Vecchio et à Bonifacio l'essentiel de leurs activités.

Porto-Vecchio est assez pittoresque, surtout vue de la mer, parce qu'elle occupe une petite éminence à laquelle ses remparts ajoutent exactement la touche qu'il faut ; mais la vie y est monotone. Pour les messieurs âgés, il y a le soleil et l'espace devant l'église, mais pour les jeunes il semble ne rien n'y avoir. Les garçons ne donnent même pas de coups dans un ballon. Les filles ne font pas rebondir de balles en caoutchouc comme elles le font ailleurs en Corse.

Après un voyage nocturne épique en voiture, j'atteignis Bonifacio, où je fus chaleureusement accueilli parce que Clifton Adams avait ouvert la voie un an et demi plus tôt.

Bonifacio occupe une position qui certainement mérite la qualification « d'unique », cet adjectif galvaudé. Si les voyageurs, qui se faufilent dans l'étroit



Photographie de Maynard Owen Williams

Un tas de sel à Porto-Vecchio

Porto-Vecchio était l'ancien « Portus Syracusanus » des Génois. Les plus belles forêts de chênes-lièges de Corse, qui sont près de la ville, fournissent au port l'essentiel de ses marchandises.

goulet sur des vapeurs en route pour l'Orient magique, pouvaient être conscients de ce qu'ils ont sous les yeux lorsqu'ils passent devant les falaises stratifiées, quelques-uns d'entre eux au moins, sauteraient par-dessus bord, et nageraient vers la rive, parce que Bonifacio est aussi originale que n'importe quel autre endroit original que l'on peut rencontrer en faisant un tour du monde.

L'étroite péninsule et le port encore plus étroit sont aussi solidaires que deux mains étroitement serrées, ce que les jeunes garçons jouant à *crack-the-wip* appelaient autrefois « à la matelot ». Les eaux agitées érodent perpétuellement le sol et les falaises surplombantes sont suspendues comme une épée de Damoclès au-dessus de l'eau, comme si chacune essayait d'effectuer l'étrange mortaisage de la terre ou de la mer. La mer a creusé son port, en forme de crochet, doublement barbelé, profondément à l'intérieur des terres.

En venant d'Ajaccio ou de Bastia, on descend vers le port de Bonifacio à travers une entaille sinueuse dans le plateau calcaire d'où il est impossible de voir la ville jusqu'au moment où elle nous saute aux yeux, au-dessus des toits, sans originalité, des quais du port.

Un énorme bastion s'avance comme pour repousser, maintenant encore, une attaque. On ne peut pénétrer dans la haute ville que par des portes avec des ponts-levis à contrepoids qui nous font entrer dans un décor médiéval, et nous font craindre l'interdiction d'introduire un appareil photo dans ce qui est manifestement une forteresse.

Pour monter depuis le port il y a un chemin raide, qui aurait été un escalier, si les constructeurs n'avaient pas eu

l'habitude de se déplacer à cheval. De l'autre côté un étroit escalier de pierre descend jusqu'à la mer, plaqué contre la muraille rocheuse comme s'il avait peur de suivre l'exemple de la partie de la ville en surplomb. En montant vers la porte est de l'ancienne forteresse, zigzague un chemin raide comme celui qui descend vers le port, mais beaucoup plus utilisé puisqu'il accède directement aux quartiers les plus peuplés de la haute ville.

L'église de Sainte-Marie-Majeure à Bonifacio possède un morceau de la vraie croix, enfermé dans une niche murale. Le maire et le curé en ont les clefs, au nombre de deux, qui doivent être utilisées en même temps pour accéder à la relique sacrée, portée en procession trois fois par an.

Quand le vent et la mer se déchaînent en tempête contre les étroits fondements de la cité au point que leur furie effraie même les hommes courageux, ce morceau de bois est porté devant une foule anxieuse, pour tenter de calmer les eaux.

La nature stratifiée du rocher, sur lequel repose Bonifacio, fait d'elle une cité bâtie à la fois sur du rocher et du sable. Petit à petit les parties plus tendres de la falaise située entre des strates plus dures se délitent et progressivement les fondements de cette ville, qui n'ont jamais cédé devant la force, sont en train d'être emportés par les eaux jalouses et le vent infatigable.

Dans la loggia couverte, devant la cathédrale, des messieurs âgés parlent politique, des garçons et des filles jouent, en criant et en riant, avec des balles en caoutchouc, tandis que l'abbé leur sourit. Ce brave homme a une nièce de deux ans, aux joues roses, qui porte un manteau rouge et, comme il dit, fait « très anglaise » ; il a dans le regard une



Photographie de Clifton Adams

Constance habite dans une des maisons du XV^e siècle qui surplombe la mer à Bonifacio

La chaleur du soleil d'été que renvoie le sol calcaire est responsable de ses taches de rousseur.

humanité qui impose le respect mais pas le silence. Il m'amena visiter l'église de Saint-Dominique, un édifice du XIII^e siècle, dont il est le curé.

Autrefois, le bâtiment à côté de l'église était un monastère et les moines y pénétraient par un passage couvert à arcades. Plus tard, ce bâtiment est devenu une caserne ; maintenant c'est une école.

UNE CORDE EN POIL DE CHAMEAU
UTILISÉE POUR
L'APPROVISIONNEMENT EN EAU

De l'autre côté, à l'angle de la citadelle, se trouve le puits de saint Barthélemy dont on gagne les sombres profondeurs par un escalier en colimaçon de 300 marches taillées dans le calcaire, pour atteindre une porte étroite qui donne sur la mer. La corde, en poil de chameau qui autrefois fournissait la garnison en eau potable, a depuis longtemps pourri, mais les poulies sur lesquelles elle passait, pour puiser l'eau deux cents pieds plus bas dans le bassin au dessous, peuvent encore être vues.

Cet escalier sombre, complètement privé de la lumière du jour, mais qui à l'extérieur prend une inclinaison audacieuse en descendant la falaise, est l'escalier du Roi d'Aragon, qui dit-on fut construit en une seule nuit. Nulle part, excepté sur le dôme de Sigiri, la célèbre forteresse de Ceylan, on ne peut trouver un escalier en pierre plus audacieux et s'il n'avait pas été construit dans l'obscurité d'une seule nuit, certaines de ses parties révéleraient le type d'architecture qui pourrait résulter d'une façon de procéder fiévreuse.

Depuis le quai, si le vent n'est pas trop fort, on prend un bateau et on

contourne, en ramant, le phare de la Madonetta pour pénétrer dans la grotte de la Sdragonata, un endroit merveilleux, pavé sous les eaux bleues de pierres couleur de pourpre tyrienne et de lapis-lazuli. Au milieu de l'hiver, le soleil se couche juste à l'extérieur de l'entrée déchiquetée contre laquelle les vagues déchaînées feraient chavirer un bateau et le broieraient comme dans les mâchoires de quelque terrifiant monstre marin et cela quelque soit le temps, sauf s'il est calme.

Mais plus intéressant que la grotte elle-même, est cette ouverture particulière dans son toit à travers laquelle la lumière se déverse en en faisant moins une caverne qu'un musée des couleurs sous-marines. Cette fenêtre vers le ciel a presque exactement la forme de la Corse.

Pour descendre par l'amas de rochers que la chute du toit a laissé à l'extrémité gauche, on se propose de construire un chemin pour que l'on puisse pénétrer dans la caverne à pied. Il y a bien des ascenseurs qui descendent à l'intérieur de la grotte bleue de Capri !

Je demeurais dans la caverne jusqu'à ce que la fin de l'après-midi lui eût ajouté un plafond rose. Puis avec le soleil se couchant derrière la Madonetta, dont l'œil unique étincelant s'était réveillé pour sa surveillance nocturne au pied de dangereux escaliers, je passais entre ces falaises imposantes en direction du port avec les lumières d'un jaune sale que l'on voyait déjà dans les gargotes le long du quai ; puis je suivais le ruban blanc de la route jusqu'à l'hôtel isolé d'où on n'a plus de vue sur la plus pittoresque des villes corses.

Au clair de lune, je revins le long de cette route blanche et passai les portes

sombres qui, comme par oubli ou par trahison, étaient toujours ouvertes. Il y avait juste un ballon dans les rues pavées, juste une lumière sur les impressionnantes murailles ; puis, quelques notes d'un orgue de barbarie caché et plus tard le léger pincement d'une guitare.

Le ciel ressemblait à un de ceux que le clair de lune donne à Venise. Aucun canal sombre que la proue effilée d'une gondole stric de lignes argentées n'était plus étroit que ces rues obscures. Aucun bruit de sabots d'ânes, aucun froissement

de velours côtelé comme pendant la journée. Il n'y avait pas de bruit jusqu'à ce que je traverse une fois de plus l'ancien pont-levis. Je me dirigeais vers le grondement de la mer au pied de la falaise surplombante sur laquelle Bonifacio est en équilibre comme un Blondin* au-dessus des flots houleux du Niagara.

**NdT : Blondin funambule du début du XX^e siècle qui sur son fil traversait les chutes du Niagara.*

A propos de quelques "Voyageurs " en Corse

Il existe, depuis le XVIII^e siècle, une tradition de "voyageurs anglo-saxons", britanniques essentiellement, qui, après avoir visité la Corse, consignent leurs impressions dans des ouvrages très connus.

L'éminent angliciste Francis BERETTI nous a permis de faire connaissance avec certains d'entre eux dans sa thèse : *Pascal Paoli et l'image de la Corse au dix-huitième siècle. Le témoignage des voyageurs britanniques*³. Citons, en 1766, Frederick Augustus HERVEY, Andrew BURNABY, puis en 1767, John SYMONDS, en 1768, le jeune peintre américain Henry BENBRIDGE qui réalisa des portraits de Pascal Paoli ou encore le COMTE DE PEMBROKE en 1769. Mais le plus célèbre est sans aucun doute James BOSWELL, qui au cours de son bref séjour en Corse, rencontra Pascal Paoli, puis défendit ensuite à Londres la cause de la Corse et publia en 1768 *An Account of Corsica*⁵. Véritable best-seller, édité à plusieurs milliers d'exemplaires, ce livre fut traduit en français, hollandais et italien. Il eut aussi un grand retentissement dans les colonies américaines.

Pendant le premier XIX^e siècle, c'est au tour de Robert BENSON de visiter l'île. Il publiera, à Londres, en 1825, *Sketches of Corsica – Journal written during a visit to that island in 1823*², un livre délicat agrémenté de très jolies illustrations.

Lord George Gordon BYRON nous livrera, en 1821, un récit intitulé : *Voyage de Lord Byron en Corse et en Sardaigne pendant l'été et l'automne de l'année 1821, à bord du yacht Le Mazeppa, commandé par le Capitaine Benson, de la marine royale*⁸. Cependant, ce récit semblerait davantage être le fruit de l'imagination débordante du brillant homme de lettres que le compte rendu d'une réelle visite dans l'île.

François De MORATI-GENTILE, en 1901, procède à une analyse critique du texte¹² et conclut en citant Thomas MOORE, le biographe du poète : "Ce qui a beaucoup contribué à donner de BYRON une idée exagérée ou fausse, ce sont les nombreux récits de voyages imaginaires et d'aventures romanesques, en des endroits où il n'alla jamais et en compagnie de personnes n'ayant jamais existé". MOORE ajoute en note que dans cette catégorie il faut ranger : "les relations bourrées de toutes sortes de péripéties merveilleuses de son séjour dans l'île de Mytilène, de son voyage en Sicile, à Ithaque avec la comtesse Guiccioli, etc."

Francis BERETTI partage cet avis⁴, n'hésitant pas à parler, non sans humour, de "mystification à la BYRON". Mais il reste tout de même le fait que le grand poète porta, lui aussi, un intérêt à la Corse.

Un quart de siècle plus tard, William COWEN publiera, en 1848, *Six weeks in Corsica*¹¹, ouvrage malheureusement non traduit et aujourd'hui quasiment introuvable.

Au cours du second XIX^e siècle, en 1868, le peintre Edward LEAR séjournera deux mois dans l'île et portera "le regard d'un intellectuel et d'un artiste du XIX^e siècle sur l'île à la fois proche et éloignée de l'agitation des sociétés continentales". Il publiera à son retour en Grande-Bretagne, le *Journal d'un paysagiste anglais en Corse*¹³, un document de référence richement illustré de sa main.

Sa compatriote et contemporaine Thomasina CAMPBELL, demoiselle écossaise, connue à Ajaccio sous le nom de Miss CAMPBELL - une rue de la ville porte d'ailleurs son nom - l'avait précédé de quelques mois. Dès son arrivée, elle s'éprit de l'île où

elle devait décéder en 1881. On dit qu'elle aurait été sensible aux arguments du Docteur James-Henry BENNET qui, entre 1864 et 1875, avec plusieurs autres médecins, se fit le héraut d'une île dont il vanta "le climat d'hiver". Elle fit construire à Ajaccio sa belle maison *La Tour d'Albion*, près du Casone et fit aussi édifier à quelques pas, un édifice religieux que les vieux ajacciens appellent encore aujourd'hui "Le temple protestant". Elle publia, en 1868, un livre, traduit et imprimé à Ajaccio en 1872, intitulé *Notes sur l'île de Corse en 1868, dédiées à ceux qui sont à la recherche de la santé et du plaisir*⁹.

Au tout début du XX^e siècle, en 1909, Ernest YOUNG et George RENWICK ramèneront de leurs voyages matière à édition de deux ouvrages : *Peeps at many lands : "Corsica"*¹⁶ pour le premier et *Romantic Corsica wanderings in Napoleon's isle*¹⁴ pour le second. En 1948, Dorothy CARRINGTON, Lady ROSE, va découvrir l'île, accompagnée de son mari, Sir Francis ROSE, à l'invitation de leur ami Jean CESARI. Une découverte qui bouleversera sa vie. LADY ROSE, après un séjour de quelques mois retournera un court temps en Angleterre, puis reviendra s'établir définitivement à Ajaccio. Férue d'ethnologie et d'histoire, elle publiera plusieurs ouvrages dont *Granite Island, a Portrait of Corsica*¹⁰, qui nous livre un précieux témoignage sur la Corse de l'immédiat après-Deuxième guerre mondiale.

De la même façon, après la fin de la première guerre mondiale, le célèbre magazine *The National Geographic* envoie dans l'île, en automne 1922, l'un de ses meilleurs reporters, Maynard Owen WILLIAMS. Bien que photographe lui-même, celui-ci avait été précédé, un an et demi plus tôt, par son compatriote photographe Clifton ADAMS. Leur regard est d'abord celui d'hommes d'images puisque 89 clichés seront sélectionnés et publiés dans le numéro de septembre 1923 du *National Geographic*, complétés par le texte de Maynard Owen WILLIAMS.

Ces photographies nous présentent l'île au lendemain du premier conflit mondial, pour lequel la Corse a payé un lourd tribut, subissant une véritable hémorragie (morts et blessés) de sa population masculine active. L'auteur de l'article fait référence avec beaucoup de tact à cette terrible épreuve, évoquant avec pudeur son ami bastiais qui "devait des yeux abîmés au gaz nocif". La grippe espagnole complètera malheureusement le désastre. Aussi n'est-il pas étonnant de voir une majorité de photographies fixant des visages de personnes âgées ou des jeunes femmes travaillant dans les champs.

Trente de ces clichés ont été retenus par le CRDP pour une exposition et l'article *The coasts of Corsica* a été traduit pour constituer le catalogue de cette exposition. Il serait intéressant de comparer les approches, les regards et les impressions de tous ces visiteurs au cours des trois siècles passés. Nous invitons les élèves des collèges et lycées de l'académie à ce travail de recherche et de réflexion.

Jean ALESANDRI

Bibliographie

Cette bibliographie ne se veut pas exhaustive, car les publications d'auteurs anglais sur la Corse sont nombreuses. Cependant il semble que dans plusieurs cas, il s'agisse de compilations ou de fictions.
Nous nous sommes donc tenus aux récits de voyageurs avérés, à l'exception du brillant poète Lord Byron.

1 : BENNET James-Henry (Docteur), *L'hiver et le printemps sur les rives de la Méditerranée : la Corse, la Sicile, la Sardaigne... comme climats d'hiver*. Traduction française. - London : Churchill. 1875.

2 : BENSON Robert, *Sketches of Corsica or A journal written during a visit to that island, in 1823*. London : Longman et al. 1825 (consultable aux Archives départementales de la Corse-du-Sud).

3 : BERETTI Francis, *Pascal Paoli et l'image de la Corse au XVIII^e siècle : Le témoignage des voyageurs britanniques*, Ed. The Voltaire foundation. Oxford 1988, Diffusion J. Touzot, Paris (consultable à la bibliothèque de l'Université de Corse).

4 : BERETTI Francis, Lord Byron en Corse, une mystification, *Etudes corses, Etudes littéraires*. Editions du Cref. Paris 1989 Pages 58-65.

5 : BOSSWELL James, *An Account of Corsica, a journal of a tour to that island and memoirs of Pascal Paoli*. London. 1768.

6 : BOSWELL James, *L'île de Corse, journal d'un voyage*, Hermann, éditeurs de sciences et des art, Paris. 1991 (consultable au CRDP de Corse).

7 : BOSWELL JAMES, *En défense des valeureux Corses*, Traduit de l'anglais par Béatrice Vienne, Collection Anatolia, Editions du Rocher (consultable au CRDP de Corse).

8 : BYRON George Gordon (Lord) et BENSON Robert, *Voyage de Lord Byron en Corse et en Sardaigne pendant l'été et l'automne de l'année 1821, à bord du yacht le Mazeppa*, commandé par le capitaine Benson de la Marine Royale, Librairie nationale et étrangère, Paris. 1825.

9 : CAMPBELL Thomasina M.A.E., *Notes sur l'île de Corse en 1868, dédiées à ceux qui sont à la recherche de la santé et du plaisir*, Traduction française. Imprimerie J. Pompéani et Lluís, Ajaccio. 1872. Réédition chez C. Lacour, éditeur. - Nîmes...(Réédition consultable au CRDP de Corse).

10 : CARRINGTON Dorothy, *Granite Island, a Portrait of Corsica*, Longman - Londres. 1971. Traduction par Madeleine Cheyrouze sous le titre : *La Corse, île de Granit*, Editions Arthaud, Paris. 1980 (consultable au CRDP de Corse).

11 : COWEN William, *Six weeks in Corsica : illustrated with fourteen highly finished etchings...* London : Thomas Cautley Newby. 1848 (malheureusement non traduit et quasiment introuvable à ce jour).

12 : De MORATI-GENTILE François, Une prétendue croisière de Lord Byron en Corse, *Bulletin de la Société des sciences historiques et naturelles de la Corse*, n° 425/428, Bastia, 1901.

13 : LEAR Edward, *Journal of a landscape painter in Corsica, 1868. Journal d'un paysagiste anglais en Corse, 1868*, traduit par Véronique Emmanuelli. La pensée universelle. Paris. 1992 (consultable au CRDP de Corse).

14 : RENWICK George et OUSTON T.G., *Romantic Corsica wanderings in Napoleon's isle*, London, Leipzig T. Fisher Unwin. 1909.

15 : WHITE Kenneth, *Corsica, l'itinéraire des rives et des monts*, Edition San Benedetto. Alata (consultable au CRDP de Corse).

16 : Young Ernest et Norbury E.A., *Peeps at many lands : Corsica*, Adam and Charles Black, London. 1909.

17 : Collectif, Ici la Corse/Corsica Calling, *Mediterraneans/Méditerranéennes*, revue semestrielle, n° 12, été 2001, (consultable au CRDP de Corse).

THE NATIONAL GEOGRAPHIC MAGAZINE

THE COASTS OF CORSICA

Impressions of a Winter's Stay in the Island Birthplace of Napoleon

BY MAYNARD OWEN WILLIAMS

Staff Correspondent of the National Geographic Magazine

Author of "At the Tomb of Tutankhamen," "Through the Heart of Hindustan," "Russia's Orphan Races," "The Descendants of Confucius," etc., in the National Geographic Magazine.

IF CORSICA were a woman instead of an island, she would suffer many temptations, for she is very beautiful and very poor. Her perfumed mantle of maquis is rent here and there, revealing the beauty of her rounded form. The delightful odor that Napoleon remembered in his dreams is as subtle as it is insistent.

Submerged by wave after wave of history and conquest, home of a race full of passion but free from low crime, the scented isle south of the Côte d'Azur offers a distinctive reward to those who leave the rush and display of the Continent to visit vendettaland.

Corsica, like every other country, is a land of contrasts. But, more than most, it is the land of paradox. Behind the striking beauty of the island, concealed beneath the commonplace exteriors of the people, there is a mystery, a contrary quality which first

escapes observation and later intrudes everywhere. Probably nowhere is a generalization more likely to be true and false at the same time.

One goes to Corsica, as did Boswell's friend, expecting to find every bandit a menace. He remains to find the man with the gun the most unromantic of mortals. Melodrama heroes have accomplished more with the glitter of a silver spoon held revolverwise than the most Tartarinesque of Corsicans attempt when loaded to the belt. Yet personal encounter between natives is still a commonplace.

Corsica, where women go safely alone by night and gendarmes travel in pairs by day, where there are hundreds of bridges and no rivers, where every one expects the visitor to pay verbal tribute to "Kalliste" (Most Beautiful) and few can name the mountains in whose shadow they were born!

Banditry is still a byword and thievery is abhorred. The innkeepers boast of what grand things they would do if there were more tourists, and neglect the few they have. The sun gives the land its charm; and the snow, its beauty and health. The roads are blocked by horses, mules, and donkeys, few of them laden, and the automobile, even for the single traveler, offers the cheapest means of transportation. The perfume of the maquis and the smells of the streets are alike indescribable.

Animals, made roommates, are treated cruelly, and children, seldom at home, are generally allowed to do as they please.

Life is somber and death is still the supreme event to those whose monotonous days are as tenaciously clung to as in happier and less lovely lands.

The mountain sides are terraced with infinite labor and the most fertile plains are left untilled. The sea is all around and mariners are few. Bad sailors that they are, the Corsicans claim kinship with Columbus, and, indomitable fighters, they ignore Napoleon. Sacred personages, pictured on many walls, are profaned on most male lips.

The donkeys and pigs feed on chestnuts of such quality that few in richer lands could afford, and every third child seems underfed.

But as one looks back on Corsica from the confetti-strewn Corso in Nice, he longs for the simple, unspoiled, paradoxical paradise to the south, so comfortless, yet so compelling in its charm. With however little earnestness life in Corsica seems to be conducted,

it is real. In Nice, life is acted; in Corsica it is lived-and lost.

SETTING SAIL, FROM MARSEILLE AT TWILIGHT

We sail at twilight from Marseille, with the shadow of the great cathedral on the busy port and the bibulous sun departing in a ruddy glow and turning over the responsibilities of the harbor to the blinking lighthouses.

The propeller takes hold, and we edge our way out of the Bassin de la Joliette, Corsica-bound.

The domes of the Byzantine cathedral melt into the dark dome of the sky. The Transporter Bridge, weblike in the haze, saws its way across the seemingly tiny form of Notre Dame de la Garde, high on her barren hill. Beyond the battlements of Fort St. Jean the entrance of the Old Port yawns and then closes behind the School of Medicine.

On our right, black islands loom larger and larger. Against the henna sky, the light near the Château d'If flashes its signals. Marseille is now a formless mass, touched here and there with spirit flames until there comes a dull glow like a distant forest fire. A three-master slides across the moon.

We begin to dip to the waves, whose sound rises and dies away beneath our prow. To our left is the glittering necklace of lights that stretches along the Corniche Road to the place where Mont Rose closes the long beach as Diamond Head puts a period to the sirnilan curve at Waikiki.

The steamer is built for freight, with passengers mere impedimenta to be tolerated. Our cabin, a bare,

cheerless dungeon shared by three, is below the water line. The food is fair, the bedding clean. What more can one ask of a vessel which will bring one at sunrise to the Gulf of Ajaccio, with the îles Sanguinaires - with British readers one dare not call them the Bloody Islands - standing guard on the left and a great line of mountains, from the side of which the old monastery of Chiavari enjoys a matchless view, bathing their feet in the blue to the south and east?

FORTY THOUSAND CORSICANS DIED FOR FRANCE IN THE WORLD WAR

The Gulf of Ajaccio lays its spell upon the traveler. One almost looks for the smoking cone of Vesuvius, for he knows that these same waters have played hide and seek in the Blue Grotto of Capri.

The comfortable hotel stands in a huge garden, nicely tamed in front, but savage with cactus, aloes, and maquis behind. The directress throws wide the windows to the balmy air and asks :

"Is it not a lovely climate that we have in Ajaccio ?"

Oranges hung heavy on the trees beneath my window. The roses had begun to drop their petals before the rigors of December.

In postwar Europe the interest in Corsica is almost unique. Life has undergone comparatively slight changes. No new boundary touches the people, nor any change of governmental control or nationality. Corsican mountain lads fought splendidly on the fields of France and 40,000 of them, out of a population of less than 300,000, gave their lives for

"la belle patrie"; but no treaty resulting from the war affected the inner life of the Corsican people. An excess-profits tax is unknown to the thousands who, always living with a minimum of effort, have never known what capital and surplus are. The movement toward the cities, so striking elsewhere, has affected Corsica little. The largest of its industries hires but a handful of men. Beyond the coasts there are only three towns that have a population of more than 3,000, and the thousand or so inhabitants credited by the census to a single village are really divided among several hamlets, included under one name but scattered about the hillside in a fashion which reveals separatist tendencies even in town affairs.

By following the coast we shall see most of the larger villages of the island and by so much lose sight of the true Corsican, who looks down in a real as well as a figurative sense on those who live in what to him are crowded cities.

CORSICA LACKS THE COLOR OF SARDINIA

Nowhere has Nature so queened it over her subjects. The people add nothing to the scene. Certainly they do not give it its interest. From the attractive widow's weeds of the Cours Napoléon or the Place St. Nicolas to the somber costume with green-black headshawl which frames the sallow, wrinkled faces of the old women of the interior, costume never flares forth with lambent color as it does in Sardinia.

In India, or on the Dalmatian coast. The men wear brown corduroy ; sometimes their sashes are broad

enough and bright enough to add pigment to the picture.

But the Corsicans are humble folk. They gladly subordinate themselves to the scenery, saying that the land is so beautiful that it needs no polychrome costumes to make it attractive. And when one sees with what indifferent success the town folk do wear colors, he quickly reconciles himself to the somber garb which stands out so modestly against the beauty of the land itself.

The Corsican is to France what the Georgian was to Russia. He is not constitutionally lazy; but the idea of subordination to man, time clock, or season is abhorrent to him. He would rather be a shabby gentleman than a rich servant.

Countless tiny terraces, where crops grow at such cost of labor as one finds among the Ifugaos of the Philippines or among the Chinese, testify to the fact that the Corsican is not truly slovenly. A certain thrift and foresight are habitual with him.

THE GREEKS GAVE CORSICA THE NAME "MOST BEAUTIFULL"

When the Greeks, no amateurs in beauty, called Corsica "Kalliste" - Most Beautiful - they referred to rugged coasts where blood-red rocks plunge deep into the sea, where a soft haze carries the succession of loveliness across wide plains, between tall mountains, to some distant snow-clad peak, all opalescent under the soft glow of departing day, where cascades pour their shower of pearls against rock cliffs as black as ebony.

Corsica is interesting because it is Corsica. With all its discomforts, the laggard land is worth a visit because it is laggard. Such unspoiled spots are so few in the modern world that one can tolerate petty inconveniences for the sake of knowing a people who have been little affected by modernism.

The dainty vestibule through which I entered this interesting land was Ajaccio, a chameleon city whose soft tints change with every sweep of cloud and angle of sun, a city now old ivory set in blue, now mauve and gray against the purpling peaks.

AJACCIO, NAPOLEON'S HOME TOWN

Ajaccio was founded by the Genoese in the same year that a fellow-citizen of theirs, after chasing a dream across stormy seas, discovered America. Genoa did not comprehend at that time which was the main event and which was the sideshow.

In 1811, Napoleon, having been born there 42 years earlier, made it the capital of Corsica because his mother, Letizia Ramolino Bonaparte, desired it. Perhaps it is for this reason, as much as for the fact that he honored the town by being born there, that Ajaccio, alone among the cities of Corsica, still votes Bonapartist.

Ajaccio is Napoleon's home town. One is never allowed to forget that. But he did Corsica the great dishonor of quitting her shores, and few Corsicans seem to care much about him. To-day Napoleon is to Ajaccio what Fujiyama is to Japan and the Capitol to Washington - a sort of trade-mark of the place, with souvenirs

of all sorts bearing his likeness and post cards picturing his home in the Rue St. Charles and his battles across half the world.

Officially, Ajaccio has done well by her renowned son. The boulevard of the city is the Cours Napoléon. The visitor who arrives by sea lands on the Quai Napoléon. There is the Rue du Roi de Rome and the Rue Napoléon. There is the Place du Premier Consul, the Casa Napoléon, Napoleon's Grotto, the Café Napoléon, and the Cinéma Napoléon. The people make the concession of smoking Petit Caporal cigarettes.

Napoleon's house is a barrack-like structure, which it would be impossible to see in its proper perspective if the destruction of two houses opposite had not made possible the little Place Letizia, from which one can view the whole height of four stories, the upper three marked by eighteen regular windows, as well as the family arms and the tablet reading "Napoléon est né dans cette maison le XV août 1769." The people call it a three-story house, since in Corsica the lower story, which may be given to shops or stables, does not count.

IN THE ROOM WHERE NAPOLEON WAS BORN

The interior, like some interiors in Palestine, is a hindrance to imagination rather than a help. The furniture looks lonesome in the bare rooms, as if, after the intimate life it knew, it has been forgotten, even by the caretaker, who lives opposite and only enters the cold rooms when foreign curiosity promises a fee. There is the bed in which

Napoleon was born, the chair in which his beautiful mother was brought from the cathedral with genius struggling for birth. But the strongest impression one has on seeing the Casa Napoléon is the beauty and completeness of Mount Vernon.

Ajaccio has two statues of its hero, neither very good, but both escaping the not-entirely-Prussian idea of picturing the great military genius in uniform. In the Place des Palmiers the statue shows the consul as a rather emaciated river god standing among four very wooden lions.

The statue on the Place du Diamant is much better. Yet the facetious among the people long since gave it the name of "The Inkstand." The story goes that the sculptor committed suicide because he failed to put a horseshoe on the free foot of the steed upon which Napoleon sits in the garb of a Roman emperor, holding a terrestrial globe on which Victory is poised.

On the four corners of the pedestal are Napoleon's brothers, garbed as lictors. The figures are the work of four different sculptors and the pedestal of red granite is from the precipice of Appietto, which rises from the plain behind Ajaccio. As if this table ornament needed a couple of calendar pads flanking it, there are two tables of Victory, at the bottom of which there are circular benches where old men sit and children play horse.

Bastia has the only other statue of Napoleon that I have seen in Corsica, and there, too, he is pictured in flowing robes. These statues may lack something of the Michelangelo touch, but the last two reveal a robustness and erect bearing that one little suspected of Napoleon.

The robed statues in Corsica come as a welcome relief to those who instinctively picture the author of the best sentence about the Pyramids as an undersized soldier ever trying, by pressing a spring concealed beneath his third coat button, to make his caricature head, with its transverse hat, disappear between his round shoulders.

STREET LIFE IN AJACCIO

But, quite aside from Napoleon, Ajaccio is well worth knowing. It is a place in which to dream, to soak, in the warmth of the sun, and to pass idle hours in the contemplation of mountain and plain and sea. Its climate is such as one associates with oranges and roses at Christmas.

People from the outside world will tell you that the Ajaccien is lazy. He is. Ajaccio never heard of a time clock, and would not punch one if it were introduced. As long as there is sun, there are crowds to enjoy it.

Boys play marbles, pitch pennies, or kick anything which by the stretch of the youthful imagination can be considered a football. Little girls, with arms full of rubber balls of various sizes, keep three of them bounding at once against wall and sidewalk and throw in a few slaps of the hands behind their backs to show that dullness is not necessarily allied to leisure. Young Corsica vibrates with energy; animal spirits abound. It is evident that it takes training and age to steady down to slow-speed pastimes.

Young men and women promenade back and forth—an attractive, well-mannered lot—with school books

on their arms. Amid much wasting of time, Ajaccio has many crowded schools and eager pupils.

The gravel square of the Place du Diamant is always dotted with people whose talk, be it in French, Italian, or Corsican, is sure to be accompanied by much wrist movement. One of the first things a Corsican chauffeur has to learn is to curse effectively without hurling his car at the awkward carts which wait till the last moment and then swing their long loads across the narrow road.

Down to the left, near the sea wall, there is the sunning place of the old men. The grandmothers always seem to have toddling descendants whose first steps in life require supervision. But to the old men children are only a temporary distraction.

During the brief recess of the parochial school, long queues of noisy children fill the street which runs down to ancient bastions whose only enemy is the sea. But back against the wall, which reflects the heat onto backs long bent with age, there is always a pathetic group of fine-faced old men, soaking up the warmth and talking politics.

Just around the corner a dozen women and girls, with cold-numbed feet, wet in spite of heavy wool socks and wooden shoes, are washing their linen at set tubs, for which they pay four sous a day.

NO EVIDENCES OF THE STRENUOUS LIFE HERE

The Ajaccien is lazy. But who among us has the right to cast the first stone of criticism? The visiting Britisher uses gun and dog as thin veils for

vagabondage. The modern Miss Nevils who swarm Ajaccio in winter dab away at sketches which may or may not ever decorate a wall, but which serve as an excuse for sitting in the sun and drinking in the beauty of the place.

True, the Britisher is on a holiday, But by that very sign he is doing what he likes. And that is what the Ajaccien is doing —passing pleasant hours amid pleasant scenes. He knows that time is money, and has no desire to hoard it or multiply it. The fact that he has little appreciation of art or scenic beauty is just like the flowers that bloom in the spring, tra-la, and has nothing to do with the case. The sunshine warms the cockles of his heart and he gladly welcomes it.

Ajaccio sits astride Monte Salario, from which the stone for many of its well-built homes was obtained, and looks off to a crown of mountains stretching from the east to the south. The bright jewel of this circlet is Monte d'Oro, 7,845 feet high and snow-clad for a good part of the year. The green hill which is background for pink and cream Ajaccio splits the city into the form of a Y with long, widespread arms and a short, thick base where the old citadel stands.

The right arm of the Y is the Cours Napoléon, which runs almost due north and changes from a city street into a Route Nationale near the railway station. The other arm, the Boulevard Grandval, runs southwest and terminates at the Place du Casone, a bare drill ground, beyond which two tip-tilted rocks form the Napoleon Grotto, in which the youthful genius is said to have studied.

History is not likely to repeat itself

here, for the thud of the football, so irresistible to Corsican youth, is heard at all hours on the Place and the grotto is being inclosed in a formal garden. On May 5, 1921, Marshal Franchet d'Esperey here laid the first stone for Ajaccio's third monument to her most distinguished son.

AJACCIO'S BROADWAY AND FIFTH AVENUE

Below the Cours Napoléon, which is Ajaccio's Broadway, there are the two sections of the port, whose broad quays are always the center of interesting, if not feverish, activity. Here the fishermen spread out their nets to mend. Here they boil their tanning solutions in open caldrons into which the nets are periodically dipped to preserve them. Here, on slabs of marble, they drop molten lead, which, when cool, is bent between thumb and fingers to form sinkers for the nets. Small octopuses are cut up to bait the trolling lines, neatly coiled in low baskets, around the edges of which are stuck shining circles of sharp-pointed hooks.

At midnight the fishermen go out into the Gulf of Ajaccio, often beyond the Îles Sanguinaires. At 2 or 3 o'clock the next afternoon they return empty-handed or well loaded, according to their luck.

NO FEAR OF THIEVERY IN CORSICA

Here the island steamers dock, scattering their cargoes about the open quay, for rain is infrequent and a few tarpaulins amply protect the valuables,

which are left outdoors in this land of the vendetta, where the shipper has more to fear from the deliberations of the customs officials than from thievery.

The fish and vegetable markets are there, with women doing the buying and selling for the most part, and on two sides of the little park, small stands are erected every morning. These are the butcher shops, with leg of lamb and young goat the main commodities.

Between the Cours Napoléon and the quays there are dirty back alleys, where washing hangs in the cosmopolitan back-alley way, where stables are concealed from the eye, but not from the nose, and where mouse-colored donkeys munch their chestnuts in a way that makes corn on the cob seem a silent feast and that must surely increase the price of marrons glacés from Paris to Gopher Prairie.

Even the street on which the Maison de Napoléon stands is a foul alley. When the great general at St. Helena said that with his eyes closed he would know his native land because of its perfume, he was not referring to his native street. That smells like Jerusalem and Damascus.

The Boulevard Grandval is the Fifth Avenue of this town of 22,000, and below it is the Boulevard Lantivy, the sea drive and promenade of society. An extension leads to the Genoese tower behind the Îles Sanguinaires, a charming road of seven miles, with olive orchards, orange groves, and maquis on the north and the ever-fascinating gulf dashing its waves almost to the roadway on the other side.

All the loveliness that verdure-clad hills and the sight of distant mountains can give a place, all the lure of the dancing sea, is Ajaccio's. But the poorer children know not the meaning of the word handkerchief; there are odorous little courtyards that remind one of the khans of Syria and Turkestan; by no stretch of generosity could the cafés, where men play with greasy cards and discuss politics, be described as bright or cheery; the tiny donkeys coming in at nightfall dragging carts piled mountain-high with rough shrubs for fires and ovens emphasize the inadequate scale on which comforts are provided: the whack of the laundry near the cathedral reminds one that in Ajaccio cleanliness is not only next to godliness, but next to impossible; and leisure has left a stoop of defeat and impotence on once manly shoulders.

From a distance, Ajaccio is a fairyland. The kindly sun, which harmonizes the light blue and green and pink and ivory beneath maroon stenciling or fretwork and red tile roofs, bathes the scene in the magic light of a stage spectacle. The sky, the sea, and the balmy air are the kindest elements in the life of the people.

AT THE FÊTE OF ST. ANTOINE

Of all the saints beloved by the Ajacciens, St. Antoine is the favorite. Take any group of Ajaccio boys and you will find a football team of Antoinettes for every Napoleon. I am not sure but each Napoleon could have a company or a regiment of Antoinettes for his own. On the 17th of January hundreds of people leave Ajaccio to

climb to the tiny chapel between green Salario and the rocky Pointe de Lisa, where the principal fête is held.

The flocks and swine had been blessed before I arrived. Not sheep, but goats, had received this benediction, and these alert animals climbed to their hillside pastures soon after, leaving their hard-trodden fold as a prime place in which to pitch pennies.

The desire to be present at this blessing of the flocks had brought me to the tiny chapel before the clouds had dispersed and when the air was still biting cold. At that hour the bad road was full of donkey carts carrying oranges, bottled goods, crockery, tables, and a hurdy-gurdy to the scene of the day's festivities. But there was plenty to watch and it was then possible to enter the little shrine standing stark on the watershed from which one looks down to sea and gulf on either side. As the sun came out, the base of the chapel reflected a warmer color from great piles of oranges, tied into bunches, each with a sprig of feathery mimosa, spring's first new growth.

On a half-dozen open fires pots of coffee were already a-bubble, and one table was doubly popular because liqueur glasses of absinthe were being surreptitiously poured out to turn a glass of water chalky before it was gulped down.

"I thought that absinthe was forbidden," I said to one drinker.

"Yes, it's forbidden," he replied, between gulps.

All this time citizens on foot and in carriages were coming up the hill, with now and then a heavy cart piled with merrymakers and their food.

Then came the motor cars, which enabled lazy folk to dash up to pay their respects to the Saint and return to town in time for an indoor meal.

Indoor meals seemed to be the last desire of most of the visitors, and at 50 places among the maquis and in the shelter of the great rocks small open fires were being built, each of which was a shrine of gustatory fellowship.

HURDY-GURDY AND ACCORDION THE DANCERS' ORCHESTRA

The feast of St. Anthony is the occasion when the town-dweller escapes for a day to live in the maquis, and there was more laughter and good fun out there under the sky than in all the few amusement places that Ajaccio boasts.

Out along the hills twoscore of armed men were combing the hills for sanglier, that wild boar whose flesh makes such delicious eating.

The hurdy-gurdy and an accordion rivalled each other in providing music for those who cared to dance. Young Corsica takes its dancing seriously. Walking around the floor to music with an arm around a lady has no appeal to the young Ajaccien. Every book store, along with its several varieties of books on etiquette, has its guides to the Boston, the schottische, the tango, and the mazurka, and somewhere or other the few who do dance pick up a variety of steps which is amazing to the tyro and would probably come as a revelation to many a professional dancer.

So it took the brightest airs that

hurdy-gurdy and accordion could furnish before the young folks were ready to reveal their art on that rough field. But, once started, they never seemed ready to stop. More than half the dancers were not couples, strictly speaking, but town youths in blue denim and Apache caps, with highly decorated shoes laced so close to the toe as to give the rudest foot an effeminate appearance.

The accordion had won most of the crowd away from the hurdy-gurdy, the absinthe had all been drunk, and the family parties among the rocks and underbrush had broiled their meat and eaten it before I left. But four-foot candles, tied to boards like splints, were still being brought up from the town and the less rustic urbanites were still plodding up the rough road in their painful patent-leather shoes.

In the afternoon I rode out to Mezzavia, where, in the shadow of an aqueduc, there is another small chapel of St. Antoine. In spite of the ring toss for bottles of wine, the many games of chance, and the general money-changers-in-the-temple aspect of the place, this gathering had a more religious tone than the merry-makers in the valley of Ajaccio; but there were also more fine gowns and low slippers, for the road to Mezzavia, even if one walks the entire distance, is not hard.

A TOURIST INVASION OF THE ISLAND IMPENDS

Neglected heretofore, Corsica is coming into vogue. One of the great

French railway systems is arranging for motor services in connection with the steamers from Nice and Marseille, and last winter a half dozen simple but clean hotels, under Swiss direction, were being planned, so that even those who insist on standardized travel arrangements might visit most parts of the island.

But to appreciate the Corsican one must know him, and a throbbing motor car which relentlessly puts bills behind and rolls past splendid points of view at 30 miles an hour does not give a chance to know those who do not wear their hearts upon their brown corduroy sleeves, for all their traditional hospitality. One can't show very sincere hospitality to a cloud of dust and carbon monoxide gas.

The contemplated linking of original Corsica with the sophisticated Côte d'Azur is merely a marriage of convenience. Corsica and the Continent have different tastes and characters. It is to be hoped that mercenary considerations will not succeed in bringing about this union, in which Corsican characteristics must sooner or later be subordinated to that cosmopolitan mixture of cultures that makes a concierge on the Côte d'Azur the most perfect machine and the least interesting human being in all the world.

THE ISLAND IS SHAPED LIKE A TORTOISE

Before circling the Corsican coast, it is well to have in advance some idea

of what the trip offers. Corsica has usually been likened to a bottle of perfume whose subtle odor is distilled by a genial sun from the sweet-scented shrubs of the maquis.

To one who looks at Corsica from the west instead of from the north, it is a huge tortoise. The long head of this island beast is Cap Corse, with Bastia, the island's largest city, at the nape of its neck and the insignificant port of St. Florent tucked closely under its chin.

On the west coast four large gulfs, each made up of several smaller ones, separate the feet of this legless sea monster. Northernmost and loveliest of all is the Gulf of Porto, whose sharp wedge seems to have split asunder the hills behind it. Next to the south is the wide Gulf of Sagone, fed by sluggish, though once agile, streams.

Then the Gulf of Ajaccio, whose quieter beauty, like that of the Bay of Naples, matches the savage charm of the Gulf of Porto with its rouged lips. The Gulf of Valinco, though less widely known, has its champions.

Where the back breaks into a sort of tail is Porto Vecchio, at the only considerable interruption in the low-lying coast between Cap Corse and Bonifacio.

As to the interior structure of this animal, the main line of mountains is slightly bowed from northwest to southwest, and the back of the beast lacks the hard shell that one would expect, while the entire underpart of the body is armored with granite and porphyry and fitted with fierce claws of rock which clutch steeply into the sea.

Its coasts do not constitute the true Corsica. They form the twilight zone between the outer world and this

land whose resistance to change and passion for independence make more remarkable the true hospitality of its people.

We could have wished for nothing lovelier than our ride across the plain behind Ajaccio. Near at hand, the dark green of olive groves; beyond, the rosered shoulder of the Rocher Gozzi, of hardest granite, but resembling some sandstone hill of Petra, its color subdued by a darkened sky. Then a dull blue approach to the skirts of Monte d'Oro, whose snowy head was lost in clouds.

We passed under the aqueduc which supplies Ajaccio with water when the gendarmes do their duty. These armed guards are sometimes stationed along its course to keep the farmers from diverting the water to their fields. Then we climbed to our first col, or pass.

Travel in Corsica is just one seesaw of ups and downs, ins and outs. But the mountain passes justify their existence, whether they run through heavy forests to a thickly timbered saddle or reach out to a point of land that looks down on stormy gulfs, each more beautiful than the previous one. That first tiny pass, less than 1,000 feet above the sea, was a foretaste of many that were to come.

To the south was the rich plain at the head of the Gulf of Ajaccio, the plain from which Letizia and her children fled, with a distant glimpse of the Tour de Capitello, whence Napoleon himself fled from danger to fame. Across the blueblack bay were the mountains which face Ajaccio.

SAGONE'S GLORY HAS VANISHED

Ahead, our yellow road wound deeper into the hills; but on our left, high on the side of the hill of the Pozzo di Borgo, was the Château de la Punta, a misplaced structure built of materials brought from the Tuileries in Paris, but one from which there is an incomparable panorama of the entire backbone of Corsica from Capo Tafonato to the Incudine.

Farther north lay the Gulf of Lava, near which the most prominent of the present-day bandits is said to have his retreat.

Every climb, which opened up scenes ever more majestic, brought one to a curving descent leading to intimate relations with a softer beauty. Down we swept to the gulf, rounding the tower of Capigliolo on its promontory, and out of Sagone before we knew we had reached it. From the turnings above the hamlet we had glimpsed the port at the far end of the yellow beach and had expected that the town would be there. But what there is of Sagone is close to the hill over which we had come, and we were several hundred yards along the splendid eucalyptus avenue, which is supposed to offset the miasma of this tiny corner of plain, before we knew that: the meter had clicked off another big name on the map.

Sagone was once the seat of an epicurean bishop whose feasts became a scandal and called forth the censure of Gregory the Great. The Barbary pirates came, wrecked the cathedral, and left Sagone a ruin; so that to-day its tiny campanile even lacks a church.

That is the story. The fact probably is that the powerful *Anopheles* had more to do with it. In Corsica, as in Panama, the mosquito has done more than its share to rob France of glory and wealth. The practically unimproved port is served by infrequent sailing vessels, which touch here to carry off the accumulation of charcoal from the hills.

IN CARGÈSE, HOME OF GREEK REFUGEES

The Sagone, which is a river on the map and less than a creek in reality, here empties into the sea through narrow backwaters lined with high rushes. After crossing it on a new cement bridge, one strikes west once more, rounds one hill after another, and beyond well-kept olive groves sees, seated on a low saddle between two hills, each with its ruined tower dating from several centuries ago, the little town of Cargèse, whose most interesting superficial feature is that a Greek and a Roman Catholic church face each other across a narrow valley full of gardens.

I had been led to expect that here I would find visible traces of the Greeks who settled in Cargèse just after the Boston Tea Party. Theirs was a strange story. A century before, these Peloponnesian Greeks, tired of the tyranny of the Turk, asked Genoa for a place where they could live in safety. The Genoese welcomed them and assured them freedom of religion and municipal government. The first settlement, made up of about 700 people, was on the hills between the present site of Cargèse and Sagone.

They remained faithful to Genoa throughout the Corsican struggles for freedom. In 1731 their villages were burned, and they fled to Ajaccio, 25 miles away. When Corsica was ceded to France, M. de Marbeuf had the present church and village of Cargèse built for them, and to-day one of the main streets and an ill-kept café are named after this benefactor of the Greeks, who was governor in Corsica in Napoleon's day.

At that time the 110 families still spoke Greek, wore Greek costumes, and worshiped according to Greek form. At first they did not have much to do with the Corsicans, who surrounded and persecuted them, but when their industry aroused jealousy they settled the matter through intermarriage rather than through recourse to the vendetta or open war.

Although I was assured that there are still some Greeks in Cargèse, I could not find any, and the Greek priest looked as if he would be more at home in the Sorbonne than in Athens.

GREEK CUSTOMS, COSTUMES, AND FEATURES ARE GONE

Cargèse, for all its interesting history, is to-day an uninteresting town. If the people are unusually industrious—and any reasonably industrious man in Corsica is unusually industrious—it was not evident to the naked eye.

The women were busy washing clothes, carrying water, gathering olives, cleaning the streets before their houses, and tending babies and hens; but the only man in Cargèse that I saw really working was in a small olive-oil

mill. He swung the lever that depressed the screw and sent the oil trickling out of its straw or wicker mats into a none-too-clean tub.

The Greek customs, costumes, and features are gone. Cargèse has had a romantic life, but the camera shows no trace of the ethnological difference between it and its neighboring towns. Only outside do well-cultivated fields and well-kept flocks proclaim that some remnant of the original Greek industry still remains.

LABOR IS CHIEFLY VOCAL IN CARGÈSE

A former writer saw there some women so lovely that it took him a page of adjectives to describe them. Possibly scouts from Hollywood have taken them away and he thereby missed an opportunity to record photographically a fact that no longer obtains. Not a Mona Lisa nor Greek goddess did I see.

Some enemy of the town recently left there a consignment of the most offensive green paint that ever assailed from afar the human eye—a color which must have been conceived in a delirium. It has become the custom to paint the shutters of the pink and light yellow houses with this awful stuff. One of the most pretentious houses in Cargèse stands between the two churches, and this disfiguring paint has rendered it the most atrocious edifice I have seen in an island where barrack-like buildings have the good taste to be inconspicuous, if not entirely pleasing to the eye.

One cannot tell how sleepy the town of Cargèse is ; he can only say

that the Ajacciens find it slow. The labor is largely vocal. The shepherd lies in the sun and shouts or whistles to his flock. The hired man in the olive-oil mill, by shouting at him, scares speed into the worn Samson of a horse that turns the rollers. The postman stands outside and pages the people for whom he has mail. One could achieve fame in Cargèse by getting his name on a good mailing list, for the postman is an energetic Stentor, even if lead has replaced the wings of Mercury upon his reluctant feet.

The women wear a peculiar straw hat like a child's beach hat, which is, of course, black. They are as industrious in Cargèse as elsewhere. In Corsica it is not necessary to note whether an approaching form wears skirt or trousers. If it carries a burden, it is probably a woman.

PIANA HAS NO REPUTATION TO UPHOLD

Piana, an attractive little town backed by the Calanche and overlooking the incomparable Gulf of Porto, comes as a distinct relief.

There are probably as many men stinning themselves in front of the church in Piana as there are in front of the two churches of Cargèse. The little girls who bound their rubber balls, and then whirl quickly to bound them again, betray as great a need of underwear as in Cargèse. The boys are as apt to start a hue and cry that will fill the picturesque old streets with undesired crowds of children, each standing at attention, with his or her tummy pushed out in pseudo-military style, and each desiring that his or her picture be more prominent than the

rough stone steps, the fine old women, or the humble donkeys, which do so much to give a country village its tone.

Piana, however, is known not for its classic ancestry but for the grotesque forms of red granite just beyond and for its view across the bluest of gulfs to the reddest of peninsulas. Hence it has no unusual reputation for cleanliness or industry to uphold. It is a Corsican town, much like many another, except that its clock keeps tolerable time.

The best hotel is a tall, narrow structure at the extreme edge of the town. The furniture is excellent and not overheavy. Cleanliness seems almost tangible, the food is fine, the outlook unsurpassed. The silver tea service would do credit to a tourist hotel in Nice and the ivory-handled knives are of unstainable steel. It is another of those paradoxical surprises with which Corsica loves to confuse one.

One can eat a lamb's head there, split in half, with the tongue, cheeks, and brains done to a turn, with a relish that the same rather gruesome but very tasty dish would not inspire amid less attractive surroundings. Altogether, Piana, like Ajaccio, is a place in which to tramp and climb and enjoy the view and the tonic air. It is one of the places in Corsica that rewards a long stay, for the light on the red rocks is never twice the same and the fantastic forms in the Calanche continually intrigue one's interest.

AN AMAZING GALLERY OF FANTASTIC FORMS IN THE CALANCHE

The Calanche forms one of the most unusual sights in the world.

Sharp tongues of red granite serrated into a thousand fantasies descend from the peaks of La Pianetta and the Capo d'Orto to the blue waters of the Gulf of Porto. About half way down to the water they are cut by a serpentine road which now overlooks seemingly bottomless ravines and now is overhung by great masses of granite that, when one looks up and sees the clouds pass over them, seem about to topple upon his head.

Everywhere that plants can find foot-hold there are maquis or pine trees whose green adds verdancy to the already colorful scene. Here is no such open beauty, such tremendous expanse of Nature's canvas as awes by its very size and makes the Grand Canyon indescribable. Nor has the rock those exquisite grainings that make the sandstone of Petra resemble choice bits of ornamental wood. But the grotesque forms into which titanic forces have carved the stone make them more intriguing than the great rock masses of Arizona or the Nabatean temple tombs of the "rose-red city half as old as Time."

Gargoyles glare from a hundred jutting rocks. The heads of puppy dogs look from granite kennels high against the north entrance to the chaos in red granite, and two lovers, a little stiff in their attitude but admirable in their constancy, stand near the upper exit.

There is a giant lion high on the slope, a truly regal figure. A huge tortoise stands on a point of rock which the roadmakers have detached from its parent mass. A witch with a hatchet chin and a criminal brow starts out from the stone in a spirited way that suggests night rides on a broomstick,

and way down on the first edge of the group I found a fierce face which surely must be the malign spirit of this nightmare in stone.

There are forms from which one almost expects to hear the deep thunder of a mighty organ, whose irregular pipes assume an almost artificial symmetry, as though they had once been actually tuned to the breezes which sweep in from the sea. A great gopura, as overdecorated by Nature as are those of Madura by the hand of man, is so perfect a replica that one can imagine brown bodies bowing before equally brown and greasy idols, while temple gongs jangle discordantly beside some stagnant pool.

The Calanche forms a true test of such imagination as sees in cloud forms interesting pictures and half-conceived dreams. But the hard granite of Piana has none of that fleeting loveliness that one finds in a sunset cloud scudding before the wind. Its grotesque shapes have hardened there, so that even the unimaginative can be rushed by in motor cars and have pointed out to them the stock sights of the place. The day may come when they will be numbered in white paint to correspond to similar figures in the guidebook !

As one passes through this gigantic joke played by some long since extinguished fire, he finds the north slopes of these red rock masses shrouded in maquis. A turn of the road carries him out of this phantasmagoria of porphyry as suddenly as the pass above Piana introduced it.

The Gulf of Porto, which till then had been a distant sea of concentrated

bluing separating the brown-red rocks of the Calanche from the purple peaks of Cap Senino and Point Scandola, now lies below in all its fascination, with a Genoese tower, long since cracked and ruined, sheltering the tiny harbor at its eastern end.

At the tiny port a pile of half-squared logs awaits shipment. A hog whose chestnut diet has so fattened him that the most ignorant of visitors could not mistake him for a sanglier roots contentedly in the brown earth. A homely girl in a gay dress, washing behind a hut from whose rough chimney curls a bit of smoke, adds a "Home, sweet home," touch to the scene.

To the right, as one looks out to sea, is the almost barren slope above the Calvi road, with the pyramid of Senino beyond; to the left, the maquis toward Piana. Breaking the inverted triangle of sky and water, is the Genoese watchtower on its rock pedestal—a picture which no artist could confine to canvas. Beauty runs riot with wanton waste.

As I looked at the fine eucalyptus grove beyond the glistening curve of river, my foot hit an old medicine bottle with its label still legible. It had held a fever remedy. In summer this lovely valley mouth is a miasmic morass with a breath as deadly as the drugged roses of the story-book adventuress.

MAKING FLOUR FROM CHESTNUTS

Beside the three-arched bridge, which is the most important structure of Porto and almost its only excuse for being, there is a little water mill, in

whose shady courtyard stand the diminutive donkeys which have brought hither chestnuts for the making of flour.

The nuts grow wild, but each family has its own favorite nutting grounds and many of the trees are owned by private individuals. They are dried for a while and then inclosed in a leather sack and slapped on a wooden chopping block with a noise like that made by the laundress who uses the Mark Twain method of trying to break rock with a wet shirt tail. Then they are sifted in an ordinary round sieve sliding back and forth on two highly polished sticks.

The shells are thrown out and the nuts again dried all night in an oven from which the fire and bread have been removed. They are then ready for grinding to a fine sweet flour whose taste is quite pleasing. Yet never in Corsica did I eat bread made from chestnut flour, and it does not bear a good name among the people, as the sweetness of the nut turns sour in the process of making.

"THE HOUSE WHERE COLUMBUS WAS BORN"

There were heavy clouds during our ride to Calvi along the rough and rugged coast, and what should have been a trip of rare beauty lacked the distant views which usually feature it. We passed along the lofty road, which is ever making up its mind to take a spectacular dive, but never has the courage, and so scurries back toward the heart of the land. When, almost upon it, we turned to face Calvi. The old citadel, "Semper Fidelis" to the

Genoese, rose like a casket of old ivory into the cloudy sky. Certainly there are few cities so charmingly situated. The high town looks down from its battlements upon the newer city behind the quay, and the new town turns up its nose at its older neighbor.

Near the entrance to the town is a fine monument which the citizens have erected to their recent dead.

On the north slope of a hill within Calvi's fortress bastions there are some ruined walls which cannot much longer resist the forces of time. The memorial stone has recently fallen from its place above the door and has been removed to a small chapel in the citadel. Only a few figures of rough masonry now clutch desperately at the fame that is so rapidly falling away from a structure at whose ambitious pretensions so many have dared to scoff.

There is nothing equivocal about the inscription: "Here in 1441 was born Christopher Columbus, who through the discovery of the New World gained immortality while Calvi was under Genoese control. He died in Valladolid the 20th of May, 1500."

No one knows where Columbus was born. One of his closest friends, who wrote some memoirs of the navigator, was approached by a man who offered him much gold if he would record the statement that Columbus was born in Genoa. Publicity men are evidently not entirely modern inventions. But the historian remained true to his calling:

"How can I say so?" naively asked this man, "when Columbus never told me where he was born and I don't know?"

So Calvi, as jealous of its honor in giving birth to Columbus as Ajaccio is heedless of the honor of Napoleon's nativity, is unable to prove that the particular bright star of the numerous Colombo family, which was Genoese and whose descendants live till this day in Calvi, was born not in Genoa itself, but in the city which Giovanninello de Loreto had founded two centuries before.

Careless Ajaccio will soon have a third statue to the soldier who has its loyalty but not its love. Jealous Calvi has allowed the alleged bouse of the great discoverer to fall into utter ruin while it has pushed its verbal claims.

If Calvi ever proves its case, it will have an elaborate bit of reconstruction work to do which may be as difficult as patching up its documentary claims, for the boys of Calvi use the stones from the house of Christopher Columbus in their various games. No savant has made more sport of Calvi's claims than the boys of Calvi are making of Columbus' house.

Calvi is linked to America by Columbus and the Boulevard President Wilson, which is the city's main street, and to England because there Nelson conveniently lost an eye during the siege of 1794 —an event which led to great results at Copenhagen when the sightless socket saw victory where the good eye refused to read retreat.

THE PORTS FOR CORSICA'S RICHEST GARDEN

Between Calvi and Île Rousse, by the sea road, there is the interesting little town of Algajola, proud of its

quarries. The streams of Paris taxicabs entering and leaving the Rue de la Paix between the Place de la Concorde and the Opéra are separated by a pedestal of Algajola granite upon which the Vendôme Column stands.

Île Rousse is the scaffold erected by Paoli, on which he hoped to hang Calvi, whose loyalty to Genoa was no great merit in Corsican eyes. To-day it owes much of its importance to the olive trees that the Genoese forced the Corsicans of the Balagne to plant; for Île Rousse, spread out on a little hump of land inside the red islands, shares with Calvi the responsibility of being the market port of Corsica's richest garden.

My first trip to Île Rousse was by motor from Piana. Sunrise found me fleeing the nightmare of the Calanche. Sunset found me dreaming in the lotus land of La Balagne.

OUR FRUIT-CAKE CITRONS COME FROM ÎLE ROUSSE

The olive gives richness to the widespread valley north of Belgodère. Many a continental olive-oil firm has made an enviable reputation with the aid of this Corsican grove. But the citron is the most distinctive export of Île Rousse. The pier just before Christmas was almost entirely occupied by huge casks full of citrons in sea water, all labeled for New York.

Out to sea there are the small islands of a reddish stone which give the port its name; but they have been so bound to the mainland by a causeway that my chauffeur insisted that they formed a peninsula.

Île Rousse's market, with its roof

supported by classic columns, is a trifling affair, as markets are bound to be where every man is his own gardener. A much busier place is a smaller and dirty temple to cleanliness, the town laundry, where women buffet wet fabrics far into the night.

The colonnaded market is also the town forum, and the affairs of the universe are settled there from day to day, for Île Rousse is no backwoods place. It is one of the Corsican ports nearest to the mainland of France and it reads newspapers. I could not secure a hotel room until I had satisfied my genial host as to the reception which Clemenceau was having in America.

Between Île Rousse and St. Florent, one passes through a corner of paradise and a touch of hell. The Balagne, which pushes a fertile corner down to the sea, is the cornucopia of Corsica, with citrons and oranges and figs and olives pouring forth to feed the world: the desert of Agriates does not contain a single village, and the few shepherds who traverse its barren slopes and rocky hollows are Bedouins without a home.

But in all of Corsica, even on the eastern plain, there is no region so rich in game as is this desert. It is probable that the wild animals and birds import their own rations; but there they live to turn an arid waste into a sportsman's paradise.

Naturally, the highway seeks out, as highways do, the most fertile and thickly settled regions, and at Casta there is a fertile oasis so intriguing that unless one looks more to the north he will be deceived as to the deadly barrenness of the place. In winter,

during such a rainy time as I experienced on my first ride over the Col de Lavezzo, enough transient verdure tints the ugly slopes to link them to the greener countryside; but in summer the desert of Agriates doffs its diaphanous veil and shows its ugly face to the suffering traveler whose fate it is to pass that way.

One coasts down the barren eastern slope to that picturesque gulf so favored by Napoleon and so ignored by commerce, beside which stands the town of St. Florent. This seaside fishing village has 896 inhabitants, of whom the masculine minority drape the idle quay and the feminine portion drape every shrub at the entrance to the town with laundry, which they wash in a narrow creek between tall poplars such as Corot would have loved to paint.

SKIRTING CAP CORSE

Before circling Cap Corse to Bastia, it is well to understand that this appendage is quite different from the land to which it is attached. The mountain range has driven the Cap Corsans to sea, so that they rank second only to the Bretons in the navy and marine of France. When the *Liberté* went down in Toulon harbor, half of Cap Corse was in mourning.

The same thrust of mountains that has sent the people of Lebanon to North America has driven the people from Cap Corse to Central and South America, and even those who have remained have an air of industry which is un-Corsican.

In Cap Corse the vendetta has never been known. When Prosper

Mérimée lifted his best novel out of the Colomba country, behind Propriano, at the other end of Corsica, and located it in Pietranera, a peaceful suburb of Bastia, he sacrificed the fidelity of his art to a consideration for humanity. He could describe a vendetta in Cap Corse without giving birth to one. "Colomba" was played in Bastia, and received in the same manner there that "The Virginian" was received in Boston.

On the west the mountains overhang the sea. The Corniche Road here is far more impressive than the more famous one on which the winter resorts of the Riviera are strung. It climbs far above the sea and walks a tight rope which is stretched against a towering wall and snubbed around water-level bridges. It rushes down to tiny triangular valleys at the mouths of mountain streams. It winds and turns in torment and in fear of overhanging cliffs which from time to time drop repair materials to the roadbed. It holds the No Man's Land between the forces of mountain and wave and is a constant spectator to their endless battle.

THE HEROIC LEGEND OF NONZA

From Nonza to Centuri the towns are anchored to the sloping mountain wall by ancient towers whose bases rest on rock. Of all these pleasant villages, Nonza is the most picturesque. The approach from the south does not reveal its spectacular character. The houses mount steeply enough from the sea and the tower of Nonza is more isolated on its point of rock than most; but from this side the base of the town is a steep hill rather than a precipice.

Not so on the north. There is a sheer drop of 500 feet from the ruined Genoese tower to the waves which churn so angrily below. The houses beside the road behind the topmost peak are not set on a hill; they are fastened to it. A steep path, which is a stairway for much of its length, descends to the water's edge, and up it there is always moving a conveyor belt of women and donkeys carrying clean water to the top. Gravity is used in the reverse direction. From the unkempt chins of the overhanging houses dirty water drools downward to the sea. It is an unbelievable town in an impossible setting.

Nonza has frequently suffered siege and with Bonifacio it shares a story which is too good to be true. This is the original and only place where, in response to a promise to spare the garrison if it would evacuate, a solitary man, Jacques Casella, laden down with guns, stumbled forth and said to the astounded besiegers, "I'm it." The enemy decorated him, and on that precipitous rock, to which not another material substance could be attached, this legend was hung.

Friends told me that I should see Canari, and on the kilometer stones along the road I watched carefully for the name. Having passed through Sagone without knowing it, I did not want to let another town creep by unnoticed. The hillsides were strewn with villages, some above and some below the road. The chocolate and crescent of Île Rousse had left vacancy in my thoughts; so I passed one charming village after another with the intention of letting Canari do for the lot.

At a small group of houses beside the road my chauffeur, to whom hunger had doubtless become as insistent as with me, stopped the car.

"This is Marinca," he said.

I had never heard of Marinca. We rolled on, rounded one hill after another, and rolled down to the little hotel, flat against a square old tower, where he had ordered lunch. I saw the name and realized that we were in that fair haven of epicures, Pino.

"But we missed Canari," I protested to my chauffeur.

"Marinca, c'est Canari," was the reply. For the second time on this rapid first survey of the land I had passed through a town which I had imagined I wanted to see, but without knowing it.

In Corsica a group of villages takes its name from its principal hamlet. In some cases, as at Bastelica, there is no village bearing the name by which the group is known. One takes an autobus to Bastelica and finds that Sampiero's house is in Dominicacci. One climbs to Morosaglia to enter the memorial chapel of Paoli and finds that the ashes of the "father of his country" lie in Stretta. So it was that I passed through Marinca looking for Canari.

There was little cause for resentment on my part, for the lunch at Pino, late as it was when we arrived, was enough to make one forget every calamity. In all Corsica, there is no place where one can eat as well as in Pino, where a little hotel proves that Corsican inns can be attractive, and that Corsican innkeepers can regard their guests as something more than disturbing elements.

A CORSICAN INN THAT VIOLATES ALL THE ISLAND'S RULES

The good hostess came out to meet us, clean of apron and beaming of face.

"Did you get my telegram?" I asked. It was the first written French I had ever entrusted to anyone except an unappreciative professor and I was almost surprised to discover that it had worked.

"Would you like to wash your hands?" then asked my new-found friend. Luckily, my experience with Corsican inns and their keepers was so meager then that I did not drop dead of surprise. Wash my hands? Who ever heard of a Corsican innkeeper suggesting such a thing? But while I did so, I noted how neat was the chamber, and determined, even before I had had luncheon, that Pino should see me again.

For weeks afterward, from hotel and inn, I looked back on that lunch in Pino with longing. To savor it, picture a large upper room, as tidy as a guest-room in an American farmhouse, with a red-and-white tablecloth, spotlessly clean and, with the creases in it left by the iron looking like a clothing advertisement. There was a fire at my back and in front of me a pile of plates reaching almost to my chin. On top of them was a heavy linen napkin, white as sun could make it and large enough for a dozen.

I had scarcely time to notice this much when the parade of viands began. A soft-boiled egg, which I am sure had never had a chance to cool, was followed by such a bouillabaisse as

Marseille never knew. Then came two delicious fish. My hostess beamed with pride when she assured me that this was the fish of the country.

A crisp pork chop and a nice little steak, with such French-fried potatoes as honored the country from which they took their name, were next on the table; but there was no bill of fare and I had no way of knowing how far I was on the road to epicurean paradise.

A woodcock with a chest development like a gymnast next appeared, followed at a decent interval by some white beans, so tasty that even a Bostonian would have forgotten his proper civic pride on eating them; then some cheese and fruit, a plate piled high with mandarins, which seemed anxious to shed their colorful coats to prove how good they were at heart, with figs and walnuts and raisins.

I was so generous with my tip that my lunch, together with that of my chauffeur, who had the same meal, but with wine and coffee in addition, cost \$1.25.

On my return to Pino, weeks later, I was so disloyal to my first hostess as to go to the hotel of her rival; but I was not without my reasons, nor was I sorry. The lunch was equally good and my wants were looked after by a retired sailor, who was decorated and rewarded by three separate agencies because while an officer on a ship in the China seas he saved the lives of three Annamites at great risk of his own.

Pino is only one of a half dozen charming west coast villages, with a fine church, some well-kept graveyards, several old towers for watch and refuge, and a general air of cleanliness and cheer. But when some unusual

banquet causes me to run back over the feasts that I have enjoyed, I shall think of Pino and the lunches I have caten there.

A WINTER SCENE IN A CORSICAN INN

It was in Pino that hostess and host seated me at their abounding tables with my back to a warming blaze. Pino points the paradox of Corsican inns, for usually a winter lunch in a Corsican inn, however good it be, is a severe ordeal.

One enters a narrow, plain room, near the back of which is its main attraction, a smoldering fire of bruyère roots, gnarly pieces with unsound hearts, and hence worthless for pipe manufacture. Around this fire, which lacks the crackle and glow of pine or birch, are the common folk whom lunch time or night has overtaken on the road.

The cart peddler has parked his donkey in some kennel and stacked away his display of piece goods in his small chamber. Now he gives his knotty hands to the luxury of the warmth, while the fire breaks into flame in response to spirited bellowsings by a pretty woman who seems to be half guest and half friend of the ample-bodied hostess.

From behind, there is a soft halo on the silvery hair of the peddler thus come to shelter, and there is a bright spot where the firelight falls on the school-book which the son of the hostess studies, like some Corsican Lincoln.

On a table near the center of the outer wall, between the dying light on

the snow outside the open door and the glow of the fireplace, a meat grinder and sausage stuffer is being turned by the man of the place, who has evidently been called back to this task from the many-pathed maquis, with its game.

Altogether a homy little group, and one wishes that his tongue were more facile, his ear more cunning. But his station and nationality are more against him than his meager knowledge of the language.

The hostess, wiping the sausage grease from her hands, takes down a green glass lamp from the mantle, and the heart of the honored traveler sinks. He knows that he is condemned to solitary shiverings in the upper room, whose size and cheerlessness are alike Elizabethan.

Up he tramps behind madame and waits with hands in pockets for each course, which comes clumping flat-footed up the dark stairs to arrive before him sadly chilled.

Time and again I hinted that I would like to be allowed to be happy with the herd rather than suffer solitary grandeur behind a monument of cold crockery which marked the burial place of true comfort ; but your good-hearted Corsican hostess will no more allow such *lèse-majesté* than a pretty Corsican girl will allow one to take her picture on a week day. The honorable foreigner is superior to modest cheer and only the best room and the best dress are fit for him !

So he suffers in silence and carries in his mind pictures far more attractive than any Sabbath camera can catch, since the Corsican women, seldom pretty but often attractive, do not photograph well.

Not that they feel that way about it. As long as a portrait shows the photominiature brooch, the cheap lace, and the stiffly tied ribbon, it is worthy of enlargement and a hanging in the best room, so that the visitor, in spite of his age, takes interest in the portrait gallery, baronial in style, which shows the rather attractive hostess as a stilted young thing with a wooden face, and the turner of the sausage grinder as a kaiserlike warrior with bristling moustache and many medals.

BOSWELL'S GIFT TO CORSICA

From Pino to Centuri the campanile is the thing. There are, to be sure, towers of refuge and defense, round and square, some falling to decay, some glistening with new plaster ; but always, above the inconspicuous houses and above the Genoese towers themselves, rise the steeples of churches or their campaniles.

In Corsica as in Russia, the church is the most conspicuous feature in the urban view of country landscape; but it is not the opulent domes, like upturned beets or olive-colored with verdigris, that one sees in Corsica. The church is a mere appendage to its spire, and where the campanile is detached, it is the bell tower rather than the house of worship which dominates the scene.

Morsiglia has its staircase of old towers and its tiny terraced vineyards, each sheltered by the hedge erected of heather withes to keep off the fierce winds and to reflect the heat. Centuri is an opulent group of hamlets and isolated homes. I spent little time in the upper parts, but descended to the

tiny port where Boswell landed on his pilgrimage of hero worship to the headquarters of Paoli.

What an impressionistic propagandist he was and how much Corsica owes to him ! Boswell, Rousseau, Lord Byron, and Mérimée have done for Corsica what it has never been able to do for itself. These enthusiasts planted romance in a land where to shoot a man in the back and without warning was the accepted style.

Like Napoleon, the best-known Corsicans have won renown as Frenchmen. Corsica is the nursery for French administrators, and wherever there is a colonial task too difficult or too exacting for the continental French, a Corsican is put in charge and handles the situation well.

Yet this modern Corsican, whose romance has nothing of bravado, of cruelty, or of melodrama in it, but much of painstaking loyalty and skill, is lost sight of because a British writer, to whom every contact with the famous was a mental cocktail, made Paoli and Corsica the vogue when friends were needed and sympathizers were few.

This enthusiastic journalist, whose Corsican journal is little known to-day, did for Corsica what Lord Byron did for Greece—gave it a vogue at a time when liberty was on every tongue, but when this shuttlecock of petty conquests was rattling back and forth from French and Genoese battledores, with every possibility that it would fall between the two into a sea of oblivion.

Turning the end of Cap Corse to come down the home stretch from Macinaggio to Bastia, the road parallels the sea, climbing now and then to cut corners or retreating from the waves on

a shelving beach. It makes no attempt to reach the villages on the heights. It feels that its duty is done if it serves the comparatively insignificant "marines" or ports of the real villages.

In the old days, before the coast-circling road was finished, a Cap Corsan did not shinny around precipices to call on a friend in a neighboring commune. He made the sea his highway, and although land communication along the east coast or from hollow to hollow was far simpler than on the more savage west, a boat was easier to use than a wheeled vehicle.

Even to-day there is no *highway* on the east coast. To go from one highland village to another, one must descend to the sea. The autobus which circles the cape might as well be a motorboat, as far as serving the upper villages of the east coast is concerned. The road, which passes through no village but Erbalunga, has side spurs of from two to five miles which climb to the towns. One of these spurs shoots almost straight up the valley from Santa Severa to Luri, and then, with anguished writhings, hurdles the pass below the legendary Tower of Seneca to switchback down to Pino.

I was little impressed by the villages of the east coast, perhaps because I never reached them. Neither chauffeur would attempt the bad routes which join them to the seaside highway. Former writers had spoken of the palaces erected by the "Américains," the Cap Corsans who had made their pile in Central and South America and had come home to roost on pretty perches which their foreign funds enabled them to fasten to beloved hills.

I met several of these returned wanderers, but they were never in their homes. They were either on their way to or from a steamer connecting their native land with their adopted homes.

BASTIA, THE METROPOLIS OF CORSICA

Bastia is the hustling metropolis of Corsica. Its Syndicat d'Initiative has so described it, and the true Bastiaise in leaving his café to go to his club shoots his cuffs, tweaks his hat, and puts on a very busy air. The conscience of progress has got under the skin of Bastia, so that it does its loafing, not with Ajaccian abandon, but with a touch of shame.

Bastia has almost become provincial. Long since it surged ahead of the rest of Corsica. Its women differ from those elsewhere in that they have some means of supporting their stockings and they dress better. Its opera is crowded; its stores have something to sell and they sell it.

I visited a dozen little bookstores in Ajaccio to buy Daudet's "Lettres de Mon Moulin," and always found that I was ten days ahead of time, even on the second visit after a fortnight's excursion. I asked for it at the first bookstore I noticed in Bastia. It dropped, like mercy and the gentle rain, from some hiding place.

"There it is," said the pretty clerk with a shortness that made me homesick for America. "Have you read 'La Garçonne'?" Possibly she thought that the book she sold me was by Léon Daudet instead of Alphonse, but she had it and at once. Commerce does not stutter in Bastia.

Like Hongkong, Bastia was once a tiny fishing village, but in 1380 a Genoese governor constructed a fort there from which he could wage war on the Corsicans of the interior. From the bastions of his fort the city took its name. The seat of government was moved up from beside the pool of Biguglia to the site which was, until Madame Letizia Bonaparte had it moved to Ajaccio, the capital of Corsica. Now it is the residence of the military governor.

THE BEAUTIES OF BASTIA

Genoa, which bequeathed to the Balagne its best variety of olives, gave Bastia its skyscraping slums. The Genoese by instinct leans his bouse against a hill, and then enters through roof or cellar, according to his convenience.

The older parts of Bastia are made up of houses so many stories in height that one dare not mention the number; and the streets that cut through this mass of masonry, like mole trails or cracks in the earth, are so narrow that in places one can touch both sides of them. There are steep stairway streets that lead down to the harbor, and the Ruelle du Guadello is as deep as it is long.

These towering buildings and narrow streets give to the older parts of Bastia what seems rare charm. If the traveler found the same conditions at bome, he would appeal to the municipal council against such insanitary surroundings.

The changing lights of day and night bathe those smelly structures in a glow that is mystic in its effect. Old

reds and yellows, with spots of green and blueblack roofs, all are reflected as behind a gossamer veil in the sparkling waters of the harbor.

My friend took me up into the park, where we could look down between the umbrella pines on all this disordered splendor. He took me through the market squares, where the smell killed sight and sound until, frained in the arch of some ancient building, I could look out upon the blue of that sea that bathes the slopes of Elba.

His eyes were injured by poison gas. Sometimes I could not see just the beauty that he glimpsed. His impaired vision was being kind to him in the city which he loved, and from time to time, he gripped my arm till it hurt, seeking to express the spell which held him there. A score of charming vistas he revealed to me, but perhaps the finest of them all was a glimpse into the heart of a true Corsican, who loves his native land.

JEALOUSY BETWEEN RIVAL PORTS

Bastia is no doubt a little conscious of its importance to Corsica, and it views with a certain touch of jealousy the trifling successes of the other ports. Lacking though they be in the narrow provincialism that distinguishes some of the inland districts, the ports of Corsica have their own little heartburnings. When the report went around that there would be a new and larger steamer put on the run between Bastia and Nice, Ajaccio promptly rose

in arms against this show of favoritism, with such effect that the managers wrote an open letter assuring the people of the sleepy capital that their city would be given equal service.

What seems a petty thing to the outsider is highly important to Corsica. When I was in Bastia on my first visit, it had become known that the *Mauretania* was to stop for a day at Ajaccio on its Mediterranean cruise, with hundreds of American millionaires on board. A tourist ship never cruises the Mediterranean without millionaires. Any one will tell you that.

"Why should such a steamer stop at Ajaccio instead of Bastia?" asked one who seemed to blame me for this slight to his fair city. "Ajaccio is only a lazy town. Bastia is half again as large and three times as busy. A fine idea these hustling Americans (millionaire American tourists are always "hustling") will have of Corsica if they see only Ajaccio. But it was the same last year. The George Washington stopped at Ajaccio and gave us the go-by. Something ought to be done about it."

AJACCIO-BASTIA RAILWAY CAN CARRY SIX FIRST-CLASS PASSENGERS AT A TIME

It is deplorable that tourist parties should stop only at one of Corsica's ports, for the railway trip between the capital and the metropolis is one of rare beauty and extreme variety, offering a taste of almost every feature of Corsican life and scenery. There are few good steamers which could not round the island and reach Bastia from Ajaccio while the little train is puffing

its way through the backbone of the country and down on the other side.

But even if all the first-class rolling stock in Corsica were mobilized for the occasion, not a very large party could cross the island at once. Recently the railway has acquired two excellent coaches, which are the pride of the administration. In each one there is a spacious parlor, which should have a sprig of wax flowers under a bell jar and a "tidy" on each of the luxurious seats, for I have never seen this special compartment open.

A party of us rode second class instead of first, because only six first-class passengers can be accommodated in this *wagon de luxe*. But all that time the spacious special compartment was locked and its curtain drawn. Such a "best room" is a fine talking point, and would also be a very good thing to use. But, like the Emperor's rooms, which turn the Tokyo station into two noncommunicating parts, the special compartments of the Corsican railways serve no good purpose, in spite of the fact that they are hoisted over the mountains and back every day—so much dead weight.

The ride down the east coast is monotonous compared with the abounding variety which one expects in Corsica. After a chauffeur has hurdled the hills along the west coast or across the island, he can well regard his profession as a nonessential occupation when he strikes the arrow-flight roads on the eastern plain. Yet in winter the ride is not without its pleasant surprises, since from here one gets a good view of an entire range of snow-clad hills.

THE CORSICAN OF THE PLAINS HAS RETREATED BEFORE THE MOSQUITO

At Casamozza, railway and road dip into the hills to follow the Golo up to the heart of the communication system at Ponte Leccia. Here and at Barchetta and Folelli are gallic acid factories for the production of tanning solutions from chestnut wood. At Barchetta there is a new factory, where for the first time paper is to be made from the wood pulp of the chestnut tree. From Casamozza south to Prunete and Cervione our road passes to the east of the chestnut country, the Castagniccia.

We do not turn into the heart of the land but parallel the low-lying coast until we pass the lighthouse of Alistro. Passing the ancient site of Aleria, near the mouth of the Tavignano, we spent the night at the estate of Casabianda, one of the few expanses of the east coast which is not surrendered to the mosquito.

Before the mosquito of the eastern plain the Corsican has retreated to the hills, leaving the most fertile expanse in the island practically untilled. Just as in the days of the Saracens and the Barbary corsairs, there were large cities of refuge built in the hills, so to-day the narrow plains are depopulated in summer on account of the fever and the heat.

THERE ARE TWO CORSICAS

As in the Lebanon, the terraced hillsides are eloquent of hard toil for a sometimes inadequate return; but close at hand are fertile plains almost

destitute of life, because the cancer of fatalism has eaten for centuries at the heart of Corsican valor. Fever and heat have by their insistence conquered spots upon which no foreign invader has ever planted his standard.

There are really two Corsicas — the coastal plain, which is the product of Genoese, Pisan, or Roman enterprise and the island's necessity for contacts with the outside world, and the more or less self-contained Corsica of the highlands, which, instead of extending its dominion of arable plain, has shrunk back to the rolling hills and rugged mountains, building new homes on the heights and allowing once habitable dwellings on the plain to show roofless interiors to the hot sky.

Somewhere in the Corsican character there is that lack of enterprise, of cooperation, and of common planning that banishes fever and reclaims swamps. Assyria and Babylonia rose above engineering difficulties such as those to which Corsica has succumbed or in the face of which she is showing a lamentable lack of resourcefulness.

The Corsican has denounced France for not finishing the east coast railway to Bonifacio, but ignores the fact that a railway must live off the land it traverses as well as the ports it serves; and that if fever rules over unplowed fields, the stretching of two tiny rails a meter apart along its length will not rescue a plain from disease or poverty.

A bale of mosquito netting would have saved many a Corsican life. The draining of the miasmatic swamps would enable thousands of acres to become what they were in the days of the Antonines, who rescued them from just

such conditions as now prevail, when from Aleria were shipped great cargoes of grain to feed Imperial Rome.

The east coast was and is Corsica's Camargue.* But the Corsican makes less use of this rich region than the herder of the Camargue makes of his less fertile plains.

EVIDENCES THAT CORSICA MAY BE AWAKENING

The planting of eucalyptus trees has beautified the monotonous landscape and provided incubators for the mosquitoes; but the silted-up swamps have not been dried up by these thirsty trees, and the shoreline of the real Corsica stretches along an imaginary level seven hundred feet above the sea.

There lie the fertile but unplowed lands before the very eyes of the impoverished people, thousands of whom would die of famine if a blight were to attack the chestnut groves.

Were the plain crowded with enemies, Corsican valor would no more be lacking to-day than it was in the past, when scores of stories of bravery now appropriated by other peoples had their actual birth in Corsican character.

But the east plain of Corsica, the paradise valley of the Sagone, the Campo dell' Oro, and the level expanse behind St. Florent speak as loudly as does the rusted French excavation machinery in the jungle of Panama of the triumph of malaria.

* See "The Camargue, Cowboy Country of Southern France," by Dr. André Vialles, in *The Geographic* for July, 1922.

There is no climate too arduous, no sanitary or engineering problem too difficult, to stop the progress of the organized world. Railways will cross arid deserts to reach rich mines; the primitive jungle of the tropics will fall before the need for bananas, rubber, or coffee; nor heat, nor cold, nor famine can save the oil resources of the earth from those who need them.

But meanwhile, in regions too poor to attract big operations, deforestation is stripping the rocks of their blanket of earth, erosion is carrying off the fertile elements of the soil, rivers are silting up and making swamps where fever breeds and famine threatens. Such a region is the east coast of Corsica.

Beside the highroad south of Bastia there is an open trench in which water pipes are being laid, so that the largest city in the island can have more pure mountain water. There are other schemes, too, in progress for making the fertile east as rich as the rocky west, and the tide may have set in again toward a new prosperity.

The domain of Casabianda, a great estate of about 5,000 acres, is now operated by the Department of Roads and Bridges. Started as a great dream of salvaging the east coast, it fell into disuse some years ago, its de luxe buildings, its towering silos, its ample stables, sheepfolds, and pigsties eloquent of the tragedy of failure. But recently these once-abandoned buildings were again opened up, and the flocks and herds of Casabianda were the best I saw in Corsica. The man who acted as my guide says that he lives there all the year round, and

although he has some fever, he is able to keep on with his work.

Back in the hills there are posters in every restaurant asking the people, as a patriotic duty, to eat chestnuts and other native food products, so that the gold of France need not be sent abroad to buy grain. It would seem that Casabianda is well fitted for agricultural success, in case fever can be banished from the plain behind the salt marshes of Lake Diana and Lake Sale.

AN ISLAND OF SHELLS, MONUMENT TO ANCIENT ROME'S OYSTER FEASTS

These shallow lakes, or étangs, are not mucky swamps overhung with underbrush, but wide-open expanses of water, in whose appearance there is nothing ominous. The husband of the keeper of the guest house accompanied me to the Pool of Diana, taking real pleasure in riding in an automobile past the shepherds connected with the domain, who had to turn aside their "fleecy fools" to let us pass.

I wanted to see the island of oyster shells which is said to date from the time when Corsica furnished Aleria oysters as the prime delicacies of the Roman feast. Oysters are still exported from here, but a more important product, especially just before the Christmas holidays, is the eels, which are sent alive to Nice and Naples, and are to the holiday feast what cranberry sauce is to our Thanksgiving and plum pudding to an English yuletide.

South of Casabianda the east coast railway emerges from the maquis to come to a stop at Ghisonaccia, where

the motor bus takes up the work which the train drops and carries the mail and passengers to Bonifacio.

The road drives straight at La Solenzara, with a wonderful panorama of snow mountains on the west; but at this little village, near the mouth of the Solenzara River, it begins to curve and wind as though it were a section of the westcoast road lost amid unfamiliar scenes. The plain has come to an end. The mountains of Corsica here push their way to the sea, and one rounds a Genoese tower that could occupy a similar position at any one of a score of places on the opposite side of the island.

IN THE CORK COUNTRY

From there one turns inland and invades the cork-oak country, which furnishes most of the trade for Porto Vecchio and Bonifacio.

Porto Vecchio is picturesque enough, especially from the sea, for it occupies a slight eminence to which its own battlemented walls add just the proper touch; but life there is a dreary thing. For the old men, there is the sun and the front of the church, but for the young there seems to be nothing. The boys do not even kick a football. The girls don't bound rubber balls as they do elsewhere in Corsica.

After a wild night ride I reached Bonifacio, where I found a warm greeting because Clifton Adams had paved the way a year and a half before.

Bonifacio occupies a position which surely deserves the overworked adjective "unique." If the travelers who thread the narrow straits on steamers bound for the mystic East could know

at what they were looking as they file past the stratified cliffs, at least some of them would drop overboard and swim ashore, for Bonifacio is as unusual as any place one is likely to meet on a world tour.

The narrow peninsula and the even narrower harbor fit together like two hands tightly gripped in what young boys playing crack-the-whip used to call "sailor fashion." The restless waters are ever eating away at the land and the overhanging cliffs are suspended like a Damoclean sword above the water, as though each were trying to make this strange mortise joint either land or sea. The sea has sunk its double-barbed hook of harbor deep into the land.

One rolls down from Ajaccio or Bastia to the harbor of Bonifacio through a winding fissure in the limestone plateau, from which it is impossible to see the city until it bursts upon the view above the prosaic roofs of the naval quay.

A huge bastion is thrust forward, as though even yet to repel an attack. One cannot enter the high town except through gates with counterpoised drawbridges, which usher one in to medieval scenes and make him fear that it is not allowed to introduce a camera into what is so patently a fortress.

Up from the harbor there climbs a steep road which would have been a stairway if riding had not been the custom of the builders. Down on the other side a narrow ladder of stone descends to the sea, hugging the wall of rock as if afraid to emulate the example of the overhanging corner of the city.

Up to the east gate of the ancient fortress zigzags a steep road like that

descending to the harbor, but much more used, since it leads directly to the most populous parts of the high town.

The church of Sainte Marie Majeure, in Bonifacio, has a piece of the true cross confined in a niche in the wall. The mayor and the curé have keys, both of which must be used at the same time in order to reach the sacred relic, which is carried in procession three times a year. When the tempests of wind and wave batter at the narrow foundations of the city so fiercely that even strong men take fright, this bit of wood is carried forth before anxious throngs in an effort to calm the waters.

The stratified nature of the rock on which Bonifacio rests makes it at the same time a city built upon a rock and upon the sand. Little by little the softer portions of the cliff are carried away from between the more durable strata, and little by little the foundations of this city, which never yielded to force, are being stolen by the jealous waters and the restless wind.

In the covered loggia before the cathedral old men talk politics and boys and girls play with rubber balls and shout and laugh, while the abbé beams upon them. Good man, he has a rosy-cheeked niece of two who wears a red coat and, as he says, is "quite English" ; so his eyes have a human quality in them which commands respect, but not silence.

He took me to visit the church of St. Dominique, a 13th century edifice, of which he is the curé. Once the building beside the church was a monastery and the monks entered it through a covered passageway which arches the road. Later this structure became a barracks ; now it is a school.

CAMEL'S HAIR ROPE USED AS A WATER PIPE

Over in a corner of the citadel is the well of St. Bartholomew, down whose somber depths we descended by a circular staircase Of 300 steps, cut in the limestone, to a narrow door which gives on the sea. The rope of camel's hair, which once supplied the garrison with drinking water, has long since rotted away, but the rollers through which it passed to squeeze out the water, brought tip more than 200 feet from the pool below, can still be seen.

This shadowy stairway is entirely shut out from the light of day, but outside, slanting at a daring angle down the cliff, is the stairway of the King of Aragon, which, "on dit," was built in a single night. Nowhere except on the mushroom of Sigiri, the lion fortress of Ceylon, can one find a more venturesome stone ladder, and if it wasn't built in the darkness of a single night, there are sections of it that reveal a type of architecture that would result from such feverish tactics.

From the quay, if the wind is not too high, one takes a boat and rows out around the lighthouse of La Madonetta and into the grotto of Sdragonata, a wonderful place, paved beneath blue waters with stones of Tyrian purple and lapis lazuli. In midwinter the sun sets just outside the jagged portal against which the fierce waves would toss a boat and crush it as in the jaws of some fearsome marine monster in any but calm weather.

But more interesting than the grotto itself is the peculiar opening in the roof through which the light pours, making this less of a cavern and more of a museum of submarine colorings.

This window toward the sky is shaped almost exactly like the island of Corsica.

Down the tumble of rocks which the collapse of the roof has left at the western end it is proposed to build a pathway, so that one can enter the cavern on foot. As well run elevators down into Capri's blue grotto !

I stayed in the cavern until late afternoon had added a rosy ceiling. Then, with the sun setting behind La Madonetta, whose single sparkling eye had waked to its nocturnal watch at the mouth of the dangerous stairs, I passed in between those towering cliffs to the harbor, with greasy lights already showing in the low grogeries of the longshore; then along the white ribbon of road to the isolated hotel, from which all sight of Corsica's most picturesque city was shut out.

By moonlight I went back along that white road and through the darksome portals, which, as though by some oversight or treachery, were still open. There was hardly a footfall in the stone streets, hardly a light in the overbearing walls ; then a burst of noise from a hidden hurdy-gurdy, and later the light plucking of a guitar.

The sky was such a sky as moonlight brings to Venice. No shadowy canal rippling to a line of silver at the sharp prow of a gondola was narrower than those dark streets. No patter of donkey hoofs, no swish of corduroy as by day. There was scant sound until I passed once more the ancient drawbridge. I walked head on into the roar of the sea at the foot of the beetling cliff on which Bonifacio balances itself like a Blondin above the surge of Niagara.

Chef de projet : Jean Alesandri
Réalisation maquette : Evelynne Leca

Imprimé en France
© CNDP - CRDP de Corse - 2005
Dépôt légal : juin 2005
Éditeur n° 86 620
Directeur de la publication : Hervé ETTORI
N° ISBN : 2-86620-181 7
Achevé d'imprimer sur les presses de
l'imprimerie Siciliano
Z.I. du Vazzio - Ajaccio



Prix : 10 euros
Réf. : 200 B 9931



www.crdp-corse.fr